

REFLEXIONS PIEUSES

SUR DIVERS POINTS

DE SPIRITUALITÉ,

A L'USAGE

DES AMES QUI DESIRENT S'AVANCER DANS L'AMOUR DE DIEU.

Aucun des écrits du B. Alphonse de Liguori ne présente peut-être aussi bien l'image de son ame. On sent ici une plénitude qui se déborde. Nul ordre dans les chapitres, nulle précaution pour arrêter ce laisser-aller qui choque l'homme du monde. Le saint auteur s'adresse à l'ame fidèle; or, il sait que toute vérité est intéressante pour l'ame fidèle; qu'il importe peu qu'on suive un ordre catégorique dans les enseignemens qu'on lui donne, car son cœur sait tout d'avance et saura bien trouver la liaison.

Qu'on lise donc ce livre avec simplicité, et l'on se sentira pénétré d'une douce onction. La diction si familière de l'auteur est un charme de plus, une garantie de sa fidélité. Le traducteur de Liguori doit se faire un devoir sacré de la conserver telle qu'elle est. Les paroles des saints valent mieux que toutes les phrases du monde; car de même qu'à l'aide du langage d'un peuple qui n'est plus, on pénètre dans son génie, dans ses doctrines, dans ses mœurs privées et publiques; de même avec quelques lignes d'un saint, quelques paroles tombées sur la terre, comme les plumes de l'aigle qui monte au ciel, une vue attentive percera bien avant, peut-être, jusque dans les profondeurs mystérieuses de cette ame, qui fut ici-bas le temple de l'Esprit-Saint, et qui habite maintenant avec Dieu une lumière inaccessible.

RÉFLEXIONS PIEUSES

SUR

DIVERS POINTS DE SPIRITUALITÉ,

A L'USAGE DES AMES QUI DÉSIRENT AVANCER DANS
L'AMOUR DIVIN.

§ I.

La pensée de l'éternité.

La pensée de l'éternité est appelée par saint Augustin *la grande pensée, magna cogitatio*. Cette pensée a porté les saints à considérer tous les trésors et les grandeurs de cette terre comme de la paille, de la fange, de la fumée. C'est cette pensée qui a poussé dans les déserts et dans les antres tant d'anachorètes, tant de jeunes gens illustres; qui a porté des rois même et des empereurs à s'ensevelir dans les cloîtres. C'est cette pensée qui a inspiré à tant de martyrs le courage invincible avec lequel ils ont souffert les chevalets, les onglés de fer, les grils ardents, les bûchers embrasés.

Non, nous n'avons pas été créés pour cette terre. La fin pour laquelle Dieu nous a placés en ce monde est la vie éternelle que nous devons mériter par les bonnes œuvres : *Finem verò vitam aeternam*. (Rom. VI. 22). C'est ce qui fait dire à S. Eucher que l'unique affaire à laquelle nous devons faire attention en cette vie est l'éternité : *Negotium pro quo contendimus aeternitas est*. Si nous réussissons dans cette affaire, nous serons heureux à jamais; si nous la manquons, nous serons malheureux pour toujours.

Heureux celui qui vit sans cesse à la vue de l'é-

ternité, croyant d'une foi vive que dans peu il va mourir et entrer dans l'éternité! *justus ex fide vivit.* (Gal. III. 11.) C'est cette foi qui fait vivre les justes dans la grâce de Dieu, qui donne la vie à leurs ames, en les détachant des affections de la terre, et leur rappelant les biens éternels que Dieu propose à ceux qui l'aiment.

Sainte-Thérèse dit que tous les péchés tirent leur origine du manque de foi. Pour vaincre nos passions et nos tentations, nous devons donc souvent ranimer notre foi, en disant : *Je crois la vie éternelle*, je crois qu'après cette vie, qui finira bientôt pour moi, il y a une vie éternelle, vie de bonheur ou de peines, suivant mes mérites et mes démérites.

Saint Augustin dit que celui qui croit à l'éternité et ne se convertit pas à Dieu, à perdu le bon sens ou la foi : *O æternitas* (ce sont ses paroles) *qui te cogitat, nec pœnitet, aut fidem non habet, aut si habet cor non habet* (*In soliloquio*). C'est à ce propos que saint Jean-Chrysostôme dit, que les Gentils, quand ils voyaient prêcher les chrétiens les appelaient imposteurs ou insensés. Si vous ne croyez pas ce que vous prêchez, leur disaient-ils, vous êtes des imposteurs ; si, croyant à l'éternité, vous péchez néanmoins, vous êtes des insensés. *Exprobrabant Gentiles aut mendaces, aut stultos esse christianos ; mendaces, si non crederent quod credere dicebant ; stultos, si credebant et peccabant.* Malheur, dit saint Césaire, malheur aux pécheurs qui entrent dans l'éternité sans l'avoir connue, pour n'avoir pas voulu y penser ! *Væ peccatoribus qui incognitam ingrediuntur æternitatem!* Il ajoute : *Sed vœ duplex ! ingrediuntur ! et non egrediuntur.* Malheur, deux fois malheur pour eux ! la porte de l'enfer s'ouvre pour y entrer ; elle ne s'ouvre plus pour en sortir.

Sainte Thérèse répétait à ses religieuses : *Mes filles,*

une ame ! une éternité ! Elle voulait dire : Mes filles , nous avons une ame ; en la perdant , nous perdons tout : en la perdant *une fois* , nous la perdons pour toujours.

Le dernier soupir que nous rendrons en expirant décidera de notre bonheur ou de notre désespoir éternels. Quand bien même l'éternité de l'autre vie , le paradis , l'enfer ne seraient que de pures opinions de savans et des choses douteuses , nous devrions encore mettre tout notre soin à bien vivre , et ne pas nous exposer au risque de perdre notre ame pour toujours : mais non , ce ne sont pas des choses douteuses , ce sont des choses certaines , des choses de foi , des choses beaucoup plus certaines que si nous les voyons des yeux du corps.

Prions donc le Seigneur de nous augmenter la foi : *Domine , adauge fidem* , parce que si nous ne demeurions pas solides dans la foi , nous deviendrions pires que Luther et Calvin. Au contraire , une foi vive en l'éternité qui nous attend peut nous rendre saints.

S. Grégoire enseigne que ceux qui pensent à l'éternité ne sont pas plus enflés dans la prospérité qu'ils ne sont abattus dans l'adversité , parce que ne trouvant en ce monde rien à désirer , ils n'y ont non plus rien à craindre. Voici ses belles paroles : *Quisquis æternitatis desiderio figitur , nec prosperitate attollitur , nec adversitate gravatur ; et dum nihil habet in mundo quod appetat , nihil est quod de mundo pertimescat.*

Quand nous avons à souffrir quelque infirmité , quelque persécution , souvenons-nous de l'enfer que nous avons mérité par nos péchés ; alors toute croix nous semblera légère , et nous remercierons le Seigneur en disant : *Misericordiæ Domini quia non sumus consumpti.* (Thren. III. 22.) Disons , avec David : Si Dieu n'avait pas eu pitié de moi , mon ame serait en enfer depuis le jour auquel j'ai eu le malheur de l'offenser par un péché grave : *Visi quia Dominus adjuvit me,*

paulo nimis habitasset in inferno anima mea (Psalm. XCIII. 17.) Je m'étais perdu ; c'est vous, Dieu de miséricorde, qui avez étendu la main, et qui m'avez arraché à l'enfer : *Tu autem cruisti animam meam ut non periret.* (Isa. XXXVIII. 17.)

O mon Dieu ! vous savez combien de fois j'ai déjà mérité l'enfer ; cependant vous m'ordonnez d'espérer encore. Je veux espérer, ô mon Dieu ! mes péchés m'effraient ; mais, ce qui me donne courage, c'est votre mort, c'est votre promesse de pardonner à celui qui se repent : *cor contritum et humiliatum, Deus, non despicies.* (Psalm. L.) Je vous ai dédaigné par le passé, maintenant je vous aime plus que toute chose, je me repens au-delà de tous les maux de vous avoir offensé. Ayez pitié de moi, mon Jésus. Mère de Dieu, Marie, intercédez pour moi.

§ II.

Nous sommes voyageurs sur la terre.

TANT que nous sommes en cette vie, nous sommes tous autant de voyageurs, éloignés de notre patrie, qui est le ciel, où le Seigneur nous attend pour nous faire jouir éternellement de la beauté de son visage : *Dum sumus in corpore*, écrit l'Apôtre, *peregrinamur a Domino.* (2. Cor. v. 6.) Si donc nous aimons Dieu, nous devons avoir un continuel désir de sortir de cet exil et de déposer notre corps, pour jouir de la vue de celui que nous aimons. Tel était l'objet des soupirs de S. Paul, qui dit ces paroles : *Audemus autem et bonam voluntatem habere magis peregrinari a corpore et præsentis esse ad Dominum.* (Ibid. v. 8.)

Avant l'accomplissement du mystère de la Rédemption, le chemin qui conduit à Dieu était fermé pour nous, misérables enfans d'Adam; mais Jésus-Christ, par sa mort, nous a obtenu la grâce de pouvoir être faits enfans de Dieu (*dedit eis potestatem filios Dei fieri*), et nous a ainsi ouvert la porte par laquelle nous pouvons avoir accès, comme des enfans, à notre père qui est Dieu. *Quoniam per ipsum habemus accessum ambo in uno spiritu ad patrem.* (Eph. II. 18.)

Le même apôtre dit pourtant dans un autre endroit : *Mes frères, vous n'êtes plus des hôtes ni des étrangers, mais vous êtes les concitoyens des saints, les habitans de la maison de Dieu.* (Eph. I. 18. et 19.) En effet, quand nous sommes dans la grâce de Dieu, déjà nous jouissons du droit de cité dans le paradis, nous appartenons à la famille de Dieu. *Civès terrenæ civitatis*, dit S. Augustin (in Sententiis, num. 156), *parit peccato vitiata natura, qui sunt vasa iræ; cives verò cælestis patriæ parit a peccato naturam liberans gratia, qui sunt vasa misericordiæ.* Notre nature viciée par le péché n'enfante que des habitans de la cité terrestre, des vases de colère; au contraire la grâce, qui délivre la nature du péché, enfante des citoyens de la patrie céleste, des vases de miséricorde.

C'est ce qui faisait dire au saint roi David : *Incolæ ego sum in terra : non abscondas a me mandata tuâ.* (Psalm. CXVII. 19.) Seigneur, je suis étranger sur cette terre : enseignez-moi à observer vos préceptes qui sont la voie pour arriver à ma patrie céleste. Que les méchants désirent toujours vivre en ce monde, ce n'est pas une chose étonnante, puisqu'ils craignent, avec raison, de passer des peines de cette vie dans les peines éternelles et beaucoup plus terribles de l'enfer; mais celui qui aime Dieu, celui qui a une certitude morale d'être en état de

grâce, comment peut-il désirer de vivre encore dans cette vallée de larmes, au milieu de toutes les amertumes, des angoisses de la conscience, et des dangers de la damnation? Comment peut-il ne pas soupirer du désir d'aller s'unir à Dieu, dans cette éternité bienheureuse où l'on ne court plus le risque de se perdre? Ah! les âmes qui aiment Dieu, vivent dans de continuelles gémissements ici-bas, et s'écrient comme David : *Heu mihi ! quia incolatus meus prolongatus est !* (Ps. CXIX. 5.) Malheureux que je suis d'avoir à vivre en ce monde si long-temps au milieu de tant de périls ! C'est pour cela que les saints ont eu continuellement à la bouche cette prière : *Adveniat, adveniat regnum tuum !* Tout de suite, Seigneur, tout de suite, emportez-nous dans votre royaume !

Hâtons-nous, comme nous exhorte l'Apôtre, hâtons-nous d'entrer dans cette patrie où nous trouverons le contentement et une paix parfaite : *Festinemus ingredi in illam requiem.* (Hæbr. IV 11.) Hâtons-nous, dis-je, par l'ardeur de nos désirs, et ne cessons de cheminer, jusqu'à ce que nous soyons entrés dans ce bienheureux port que Dieu a préparé pour ceux qui l'aiment.

Qui currit, dit S. Jean Chrisostôme, *non ad spectatores, sed ad palmam attendit; non consistit, sed cursum intendit* (Mor. Hom. VII.) Celui qui court dans l'arène ne fait point attention à qui le regarde, mais au prix qui va être la récompense de son agilité; il ne s'arrête pas; mais plus il approche de son terme, plus il redouble sa course. D'où le saint conclut que plus nous avançons dans la vie, plus nous devons, par les bonnes œuvres, nous hâter de saisir le prix qui nous attend.

Puisqu'au milieu des angoisses et des amertumes de cette vie, notre unique prière doit être celle-ci : *Que votre règne arrive*; Seigneur, qu'il vienne donc de suite ce règne, dans lequel, unis éternellement avec vous,

vous voyant face à face et vous aimant de toutes nos forces, nous n'aurons plus ni la crainte, ni le danger de vous perdre. Quand nous nous trouverons accablés de chagrins, ou méprisés du monde, consolons-nous par l'espoir de la grande récompense que Dieu a préparée pour ceux qui souffrent pour son amour. *Gaudete in illâ die, et exultate; ecce enim merces vestra multa est in cælo.* (Luc. VI. 23.)

S. Cyprien dit que c'est avec raison que le Seigneur a voulu que nous trouvassions notre joie dans les peines et les persécutions, parce que c'est alors que le véritable soldat de Dieu est éprouvé et que l'on distribue les couronnes à ceux qui sont fidèles. *Gaudere et exaltare nos voluit in persecutione Dominus, quia tunc dantur coronæ fidei, tunc probantur milites Dei.* (Epist. VI ad Tibaritan.)

Voici mon cœur, ô mon Dieu! *paratum cor meum*; il est prêt à toutes les croix que vous lui donnerez à souffrir. Non, je ne veux point des délices et des plaisirs durant cette vie; je ne les mérite pas, je vous ai offensé et je me suis rendu digne de l'enfer. Je suis disposé à supporter toutes les infirmités et toutes les traverses que vous m'enverrez, à embrasser tous les mépris des hommes; heureux, si c'est votre volonté, d'être privé de toutes les consolations spirituelles et corporelles, pourvu que vous ne me priviez ni de vous, ni de votre amour! Je ne le mérite pas, mais je l'espère par ce sang que vous avez répandu pour moi. Je vous aime, mon Dieu, mon amour, mon tout. Je vivrai donc éternellement, et, comme je l'espère, je vous aimerai éternellement, et mon paradis sera de jouir à jamais du bonheur infini dont votre infinie bonté est la source.

§ III.

Dieu mérite d'être aimé par-dessus toutes choses.

Sainte Thérèse dit que c'est une grande faveur que Dieu fait à une ame quand il l'appelle à son amour. Aimons-le donc, nous qui sommes appelés à cet amour, et aimons-le comme il veut être aimé : *Diliges Dominum Deum tuum ex toto corde tuo*. Le Vén. Louis du Pont avait honte de dire à Dieu : *Seigneur, je vous aime plus que toutes choses ; je vous aime plus que toutes les créatures, plus que toutes les richesses, les honneurs et les plaisirs de la terre !* parce que ces paroles lui paraissaient vouloir dire : *Mon Dieu, je vous aime plus que de la paille, plus que de la fumée, plus que de la fange !*

Mais Dieu se contente d'être aimé de nous par dessus toutes choses ; disons-lui donc : Oui, Seigneur, je vous aime plus que tous les honneurs du monde, plus que toutes les richesses, plus que tous mes parents et amis ; je vous aime plus que la santé, plus que l'honneur, plus que la science, plus que toutes les consolations : en un mot, je vous aime plus que tout ce qui est à moi et plus que moi-même.

Enchérissons encore et disons-lui : Seigneur, j'aime vos grâces et vos faveurs ; mais je vous aime plus encore que toutes vos faveurs, vous qui êtes seul l'infinie bonté le bien infiniment aimable et qui surpasse tout autre bien. C'est pour cela, ô mon Dieu ! que quelque chose que vous me donniez, si ce n'est pas vous-même, ne saurait me suffire : au contraire, si vous vous donnez vous-même, vous me suffisez. Que les autres cherchent ce qu'ils

voudront, moi je ne veux chercher que vous seul, mon amour et mon tout. Je trouve en vous seul tout ce que je puis trouver et désirer.

L'épouse sacrée dit qu'elle a choisi son bien-aimé pour l'aimer, entre mille : *Dilectus meus candidus et rubicundus, electus ex millibus* (Cant. v. 10.) Et nous qui choisirons-nous d'aimer ? parmi tous les amis de ce monde où en trouverons-nous un plus aimable et plus fidèle que Dieu, et qui nous ait plus aimé que Dieu ? Prions-le donc et prions-le toujours : *Trahe me post te* : Seigneur, tirez-moi à vous, parce que si vous ne me tirez pas, je ne saurais venir à vous.

O mon Jésus ! quand sera-ce que, dépouillé de toute autre affection, je ne désirerai et ne chercherai que vous ? Je voudrais être détaché de tout, mais trop souvent des attaches importunes entrent dans mon cœur et me distraient de vous. Détachez-moi par votre main puissante, faites vous-même l'unique objet de tout mon amour et de toutes mes pensées.

S. Augustin dit que celui qui a Dieu a tout, et que celui qui n'a pas Dieu n'a rien. Que sert à un riche de posséder des monceaux d'or et de pierres précieuses, s'il est sans Dieu ? Que sert à un monarque de commander à un royaume, s'il n'a pas la grâce de Dieu ? Que sert à un savant de posséder toutes les sciences, de connaître beaucoup de langues, s'il ne sait pas aimer son Dieu ? Que sert à un général de commander à toute une armée, s'il vit esclave du démon et dans l'éloignement de Dieu ? David, durant son règne, après avoir commis son péché, visitait ses jardins, ses palais, ses lieux de plaisance remplis de délices, et il lui semblait que toutes ces créatures lui disaient : *Où est ton Dieu ? Ubi est Deus tuus ?* Tu veux trouver en nous le contentement ? va, retourne à Dieu que tu as abandonné ; lui seul peut te satisfaire. Alors

David confessait qu'au milieu de tous ses délices il ne trouvait pas la paix; il pleurait jour et nuit, en pensant qu'il était sans Dieu : *Fuerunt lacrymæ meæ panes die ac nocte, dum dicitur mihi quotidie: ubi est Deus tuus?*

Au milieu des misères et des chagrins de ce monde, qui, mieux que Jésus-Christ, peut nous consoler ? C'est pour cela qu'il dit : *Venez à moi, vous tous qui travaillez et qui êtes chargés, et je vous soulagerai.* O folie des mondains ! il y a plus de consolation dans une seule larme qu'on répand au souvenir de ses péchés, dans cette parole : mon Dieu ! dite avec amour par une ame qui est en grâce, que n'en pourra trouver une ame livrée au monde, dans mille banquets et mille spectacles éblouissans. Folie, je le répète, mais folie sans remède quand viendra la mort, cette mort dans laquelle il fait nuit, comme dit l'Évangile : *Venit nox in quâ nemo potest operari.* (Joan. IV. 4.) C'est pour cela que le sauveur nous avertit de marcher pendant que nous sommes favorisés de la lumière, parce qu'arrivera la nuit durant laquelle on ne peut plus rien faire : *Ambulate dum lucem habetis ut non vos tenebræ comprehendant.* (Joan. XII. 35.)

Dieu seul soit donc tout notre trésor ! tout désir soit le bon plaisir de Dieu ! qui en amour ne reste jamais en retard ; il récompense toujours au centuple ce que l'on fait pour lui plaire. *O monde, ne prétends donc plus à mon estime ni à mon amour ; un autre objet plus fidèle et plus aimable que toi s'est emparé de mon cœur.*

O mon Dieu ! mon unique bien, soyez l'objet dominant de mon ame, et comme je vous préfère en amour à toutes choses, faites qu'en toutes choses aussi je préfère votre volonté à mon propre plaisir. Mon Jésus, j'espère

par les mérites de votre sang, de n'aimer que vous seul sur la terre, durant ce qui me reste de vie, afin d'avoir un jour le bonheur de vous posséder dans le royaume éternel des bienheureux. Vierge sainte, secourez-moi de vos puissantes prières, faites qu'e je puisse embrasser vos pieds sacrés dans le Paradis.

§ IV.

Pour être sainte, une ame doit se donner à Dieu sans réserve.

Pour être sainte, une ame doit se donner à Dieu sans réserve.

S. Philippe de Néri disait que plus nous donnons d'amour aux créatures, plus nous en enlevons à Dieu, et c'est pour cela que notre Sauveur est jaloux de nos cœurs : *Zelotypus est Jesus*, dit S. Jérôme. Comme il nous aime extrêmement, il veut être seul à régner sur notre cœur, et il ne souffre point de rivaux qui lui enlèvent une partie de l'amour qu'il veut tout pour lui ; c'est pourquoi il éprouve un si grand déplaisir de nous voir enchaînés à une affection qui n'est pas pour lui. Exige-t-il donc trop, ce divin Sauveur, après nous avoir donné son sang et sa vie, après être mort sur une croix ? Après tout cela, ne mérite-t-il pas d'être aimé de tout notre cœur et sans réserve ?

S. Jean de la Croix dit que toute attache à la créature empêche d'être entièrement à Dieu : *Quis dabit mihi pennas columbæ, volabo et requiescam.* (Psalm. LIV. 7.) Il est des ames que Dieu appelle à la sainteté ; mais ces ames, agissant avec réserve et ne donnant pas à Dieu tout leur amour, parce qu'elles conservent quelque affection aux choses de la terre, ne deviennent point saintes et ne

le seront jamais; elles voudraient voler, mais retenues par ces attachements, elles ne volent point et restent toujours à terre. Il faut donc se dégager de tout. Un fil, petit ou grand, dit le même S. Jean de la Croix, suffit pour arrêter le vol d'une ame vers Dieu.

Sainte Gertrude demanda un jour au Seigneur de lui faire entendre ce qu'il voulait d'elle. Le Seigneur lui répondit : *Je ne veux de toi qu'un cœur vide*. C'est ce que demandait à Dieu le saint roi David : *Cor mundum crea in me, Deus*. Mon Dieu, donnez-moi un cœur pur, c'est-à-dire, vide et dépouillé de toute affection mondaine.

Tout pour tout, totum pro toto, écrit Thomas A-Kempis. Il faut donner tout pour acquérir tout. Pour posséder Dieu tout entier, il faut quitter tout ce qui n'est pas Dieu. C'est alors que l'ame pourra dire au Seigneur : Mon Jésus, j'ai tout laissé pour vous; maintenant donnez-vous tout à moi.

Pour arriver là, il est nécessaire de prier Dieu sans cesse de vouloir bien nous remplir de son saint amour. L'amour est ce feu puissant qui consume dans nos cœurs toutes les affections qui ne sont pas pour Dieu. S. François de Sales disait que, quand le feu est à la maison, on jette par la fenêtre tous les meubles qu'elle renferme; il voulait dire que, quand l'amour divin prend possession d'un cœur, cette personne n'a plus besoin ni de prédications, ni de père spirituel pour l'aider à se détacher du monde : l'amour de Dieu chasse de ce cœur, en le consumant, toutes les affections impures.

L'amour divin, dans le sacré cantique, est désigné sous le symbole des celliers de l'époux. *Introduxit me rex in cellam vinariam, ordinavit in me charitatem*. (Cant. II. 4.) Dans ces bienheureux celliers, les épouses de Jésus-Christ, enivrées du vin du saint amour, perdent le senti-

ment des choses du monde, et ne voient que Dieu seul, ne cherchent en tout que Dieu seul, ne parlent que de Dieu seul, et ne veulent entendre parler que de lui. Si on prononce devant elles les mots de richesses, de dignités, de plaisirs, elles se tournent vers Dieu, et lui disent avec un soupir enflammé : *Mon Dieu et mon tout !* mon Dieu, que me font les plaisirs, les honneurs, le monde ? vous êtes tout mon bien, tout mon contentement !

Sainte Thérèse, parlant de l'oraison d'union, dit que cette union consiste à mourir à tous les objets du monde pour ne posséder que Dieu.

Les trois moyens principaux par lesquels une ame se donne à Dieu sont ceux-ci : 1^o fuir toute sorte de défauts, même les plus petits, et se rendre maître de toute volonté mal réglée, comme par exemple, s'abstenir à volonté de la curiosité de voir et d'entendre, de certains petits plaisirs sensibles, de telle parole enjouée, mais inutile, et choses semblables ; 2^o entre les choses bonnes, choisir toujours la meilleure, celle qui plaît davantage à Dieu ; 3^o recevoir en paix, avec action de grâce et comme de la main de Dieu, les choses qui contrarient notre amour-propre.

Mon Jésus, mon amour, mon tout, comment puis-je vous voir mort, sur un infâme gibet, méprisé de tout le monde, consumé de douleurs, et rechercher encore les plaisirs et la gloire de la terre ? Désormais je veux être tout à vous. Onbliez mes outrages, et recevez-moi, faites-moi connaître tout ce dont je dois me détacher et ce que je dois faire pour vous plaire ; je ne veux rien épargner. Donnez-moi la force de tout faire et la constance de vous être fidèle. Aimable Rédempteur, vous désirez que je me donne sans réserve tout à vous pour m'unir tout à votre cœur ; voici, en ce jour, que je me donne tout à vous, tout sans réserve ; oui, tout entier.

J'espère de vous la grâce de vous être fidèle jusqu'à la mort. O mère de Dieu, ô ma mère, ô Marie ! obtenez-moi la sainte persévérance.

§ V.

Deux grands moyens pour devenir un saint : le désir et la résolution.

Toute la sainteté consiste à aimer Dieu. L'amour divin est ce trésor infini par lequel nous acquérons l'amitié de Dieu : *Infinitus est thesaurus hominibus, quo qui usi sunt participes facti sunt amicitiae Dei.* (Sap. VII. 14.) Dieu est prêt à nous donner ce trésor de son saint amour, mais il veut que nous en fassions l'objet de nos désirs les plus pressés. Quand on désire peu un bien quelconque, on ne se gêne pas pour l'acquérir : au contraire, comme le dit S. Laurent Justinien, un grand désir rend les peines plus légères et fournit de nouvelles forces.

Ainsi, celui qui ambitionne peu d'avancer dans l'amour divin, au lieu de rechercher avec ferveur sa perfection, se trouvera en grand danger de se refroidir. Celui au contraire qui aspire à la perfection avec un grand désir, et qui s'efforce d'y avancer chaque jour, celui-là avec le temps arrivera peu à peu. *Dieu, dit sainte Thérèse, ne réserve ses grandes faveurs que pour celui qui désire beaucoup son saint amour.* Et dans un autre endroit : *Dieu ne laisse jamais un bon désir sans récompense.* D'où la sainte prend occasion de nous exhorter à ne point avilir nos désirs, parce que, dit-elle, *avec de la confiance en Dieu et des efforts, nous pourrions arriver peu à peu où sont arrivés les saints.*

C'est un piège du démon, suivant le sentiment de la

même sainte , que de penser que ce soit orgueil de désirer devenir des saints. Sans doute ce serait orgueil et présomption , si nous mettions notre confiance dans nos œuvres ou dans nos résolutions ; mais non , quand nous attendons tout de Dieu , quand nous espérons qu'il nous donnera la force que nous n'avons pas. Désirons donc d'un grand désir d'arriver à un degré sublime d'amour de Dieu , et disons avec courage : *Je puis tout en celui qui me fortifie.* (Philip. iv. 13.) ; que si nous ne trouvons pas encore en nous ce grand désir , au moins demandons-le instamment à Jésus-Christ , qui nous l'accordera.

Passons au second moyen , qui est la résolution. Les bons désirs doivent être accompagnés de la résolution d'une ame déterminée à faire tous ses efforts pour acquérir le bien qu'elle désire. Beaucoup désirent la perfection , mais n'en prennent jamais les moyens. Ils seraient gens à s'ensevelir dans un désert , à faire de grandes pénitences , de grandes oraisons , à souffrir le martyre ; mais tous ces beaux désirs se réduisent à de pures velléités , qui , au lieu de les aider , leur sont bien plutôt funestes. Ce sont là de ces désirs qui tuent le paresseux , comme dit l'Écriture : *Desideria occidunt pigrum.* (Prov. xxi. 25.) Tandis qu'ils se repaissent de ces désirs inefficaces , ils ne songent point à déraciner leurs défauts , à mortifier leurs appétits , à souffrir avec patience les mépris et les contradictions. Ils désirent faire de grandes choses , mais des choses incompatibles avec leur état présent ; et , pendant ce temps-là , ils croissent en imperfections. Toute adversité les trouble , toute infirmité les rend impatients , et c'est ainsi qu'après avoir vécu imparfaits , ils meurent imparfaits.

Si donc nous voulons réellement devenir des saints , prenons la résolution , 1^o de fuir toute faute vénielle , quelque légère qu'elle soit ; 2^o de nous détacher de toute

affection aux choses de la terre ; 3^o de ne jamais abandonner nos exercices ordinaires d'oraison et de mortification, quels que soient l'ennui et le dégoût que nous y trouvions ; 4^o de méditer chaque jour la passion de Jésus-Christ, laquelle enflamme d'amour divin tous les cœurs qui la méditent ; 5^o de nous résigner en paix à la volonté de Dieu, au milieu de toutes les contradictions. Le P. Balthazar Alvarès disait que *celui qui se résigne à la volonté divine dans les traverses court à Dieu par la porte* ; 6^o enfin, de demander continuellement à Dieu le don de son saint amour.

Résolution, résolution, disait sainte Thérèse : *Le démon ne craint point les âmes irrésolues* ; au contraire, celui qui est résolu de se donner sincèrement à Dieu surpassera bientôt tel autre qui lui semblait supérieur : une volonté résolue triomphe de tout. Travaillons à réparer le temps perdu, et celui qui reste, donnons-le tout à Dieu. Tout le temps qui n'est pas employé pour Dieu est un temps perdu. Voulons-nous attendre que Dieu nous abandonne dans notre tiédeur, cette lâcheté qui nous conduira à notre ruine ? Non ; prenons plutôt courage et vivons au jour le jour avec cette sainte maxime : *Plaire à Dieu et mourir !* Une âme ainsi résolue volera, avec l'aide du Seigneur, dans la voie de la perfection.

Une âme qui veut être toute à Dieu doit être dans la disposition de mettre à exécution les résolutions suivantes : 1^o ne commettre jamais aucun péché véniel, quelque léger qu'il soit ; 2^o se donner à Dieu sans réserve, et pour cela faire toutes les choses que l'on croit devoir plaire à Dieu, sauf l'approbation du directeur ; 3^o parmi les bonnes œuvres, choisir celles qui donnent le plus de satisfaction à Dieu ; 4^o ne pas attendre au lendemain pour faire ce qui peut se faire aujourd'hui ; 5^o demander à Dieu chaque jour la grâce de croître dans son

amour. Avec cet amour, on fera tout : sans cet amour, on ne fera rien. Il faut tout donner pour acquérir ce qui est tout. C'est afin que nous fussions tout à lui que Jésus s'est donné tout à nous.

Malheur à moi, ô Dieu de mon ame ! Depuis tant d'années que je suis sur la terre, quel avancement ai-je fait dans votre amour ? mon avancement a été dans mes défauts, dans l'amour-propre, dans le péché. Maintenant, mon intention est-elle de mener cette vie jusqu'à la mort ? Non, mon Jésus, non, mon Sauveur ; aidez-moi, je ne veux pas mourir ingrat comme j'ai malheureusement vécu jusqu'ici ; je veux vous aimer en vérité, et tout quitter pour vous être agréable. Donnez-moi la main, ô mon Jésus ! vous qui avez répandu tout votre sang, dans l'espérance de me voir tout à vous ; oui, je veux être tout à vous, avec le secours de votre grâce. Tout les jours, j'approche de la mort, aidez-moi à me dépouiller de tout ce qui pourrait m'empêcher d'être tous à vous qui m'avez tant aimé. Faites-le par vos mérites ; je l'espère de votre bonté. Je l'espère de vous aussi, ô Marie ! ô ma mère ! par vos prières qui peuvent tout auprès de Dieu, obtenez-moi la grâce d'être tout à lui.

§ VI.

De la science des saints.

Il y a sur la terre deux sortes de sciences, l'une céleste et l'autre mondaine. La science céleste est celle qui nous conduit à faire le bon plaisir de Dieu et à devenir grands dans le ciel ; la science mondaine est celle qui nous porte à nous complaire en nous-mêmes et à nous faire grands dans le monde. Mais cette science du monde est folie

auprès de Dieu: *Sapientia enim hujus mundi stultitia est apud Deum.* (Cor. III. 19.) Folie, parce que cette science rend fous tous ceux qui la cultivent; elle les rend fous et semblables aux bêtes en leur enseignant à satisfaire leurs appétits sensuels, comme font les animaux. S. Jean Chrysostôme dit : *Hominem illum dicimus qui imaginem hominis salvam retinet, quæ autem imago hominis ? rationalis esse.* Pour conserver la nature d'homme, il faut que l'homme soit raisonnable, c'est-à-dire qu'il opère suivant la raison. D'où l'on doit conclure que de même qu'on devrait dire d'une bête qui agirait suivant la raison que cette bête agit en homme, de même doit-on dire d'un homme qui agirait suivant l'appétit des sens et contre la raison, que cet homme agit en bête.

Mais, que dis-je ? pour ne parler que de la science humaine et naturelle des choses de la terre, que savent les hommes après toutes leurs études ? que sommes-nous, sinon des taupes aveugles, qui, hors des vérités que nous connaissons par la foi, ne connaissons le reste que par la voie des sens, par des conjectures et d'une manière tout à fait incertaine et faillible ? Quel est l'écrivain sur ces matières qui se soit trouvé exempt de la critique des uns, après avoir recueilli les applaudissemens des autres ? Mais le malheur de tout cela, c'est que la science mondaine enfle, comme dit S. Paul : elle rend ses sectateurs orgueilleux et prêts à mépriser les autres ; défaut infiniment pernicieux à l'ame, parce que Dieu, suivant l'apôtre S. Jacques, Dieu refuse ses grâces aux superbes et ne les accorde qu'au humbles : *Deus superbis resistit, humilibus autem dat gratiam.* (Jac. IV 6.)

Utinam saperent et intelligerent et novissima providerent ! (Deut. XXXII. 29.) Oh ! si les hommes agissaient suivant la raison et la loi divine, et s'ils savaient

prendre leurs précautions, non seulement pour la vie temporelle qui finit en un instant, mais pour la vie qui est éternelle, certainement ils ne s'occuperaient pas à acquérir une autre science que celle au moyen de laquelle on obtient l'éternelle félicité, et on évite l'éternel malheur.

S. Jean Chrysostôme nous donne le conseil d'aller aux sépulcres des morts, pour y apprendre la science du salut : *Proficiscamur ad sepulchra*. Oh ! quelle belle école de vérité que le tombeau, pour apprendre à connaître la vanité du monde ! *Proficiscamur ad sepulchra*. Je n'y découvre que des ossemens, ajoute le saint docteur. *Nihil video nisi putredinem, ossa et vermes*, des ossemens, de la pourriture et des vers. Là, je ne saurais plus distinguer celui qui fut ignorant de celui qui fut lettré ; je vois seulement qu'à la mort finissent toutes les gloires de ce monde. Que reste-t-il d'un Démosthènes, d'un Cicéron, d'un Ulpien ? *Dormierunt somnum suum et nihil invenerunt in manibus suis*. (Ps. LXXV. 6.)

Heureux celui qui a reçu de Dieu la science des saints ! *Et dedit illi scientiam Sanctorum*. (Sap. x. 10.) La science des saints est de savoir aimer Dieu. Que de gens en ce monde qui savent les belles-lettres, les mathématiques, les langues étrangères et anciennes ! mais de quoi leur servira toute cette science, s'ils ne savent pas aimer Dieu ? *Heureux*, disait S. Augustin, *celui qui connaît Dieu et ne connaît que lui* ! Celui qui connaît Dieu et qui l'aime, quand bien même il ignorerait tout ce que savent les autres, est plus savant que tous les savans qui ne savent pas aimer Dieu.

Les ignorans se lèvent, et ils enlèvent le ciel : surgunt indocti et rapiunt cœlum ! s'écriait S. Augustin lui-même. Oh ! qu'ils furent savans, un S. François d'Assise, un S. Paschal, un S. Jean de Dieu, ces hommes privés

de la science mondaine, mais habiles dans la science divine. *O mon père!* dit le Sauveur, *vous avez caché ces choses aux sages et aux prudents, et vous les avez révélées aux petits.* (Matth. xi. 25.) Par les *sages*, il faut entendre ici les sages du monde, ceux qui ne songent qu'à se procurer les richesses et les honneurs de ce monde, et font peu de compte des biens éternels. Par les *petits*, il faut entendre les âmes simples comme le sont les enfans peu instruits dans la sagesse mondaine, mais attentives uniquement à plaire à Dieu.

Ah! ne portons pas envie à ces hommes qui savent beaucoup de choses, mais seulement à ceux qui savent aimer Jésus-Christ. Imitons S. Paul qui écrit qu'il ne veut savoir que Jésus-Christ, et Jésus-Christ crucifié : *Non judicavi me scire aliquid inter vos; nisi Jesum Christum et hunc crucifixum* (I Cor. ii. 2.) Heureux si nous parvenons à connaître l'amour que nous a porté Jésus crucifié, et si, à l'aide de ce livre de la charité d'un Dieu, nous arrivons à la science de son amour.

O vous, mon véritable et parfait ami, où trouverai-je quelqu'un qui m'aime autant que vous m'avez aimé? Par le passé, j'ai perdu le temps à apprendre beaucoup de choses qui n'ont apporté aucun secours à mon âme, et j'ai peu songé à apprendre à vous aimer. Je le vois, j'ai perdu ma vie entière. Je sens, ô mon Dieu! que vous m'appellez à votre amour; voici donc que je quitte tout désormais, mon unique pensée sera de vous plaire, à vous, mon souverain bien. Je me donne tout à vous; acceptez-moi, donnez-moi la force d'être fidèle: je ne veux plus être à moi, mais tout à vous, oui, tout à vous. O Mère de Dieu, par vos prières, venez aussi à mon aide!

Je me permets de manifester ici la grande consolation que j'ai éprouvée, il y a quelques jours, en apprenant

une nouvelle qui vient à propos de la matière traitée dans ce chapitre. On me donne pour certain que le célèbre Pierre Métastase, après avoir recueilli les applaudissements de l'Europe entière au sujet de ses œuvres poétiques, dont l'effet est d'autant plus dangereux qu'elles sont plus belles (j'entends ici parler des morceaux où il est traité d'amour profane), attendu que ces expressions pleines de feu et de tendresse n'en sont que plus propres à allumer dans le cœur de tant de jeunes gens les pernicieuses flammes des afflictions impures; j'apprends, dis-je, que cet illustre auteur vient de publier un petit livre en prose dans lequel il déteste toutes les productions de ce genre, et proteste que, s'il pouvait les retirer du public et faire en sorte qu'elles n'existent plus dans le monde, il le ferait à tout prix, même au prix de son sang. On m'a de plus ajouté que dans ce moment, s'il compose encore en poésie, pour satisfaire aux exigences de son titre de poète de la cour impériale, il ne s'occupe plus que de drames spirituels et moraux, se tenant toujours renfermé dans ses appartements, où il mène une vie de prière et de bonnes œuvres. Cette nouvelle m'a causé un indicible consolation, parce que je considère cette déclaration solennelle et cet exemple si louable comme très propres à faire naître des remords chez quelques jeunes auteurs fascinés qui cherchent un nom et de la gloire dans des productions licencieuses. Et certes, par cette déclaration, Métastase mérite plus d'éloges que s'il avait mis au jour des milliers de poèmes; les uns lui vaudraient les applaudissements des hommes, celle-ci lui vaut les éloges de Dieu même. C'est pourquoi, autant je détestais la vanité qui le portait à se faire gloire de ses productions (je ne parle pas de ses drames sacrés qui sont excellents et dignes de toute louange), autant aujourd'hui, je ne saurais me rassasier de le

combler d'éloges, et, s'il m'était permis, je lui baiserais les pieds, en le voyant ainsi devenir le censeur de ses propres ouvrages, en l'entendant protester qu'il les voudrait voir effacés du monde entier, même au prix de son sang.

§ VII.

Notre salut éternel est dans la prière.

LA prière est non seulement utile, mais nécessaire à notre salut; c'est pour cela que Dieu, qui veut que nous soyons tous sauvés, nous l'impose comme un précepte : *Petite et dabitur vobis.* (Matth. vii. 7.) Une des erreurs de Viclef, condamnée au concile de Constance, était de dire que la prière est pour nous de conseil et non de précepte. *Oportet* (il n'y a pas *prodest*, ni *decet*, mais *oportet*) *semper orare.* (Luc. xviii. 2.) D'où il suit que c'est avec vérité que les docteurs enseignent qu'on ne peut excuser d'une faute grave celui qui néglige de se recommander à Dieu au moins une fois le mois, et dans toutes les occasions où il se trouve aux prises avec quelque tentation violente.

La raison de cette nécessité de nous recommander souvent à Dieu vient de notre impuissance à faire aucune bonne œuvre et à concevoir de nous-mêmes aucune bonne pensée : *Sine me nihil protestis facere.* (Joan. xv.) *Non quod simus sufficientes cogitare aliquid ex nobis.* (2. Cor. iii. 5.) C'est ce qui faisait dire à S. Philippe de Néri qu'il désespérait de lui-même. Dieu, dit S. Augustin, ne demande qu'à répandre ses grâces, mais il ne les donne qu'à celui qui les demande. *Deus dare vult, sed non dat nisi petenti* : et le saint docteur ajoute

en particulier que la grâce de la persévérance ne se donne qu'à celui qui la cherche : *Alia non nisi orantibus (Deum) præparasse, sicut perseverentiam.* (Lib. de Persev. C. V.)

Puisque le démon ne cesse de tourner autour de nous pour nous dévorer, nous devons continuellement chercher notre défense dans la prière : *Necessaria est homini jugis oratio*, dit saint Thomas. Jésus-Christ l'a dit le premier : *Oportet semper orare et non deficere.* (Luc, xviii. 2.) Autrement, comment pourrions-nous résister aux continuelles tentations que nous éprouvons de la part du monde et de l'enfer? C'est une erreur de Jansénius, condamnée par l'Eglise, que de dire qu'il y a des préceptes qu'il nous est impossible d'observer, et que la grâce qui doit nous les rendre possibles nous manque quelquefois. Dieu est fidèle, dit saint Paul, et il ne souffre jamais que nous soyons tentés au-delà de nos forces : *Fidelis autem Deus est qui non patietur vos tentari suprâ id quod potestis.* (I. Cor. x. 13.) Mais il veut que nous recourions à lui quand nous sommes tentés, afin d'obtenir l'aide nécessaire pour résister. *Lex data est*, dit saint Augustin, *ut gratia quæreretur; gratia data est ut, lex impleretur.* La loi, ne pouvant être observée par nous sans la grâce, Dieu nous a donné la loi, afin que nous cherchions la grâce pour l'accomplir, et il nous donne ensuite la grâce pour que nous accomplissions la loi. C'est ce que exprime admirablement le concile de Trente, lorsqu'il dit : *Dieu n'ordonne point l'impossible; mais, en ordonnant quelque chose, il vous avertit de faire ce que vous pouvez, et de demander ce que vous ne pouvez pas; et il vous aide afin que vous puissiez.* (Sess. vi. cap. 11.)

Le Seigneur est donc tout disposé à nous prêter son

aide pour que nous ne cédions pas aux tentations ; mais il ne donne ses secours qu'à ceux qui ont recours à lui dans leur tentation, et surtout dans leur tentation contre la chasteté, comme dit le sage : *Et ut scivis quoniam aliter non possem esse continens nisi Deus det... adii Dominum et deprecatus sum illum.* (Sap. 8. 21.) Il est certain que nous n'avons pas la force suffisante pour dompter les appétits charnels, *nisi Deus det*, si Dieu ne vient à notre secours, et il n'y viendra qu'après que nous l'en aurons prié. Nos prières nous obtiendront assez de force pour résister à tout l'enfer, en la vertu de ce Dieu qui nous soutient, comme disait S. Paul : *Omnia possum in eo qui me confortat.* (Phil. 4. 12.)

Il est important aussi, pour obtenir les grâces du Seigneur, de recourir à l'intercession des saints qui sont très puissants auprès de Dieu, surtout lorsqu'ils le prient pour leurs plus fidèles adorateurs. Ce n'est pas là un acte de dévotion arbitraire, mais un devoir, comme l'a expressément dit S. Thomas. L'ordre de la loi exige, selon lui, que nous recevions les secours nécessaires pour nous sauver par les prières des saints. (S. Thom. 4. Sent. Disc. 45. q. 3. a. 2.)

On les obtient encore plus facilement par l'intercession de la sainte vierge Marie, dont les prières valent plus que celles de tous les saints ensemble, d'autant plus, dit S. Bernard, que c'est par la grâce de Marie que nous avons accès jusqu'à Jésus notre maître et notre Sauveur : *per te accessum habemus ad filium, o inventrix gratiæ, mater salutis; ut per te nos suscipiat qui per te datus est nobis.* (S. Bern. Serm. Dom. infr. oct. Assumpt.) Je pense donc avoir suffisamment prouvé dans mon ouvrage des Gloires de Marie, chap. v. § 1. et 2, ainsi que dans mon autre ouvrage sur la prière, chap. 1, pag. 34, cette opinion de S. Bernard, déjà soutenue par beaucoup de

théologiens , tels que le père Alexandre et le père Contenson , que toutes les grâces que nous recevons de Dieu , nous les obtenons par l'entremise de Marie. S. Bernard ajoute : *Quæramus gratiam et per Mariam quia qui quærit , invenit et frustrari non potest.* S. Pierre Damien , S. Bonaventure , S. Bernardin de Sienne , S. Antonin sont tous du même avis.

Prions donc et prions avec confiance, dit l'Apôtre: *Adeamus ergo cum fiducia ad thronum gratiæ ut misericordiam consequamur gratiam inveniamus in auxilio opportuno.* (Hébr. 4. 16.) Jésus est assis maintenant sur le trône de la grâce pour consoler tous ceux qui ont recours à lui, il dit : *Petite et dubitur vobis.* Au jour du jugement il sera encore assis sur un trône , mais ce sera le trône de la justice. Qu'il est insensé celui qui, pouvant être délivré de sa misère en recourant à Jésus qui lui offre sa grâce , attend le jour du jugement où Jésus sera ton juge et n'usera plus de miséricorde. Maintenant il nous dit que tout ce que nous lui demanderons il nous l'accordera : *Omnia quæcumque orantes petitis credite quia accipietis et evenient vobis.* (Marc, II. 24.) Que pourrait-on dire de plus à son ami pour lui prouver son amour : *Demande-moi tout ce que tu voudras, je te le donnerai?* S. Jacques dit : *Si quis indiget sapientia postulet a Deo qui dat omnibus affluenter et non impropert et dabitur ei.* (Jac. I. 5.) Cette sagesse dont il est question dans ce passage, c'est celle de se sauver : pour avoir cette sagesse, il faut demander au Seigneur les grâces nécessaires au salut. Et le Seigneur nous les donnera-t-il? Oui, il nous les donnera, et avec profusion il nous en donnera plus que nous ne lui en aurons demandé. Qn'on remarque ensuite ce mot : *nec impropert.* Si le pécheur se repent de ses fautes, ou demande à Dieu son salut. Dieu ne fera pas comme font les hommes qui reprochent à un ingrat leur

ingratitude et leur refusent ce qu'ils demandent. Mais Dieu donnera sans délai tout ce qu'on lui demandera et au delà ; si donc nous voulons nous sauver, il faut que jusqu'à la mort notre bouche soit ouverte pour la prière, que nous disions : *Mon Dieu, secourez-moi ! Jésus, miséricorde ! Marie, miséricorde !* quand nous cesserons de prier, nous serons perdus. Prions, prions aussi chaque jour pour les saintes ames du purgatoire ; ces saintes prisonnières sont trop reconnaissantes des prières qu'on fait pour elles. Chaque fois que nous prions, demandons au Seigneur ses grâces par les mérites de Jésus-Christ, car il a dit que Dieu nous accorderait tout ce que nous lui demanderions en son nom. *Amen, amen dico vobis : si quid petieritis patrem in nomine dabit vobis no. (Jo. 16. 23.)*

Mon Dieu, voici la grâce que je vous demande aujourd'hui, par les mérites de votre divin Fils ; faites que, pendant toute ma vie et surtout dans mes tentations, j'aie recours à vous et espoir que vous m'aidez pour l'amour de Jésus et de Marie. Sainte Vierge, obtenez-moi cette grâce d'où dépend mon salut.

§ VIII.

Un jour je mourrai.

IL est bon pour faire son salut de se dire souvent : *Un jour, je mourrai*. Chaque année, le jour des Cendres, l'Église rappelle ce souvenir aux fidèles. *Memento, homo, quia pulvis es, et in pulverem reverteris*. Mais cette idée de la mort nous est souvent rappelée dans le cours de l'année, tantôt par les cimetières que nous rencontrons en chemin, tantôt par les tombeaux que nous voyons

dans l'Eglise, tantôt par les morts qu'on mène à la sépulture.

Les meubles les plus précieux qu'eussent les Anachorètes dans leurs grottes étaient une croix et une tête de mort; la croix leur rappelait la mort que Jésus-Christ avait soufferte pour l'amour des hommes, et ce crâne leur rappelait qu'ils étaient mortels. Ils persévéraient dans leurs pénitences jusqu'au trépas; ils mouraient pauvres dans le désert, mais plus contents que les monarques qui meurent dans leurs palais.

Finis venit, venit finis (Ezech. 7. 2.) L'un vit plus long-temps, l'autre moins; mais tous, tôt ou tard, doivent mourir; et à l'heure de la mort, la seule consolation qu'ils éprouveront sera d'avoir aimé Jesus-Christ et d'avoir souffert, pour son amour, les tourments de la vie. En cet instant fatal, ni les trésors amassés, ni les honneurs acquis, ni les plaisirs goûtés ne pourront les consoler; au contraire ils feront leurs supplices; et plus ces plaisirs auront été nombreux, plus leur châtement sera terrible.

Sœur Marguerite de Ste-Anne, religieuse Carmélite déchaussée, et fille de l'empereur Rodolphe II, dit à ses derniers moments: *A quoi servent les empires à l'heure de la mort?* Hélas! à combien de mondains il a été dit, lors même qu'ils étaient le plus occupés à acquérir des honneurs et des richesses: *Dispone domui tuæ, quia morieris et non vives.* (Isa. 38. 1.) Il est temps que vous songiez à faire votre testament parce que vous êtes en danger. O quel sera le désespoir de cet homme qui se voyait à la veille de gagner un procès, d'acquérir une terre ou un palais, en entendant le prêtre lui dire qu'il vient recommander son ame à Dieu! *Proficiscere anima christiana de hoc mundo!* Sors de ce monde et va rendre tes comptes à Jésus-Christ! Mais à présent je ne suis pas encore en mesure. — Qu'importe? il faut partir. O mon Dieu!

éclairez-moi, donnez-moi la force de consacrer le reste de mes jours à vous servir et à vous aimer. Si je mourais à présent, je ne mourrais pas content ; je mourrais dans l'inquiétude et le regret. Attendrai-je que la mort vienne m'enlever tout espoir de salut ? Seigneur, j'ai été négligent par le passé ; dorénavant je ne le serai plus. Je me donne entièrement à vous ; acceptez-moi et secourez-moi.

La fin viendra pour chacun , et avec elle ce moment terrible et décisif d'une éternité heureuse ou d'une éternité malheureuse. *O momentum a quo pendet æternitas.* Oh ! si tout le monde pensait à ce grand moment et aux comptes que l'on doit rendre au Juge de notre vie ! *Utinam saperent et intelligerent, ac novissima providerent !* (Deut. 32. 29) Si l'on y pensait, dis-je, on ne s'occuperait plus à amasser de l'or , on ne se fatiguerait plus à courir les emplois et les honneurs, on ne chercherait plus à se faire grand dans cette vie qui finit , on songerait à se faire saint , à devenir grand dans cette vie qui ne finit jamais. Si donc nous avons la foi , si nous croyons à la mort , au jugement dernier et à l'éternité , tâchons de ne vivre que pour Dieu , et de n'aimer que lui. Passons sur la terre comme des pèlerins qui traversent un pays sans s'y fixer ; ayons toujours sous les yeux l'image de la mort, et dans les affaires de cette vie faisons ce qu'à l'instant de la mort, nous regretterons de n'avoir pas fait. Toutes les choses de la terre nous quittent, ou nous les quittons. Écoutons Jésus-Christ, qui nous dit : *Thesaurisate vobis thesauros in cælo, ubi neque ærugo neque tinea demolitur.* (Mat. 6. 20.) Méprisons les trésors de la terre, qui ne peuvent nous contenter et qui finissent ; acquérons les trésors du ciel, qui nous rendront heureux et ne finiront jamais. Malheur à moi, Seigneur , qui tant de fois vous

ai tourné le dos pour m'attacher aux choses de la terre ! Je reconnais mon erreur, je me repens d'avoir cherché jadis à rendre mon nom célèbre et à faire fortune dans le monde. Le seul bien que je désire maintenant, c'est de pouvoir vous aimer et obéir à votre sainte volonté. O mon Jésus ! ôtez-moi tout désir de faire figure dans le monde ; faites-moi aimer le mépris des hommes , la retraite et l'obscurité. Donnez-moi la force de me refuser tout ce qui vous déplaît. Faites que j'embrasse sans murmure les maladies, les persécutions, les douleurs les tourments que vous m'enverrez. O puissé-je mourir pour l'amour de vous, seul, abandonné de tout le monde, comme vous mourûtes vous-même, Seigneur ! qui m'avez tant aimé. Ste-Vierge Marie, vos prières peuvent me faire trouver le véritable bonheur, qui consiste à aimer votre divin fils. Priez-le pour moi, j'ai mis toute ma confiance en vous.

§ IX.

Préparation à la mort.

La mort est certaine : *Statutum est omnibus semel mori* (Hébr. 9. 27.) Et le temps et le genre de notre mort sont incertains. Jésus-Christ nous exhorte : *Estote parati quia quâ hora non putatis filius hominis veniet.* (Luc. 12. 14) De sorte que pour nous sauver il ne suffit pas de nous préparer à mourir quand la mort est venue. Il faut que nous y soyons préparés long-temps d'avance. A cet effet, il est nécessaire qu'une fois par mois, au moins, on répète les actes suivans : O mon Dieu ! je suis prêt à recevoir la mort que vous me destinerez. Dès à présent je l'accepte, et je sacrifie ma vie en l'honneur

de votre majesté, et en repentir de mes péchés, je consens humblement à ce que cette chair que j'ai tant de fois saisfaite au mépris de vos lois soit dévorée des vers et réduite en poudre.

Mon Jésus, j'unis la douleur et l'agonie de mes derniers instants aux douleurs et à l'agonie que vous souffrîtes dans votre vie mortelle, lorsque vous vous fîtes homme pour me sauver. J'accepte la mort avec toutes les circonstances dont elle sera accompagnée; j'accepte l'heure que vous lui assignerez, dans beaucoup d'années ou aujourd'hui; j'accepte la manière dont elle m'arrivera, dans mon lit ou dans la rue, avec pressentiment ou à l'improviste, avec une maladie plus ou moins douloureuse; je me sou mets en tout à votre sainte volonté. Donnez-moi la force de tout supporter avec patience.

Quid retribuam Domino pro omnibus quæ retribuit mihi? Je vous remercie, Seigneur, de m'avoir donné la foi; je proteste de vouloir mourir fils de la sainte Église catholique. Je vous remercie de ne pas m'avoir fait mourir quand j'étais en péché, et de m'avoir pardonné tant de fois avec tant de miséricorde; je vous remercie des lumières et des grâces avec lesquelles vous avez tâché de me porter à votre amour; je vous prie de me faire mourir en vous recevant dans le S. Viatique, afin qu'un à vous, je compare devant votre tribunal. Je ne mérite pas d'entendre de votre bouche : *Euge, serve bone et fidelis quia super pauca fuisti fidelis supra multa te constituam : intra in gaudium Domini tui* (Mat. 25. 21.) Je ne le mérite pas, parce que je n'ai jamais été parfaitement fidèle, mais votre mort me donne l'espérance d'être admis dans le ciel pour vous y aimer éternellement, et de tout mon cœur. Mon amour crucifié, ayez pitié de moi. Regardez-moi avec ces regards d'amour que, du haut de la croix, vous jetiez sur les hommes, pour qui vous êtes mort. *Delicta juventutis meæ*

et ignorantias meas ne memineris, Domine. Les péchés m'effraient; mais la croix où je vous vois étendu m'invite à espérer. *Ecce lignum crucis in quo salus mundi pependit.* Je désire finir mes jours pour finir mes péchés. Pardonnez-moi les offenses que je vous ai faites, avant que l'heure de la mort arrive. Pardonnez-moi par votre sang, Seigneur. *O sanguis innocentis, lava sordes penitentis.*

Mon Jésus, j'embrasse votre croix et je baise les plaies de vos pieds, où je veux exhaler mon âme. Oh! ne m'abandonnez pas à mes derniers instants! *Te ergo quæsumus, tuis famulis subveni quos pretioso sanguine redemisti.* Je vous aime de tout mon cœur, je vous aime plus que moi-même, et me repens de vous avoir méprisé par le passé. Seigneur, j'étais perdu; mais votre suprême bonté m'a détaché des choses de ce monde: recevez donc dès à présent mon âme, pour cette heure où elle quittera la terre; je dirai donc avec sainte Agathe! *Domine, qui abstulisti a me amorem sæculi, accipe animam meam; in te, Domine, speravi, non confundar in æternum, redemisti me, Domine, Deus veritatis.*

Sainte Vierge, secourez-moi à l'heure de la mort. *Sancta Maria, mater Dei, ora pro me peccatore nunc et in hora mortis meæ. In te, Domine, speravi, non confundar in æternum.* Saint Joseph, mon protecteur, obtenez-moi une sainte mort. Mon ange gardien, S. Michel Archange, défendez-moi contre le démon dans ce dernier combat. Et vous, saints du paradis, ô vous, mes défenseurs, secourez-moi en cette extrémité! Jésus, Joseph et Marie, entourez-moi à l'heure de la mort!

§ X.

Qui aime Dieu doit aimer la mort.

Comment haïra-t-il la mort, celui qui est dans la grâce de Dieu? *Et qui manet in caritate, in Deo manet et Deus in eo.* (1. Jo. 4. 16.) Celui qui aime Dieu est donc sûr de sa grâce, et, en mourant, il est sûr d'aller à jamais jouir de sa présence dans le séjour des élus. Et un homme craindrait la mort!

David a dit : *Et non intres in judicium cum servo tuo, quia non justificabitur in conspectu tuo omnis vivens.* (Ps. 142. 2.) Il s'ensuit que personne ne doit espérer se sauver par ses propres mérites, parce que personne, excepté Jésus et Marie, ne peut dire avoir été toute sa vie exempt de péché. Mais quand on se repent de ses fautes, quand on a une confiance sans bornes en Jésus-Christ, qui est venu sur la terre pour sauver les pécheurs, on ne doit pas craindre la mort : *Venit enim filius hominis salvare quod perierat.* (Mat. 18. 11.) En effet il est mort ; il a répandu son sang pour les pécheurs. Le sang de Jésus-Christ, dit l'Apôtre, parle plus haut en faveur des pécheurs que le sang d'Abel demandant vengeance de son frère. *Sed accessistis ad... mediatorem Jesum et sanguinis aspersionem melius loquentem quam Abel.* (Hébr. 12. 22. ad. 24.)

Il est vrai que, sans une révélation divine, personne ne peut avoir la certitude infallible de son salut ; mais on peut en avoir la certitude morale, quand on s'est donné de cœur au Seigneur, et qu'on est prêt à tout perdre, même la vie, plutôt que de perdre sa divine grâce.

Cette certitude est fondée sur les promesses de Dieu; nul ne s'est jamais perdu, dit l'Écriture en mettant toute son espérance en Dieu : *Nullus speravit in Domino, et confusus est.* (Eccl. 2. 11.) Dieu proteste en divers endroits qu'il ne veut pas la mort du pécheur; il ne lui demande que de se convertir et de se sauver. *Numquid voluntatis meæ est mors impii? dicit Domini Deus, et non ut convertitur a viis suis et vivat?* (Ezech. 18. 23.) Dans un autre endroit, il affirme la même chose, et y ajoute un serment, *Vivo ego, dicit Dominus Deus, nolo mortem impii, sed ut convertatur et vivat.* (Ezech. 33. 11.) Dans le même chapitre Dieu se plaint des pécheurs obstinés qui aiment mieux perdre son amour que de quitter le péché : *Et quare moriemini domus Israel?* Il promet à ceux qui se repentent de leurs fautes de les oublier : *Si autem impius egerit pœnitentiam.... vivet; omnium iniquitatem ejus, quas operatus est non recordabor.* (Ez. 18. 21 et 22.)

Dès qu'un pécheur hait les fautes qu'il a commises, c'est signe qu'il en obtiendra le pardon. Un S. Père a dit qu'on doit être certain d'être absous dès qu'on a prononcé ces mots, avec une sainte ferveur : *Iniquitatem odio habui et abominatus sum* (Ps. 118-163.) Si le pécheur a persévéré pendant quelque temps, sans jamais dévier, dans le sentier de la vertu, s'il a une ferme résolution de plutôt perdre la vie que l'amitié de Dieu, s'il éprouve un vif désir de l'aimer et de le voir aimé de tout le monde, s'il a un remords sincère de l'avoir offensé, c'est signe que la grâce de Dieu est avec lui.

Mais comment se fait-il que beaucoup de saints après s'être donnés tout à Dieu après une vie mortifiée et détachée de tous les biens de la terre, ont été saisis d'épouvante en songeant qu'ils avaient à comparaitre devant Jésus, leur Sauveur et leur Juge? Je réponds à cela que ces exemples sont rares; que Dieu, inspirant aux saints ce

pieux effroi, voulait qu'ils se purifiassent avant d'entrer dans l'éternité de quelques restes du péché qui étaient restés dans le fond de leur ame; mais que généralement tous les saints sont morts en paix et contents de mourir pour aller voir Dieu. D'ailleurs l'incertitude du salut produit des effets différens chez les pécheurs et chez les saints; les pécheurs passent de la crainte au désespoir, les saints, au contraire, de la crainte à la confiance, et meurent en paix.

Quiconque a pu reconnaître à ces différens signes qu'il est dans la grâce de Dieu, doit désirer la mort et répéter ces paroles de Jésus-Christ: *Adveniat regnum tuum.* Il doit embrasser la mort avec transport, parce qu'elle le mène en la présence de Dieu, qu'il pourra alors aimer à jamais.

Mon bien-aimé Jésus, mon sauveur et mon Juge, quand viendra l'heure de me juger, ah, de grâce! ne m'envoyez pas en enfer. Dans l'enfer je ne pourrais pas vous aimer; je serais contraint de vous haïr pour toujours: et comment pourrais-je vous haïr, vous qui m'avez tant aimé? Si vous voulez m'envoyer en enfer, accordez-moi du moins la grâce de pouvoir vous y aimer de toutes les forces de mon ame. Cette grâce, je ne la mérite pas par mes péchés, mais vous me l'avez méritée par le sang que vous avez si douloureusement répandu pour moi sur la croix. O mon Jésus! accablez-moi de chagrins et de douleurs, mais ne me privez pas du bonheur de vous aimer. O mère de Dieu! je me trouve en danger d'être condamné à ne plus aimer votre divin Fils, qui mérite un amour infini: secourez moi, Marie, ayez pitié de moi!

§ XI.

Notre salut est dans la croix.

Ecce lignum crucis in quo salus mundi pependit; c'est ce que chante l'Eglise le vendredi saint. Notre salut est dans la croix, dans notre résistance aux tentations, dans notre indifférence pour les plaisirs de ce monde; c'est dans la croix qu'est le véritable amour de Dieu. Il faut donc nous résoudre à porter avec patience la croix dont Jésus-Christ charge nos épaules; il faut nous résoudre à y mourir pour l'amour de Jésus-Christ, comme il mourut sur la sienne pour l'amour des hommes. Le seul moyen d'obtenir le ciel, c'est de nous résigner et de supporter sans plaintes jusqu'à la mort les peines et les tribulations de ce monde. C'est aussi le moyen de trouver le calme dans les souffrances. Quand notre croix nous est envoyée, si nous voulons vivre en paix, il faut nous conformer à la volonté du Seigneur. Si nous ne nous y conformons pas humblement, quoi que nous fassions et que nous disions, nous ne pourrons éviter le poids de la croix. Si nous la portons de bon gré, elle nous portera au ciel et nous donnera la paix sur la terre.

Celui qui refuse la croix ne fait qu'en augmenter le poids; mais celui qui l'embrasse et la porte avec patience en allège le fardeau, et son poids même devient sa consolation, car Dieu prodigue sa grâce à tous ceux qui, de bon gré, portent la croix qu'il leur impose. Naturellement toute souffrance nous répugne; mais, lorsque l'amour divin règne dans nos cœurs, la souffrance devient un plaisir. Si nous songions au bonheur dont nous jouirons dans le Paradis, si nous sommes fidèles à Dieu, et sup-

portons nos peines sans murmurer, nous ne nous plaindrons pas de lui, lorsqu'il nous envoie la croix. Nous nous écrierions avec Job : *Hæc mihi sit consolatio, ut affligens me dolore non parcat, nec contradicam sermonibus sancti* (Job. 6. 10.), et si nous sommes pécheurs, si nous avons mérité l'enfer, nous devons nous réjouir de nous voir châtiés par le Seigneur dans cette vie, parce que c'est un signe certain que Dieu veut nous délivrer du châtement éternel. Malheur à ce pécheur qui a prospéré sur la terre ! celui qui souffre de grands revers, qu'il jette un regard sur l'enfer qu'il a mérité, car à cette vue toutes ses peines, quelque cruelles qu'elles soient, lui sembleront légères. Ainsi donc, si nous avons commis des péchés, voici la prière que nous devons continuellement adresser à Dieu. Seigneur, ne m'épargnez pas; accablez-moi de souffrances. *Affligens me dolore non parcas*. Mais je vous prie de m'accorder aussi la force de souffrir avec résignation, afin que je ne m'oppose pas à votre sainte volonté. *Nec contradicam sermonibus sancti*. Je me conforme d'avance à tout ce que vous voudrez faire de moi, et je dis avec Jésus-Christ : *Ita pater quoniam sic fuit placitum ante te* (Mat. 11. 26.) Seigneur, vous avez voulu que cela fût ainsi. Ainsi soit-il !

Une ame dominée par l'amour divin ne cherche que Dieu : *Si dederit homo omnem substantiam domus suæ pro dilectione, quare nihil despiciet eam*. (Cant. 8. 7.) Celui qui aime Dieu, méprise tout et renonce à tout ce qui ne lui sert pas à aimer Dieu. Par ses bonnes œuvres, par ses pénitences et par ses travaux pour la gloire du Seigneur, il ne cherche pas des consolations d'esprit ou de cœur; il lui suffit de savoir qu'il est agréable à Dieu. Enfin, il se refuse toute satisfaction physique ou morale; il renonce à tout plaisir mon-

dain ; et cependant il n'est pas plus fier qu'auparavant ; il se dit l'indigne serviteur du Seigneur ; et, se placant au dernier rang des pécheurs, il se met à la merci de la volonté et de la miséricorde de Dieu.

Si nous voulons être saints, il faut endurcir notre palais. Il faut que le doux nous soit amer et que l'amer nous paraisse doux, ou sans cela nous ne parviendrons jamais à nous unir parfaitement à Dieu. Toute notre perfection, toute notre espérance consistent à souffrir avec résignation tous les malheurs qui nous arrivent, petits ou grands qu'ils soient, et il faut les souffrir pour ce noble but que Dieu nous a fixé, en nous les envoyant d'abord : 1^o Pour expier les fautes que nous avons commises ; 2^o pour mériter la vie éternelle ; 3^o pour être agréables à Dieu, ce qui est la fin la plus noble que nous puissions nous proposer dans toutes nos actions.

Offrons-nous donc à Dieu toujours prêts à porter les croix qu'il voudra bien nous envoyer, à souffrir toutes sortes de maux pour lui plaire, afin que lorsqu'il nous en enverra, nous les recevions sans plainte, et que nous disions alors ce que dit Jésus-Christ lorsqu'il fut pris dans le jardin pour être conduit à la mort : *Calicem quem dedit mihi pater, non bibam illum?* (Job. 18. 11.) Dieu m'envoie cette croix pour mon bien, et je la refuserais ! Si le poids de cette croix nous paraît accablant, ayons recours à la prière, Dieu nous donnera les forces nécessaires. Souvenons-nous alors de ce que dit S. Paul : Toutes les tribulations de ce monde, quelque dures qu'elles soient, n'ont pas de proportion avec la gloire que Dieu nous prépare dans la vie à venir. *Non sunt condignæ passionēs hujus temporis ad futuram gloriam quæ revelabitur in nobis.* (Rom. 8. 18.) Rallumons donc la foi dans nos cœurs lorsque le malheur nous accable. Jetons d'abord un coup d'œil sur Jésus-Christ

cable. Jetons d'abord un coup d'œil sur Jésus-Christ mourant pour nous sur la croix, songeons ensuite au paradis et aux biens que Dieu prépare à ceux qui souffrent pour son amour. A cette vue nous ne nous plaindrons pas des maux qu'il nous fait endurer, nous l'en remercierons et le prions de nous en envoyer davantage. Oh! que les saints sont heureux dans les cieux, non d'avoir été comblés de plaisirs et d'honneurs sur la terre, mais d'avoir souffert pour Jésus-Christ! Tout ce qui finit est peu de chose; mais ce qui est éternel, ce qui ne finit jamais, est véritablement grand.

Que je suis consolé, Seigneur, par ces mots : *Convertimini ad me et convertar ad vos.* (Zach. 1. 3.) Je vous ai laissé pour aimer vos créatures et suivre mes misérables penchans; je quitte tout, je me convertis à vous; je suis certain que vous ne me repousserez pas. Si je veux vous aimer, vous avez dit que vous me tendriez les bras : *et convertar ad vos.* Recevez-moi dans votre grâce, faites-moi sentir combien votre amour est précieux, et combien vous m'avez aimé, afin que je ne vous quitte plus. Mon Jésus, pardonnez-moi! mon bien-aimé Sauveur, pardonnez-moi! mon unique amour, pardonnez-moi! Donnez-moi votre amour, puis disposez de moi comme il vous plaira. Châtiez-moi, privez-moi de tout, mais ne me privez pas de votre amour; que le monde m'offre tous ses biens, je les refuse; je ne veux que vous, ô le premier, ô le plus doux des biens! Marie, recommandez-moi à votre divin fils. Il vous accorde tout ce que vous lui demandez; j'ai mis toute ma confiance en vous.

§ XII.

Jésus-Christ aime qu'on souffre pour l'amour de lui.

Si quis vult post me venire, abneget semetipsum et tollat crucem suam quotidie et sequatur me. (Luc. Q. 23.) Il est nécessaire de faire plusieurs réflexions sur ces paroles de Jésus-Christ. Il dit : *Si quis vult post me venire*, il ne dit pas *ad me*, mais *post me venire*. Le Seigneur veut que nous suivions ses traces; il veut que nous suivions le chemin de ronces et d'épines par lequel il a passé. Il marche devant nous, il ne s'arrête que lorsqu'il est arrivé au Calvaire où la mort l'attend; nous devons donc le suivre jusqu'à la mort. Il faut aussi que chacun de nous se refuse à lui-même (*abneget semetipsum*) toutes les satisfactions de l'amour-propre et des sens, tout ce qui pourrait déplaire à Jésus-Christ.

Il ajoute : *Tollat crucem suam quotidie et sequatur me*. Examinons ces mots un à un. *Tollat*, il ne suffit pas de porter la croix par force; tous les pécheurs la portent, mais sans mérite; il faut la prendre, l'embrasser avec amour. *Crucem*, la croix est ici l'emblème de toutes les douleurs. Jésus-Christ les appelle, *croix* afin que nous les supportions avec patience à l'idée qu'il est mort pour nous sur la croix.

Il dit : *suam*. Quelques uns, lorsqu'ils reçoivent des consolations spirituelles, s'offrent à souffrir tout ce qu'ont souffert les martyrs; les chevalets, les ongles de fer, les fers ardents, et puis ils ne peuvent supporter un mal de tête, une froideur de la part d'un ami, la mauvaise humeur d'un parent. Mes frères et mes sœurs! Dieu ne veut pas vous éprouver avec les chevalets, les ongles de

fer, les fers ardents; il veut seulement que vous souffriez avec patience, cette douleur, cette froideur, cet ennui. Telle religieuse qui voudrait se retirer dans le désert, faire de grandes pénitences, ne peut souffrir ni sa supérieure ni sa compagne. Mais Dieu veut qu'elle porte la croix qu'il impose, non celle qu'elle voudrait s'imposer elle-même.

Il dit : *quotidie*. Bien des hommes reçoivent la croix avec joie; mais, dès qu'ils l'ont portée quelque temps, ils disent : *Seigneur, je n'en puis plus*. Mais Dieu veut qu'ils continuent à la porter avec patience¹, dussent-ils la porter jusqu'à la mort. Notre salut et notre perfection consistent donc dans l'observation de ces trois préceptes : *abneget*, refuser à nos sens les plaisirs qu'ils nous demandent; *tollat*, embrasser la croix que Dieu nous envoie; *sequatur*, suivre les pas de Jésus-Christ jusqu'à la mort.

Pénétrons-nous bien de l'idée que Dieu ne nous laisse au monde que pour que nous portions avec patience les croix qu'il nous envoie; en cela consiste le mérite de notre vie. Notre Sauveur qui nous aime ne vint lui-même dans ce monde que pour souffrir, et pour que nous suivissions ses traces douloureuses. *In hoc enim vocati estis quia et Christus passus est pro nobis, vobis relinquens exemplum ut sequamini vestigia ejus.* (T. Petr. 2. 21.) Regardons-le marcher, courbé sous le fardeau de la croix, dans ce sentier où nous devons le suivre, si nous voulons nous sauver. Quelle consolation pour nous dans tous nos malheurs que de pouvoir dire : Seigneur, vous voulez que je porte cette croix? Je l'accepte et la porterai aussi long-temps qu'il vous plaira. Bien des âmes aiment à entendre parler d'oraisons, de paix éternelle, d'amour pour Jésus-Christ, mais elles n'aiment pas entendre parler de croix et de souffrances; elles aiment

Jésus-Christ tant que dure le zéphir des douceurs spirituelles; mais dès qu'il tombe, et que le Seigneur leur envoie quelque malheur pour les éprouver et les priver des consolations accoutumées, elles cessent de prier, de communier, de se mortifier, et s'abandonnent à la tristesse et à la tiédeur; elles s'attachent aux choses du monde et à ses plaisirs. Mais ces ames-là s'aiment plus elles-mêmes qu'elles n'aiment Jésus-Christ. D'un autre côté, celles qui ne l'aiment pas seulement pour les grâces qu'il donne, mais pour lui-même, et parce qu'il le mérite, celles-là n'abandonnent jamais leurs exercices religieux, quels que soient l'ennui et la répugnance qu'ils leur inspirent. Plaire à Dieu, est le seul but de toutes leurs actions; elles souffrent pour lui plaire jusqu'à la mort, elles souffriraient sans se plaindre même pendant toute l'éternité, si telle était sa volonté. Jésus-Christ (dit S. François de Sales) est aussi aimable dans la consolation que dans la désolation. Les ames embrasées de l'amour divin mettent leur consolation et leur gloire à souffrir pour l'amour de Jésus-Christ; elles disent : Qu'il est doux, ô mon cher Rédempteur, de souffrir pour vous plaire! Oh! puissé-je mourir pour vous, bon Jésus, qui êtes mort pour moi! Il mériterait cela et bien plus encore, ce Jésus qui a choisi une vie douloureuse et une mort cruelle pour l'amour de nous : celui qui est descendu sur la terre pour nous apprendre que, si nous voulons nous sauver, nous n'avons qu'à l'aimer comme il nous a aimés. Oh! qu'elles sont chères à Jésus-Christ les ames qui souffrent sans se plaindre et qui l'aiment! O grâce ineffable! ô la première des grâces de pouvoir souffrir en l'aimant et l'aimer en souffrant! Mon Jésus, vous seul avez pu nous enseigner ces maximes salutaires si contraires aux maximes du monde. Vous seul pouvez nous donner la force de porter notre croix avec patience. Je ne vous demande pas de m'exempter

de douleurs, je vous demande seulement de me donner la force de souffrir avec patience et avec résignation. Père éternel, votre divin fils nous a promis que tout ce que nous vous demanderons en son nom, vous nous l'accorderiez. *Amen, amen, dico vobis, si quid petieritis patrem in nomine meo, dabit vobis.* (Jo. 16. 13.)

Voici ce que nous vous demandons : Accordez-nous la grâce de supporter avec patience les peines de cette vie; exaucez nos prières pour l'amour de Jésus-Christ. Et vous, ô mon Jésus! pardonnez-moi toutes les offenses que je vous ai faites, en refusant de souffrir avec patience les tribulations que vous m'envoyez. Donnez-moi votre amour, il me donnera la force de tout souffrir pour l'amour de vous, privez-moi de tout; enlevez-moi tout ce que je possède, mes parents, mes amis, ma santé corporelle, ôtez-moi la vie, mais ne me privez pas de votre amour; donnez-moi votre amour, je ne demande rien de plus. Sainte Vierge, obtenez-moi par vos prières d'être constant jusqu'à la mort dans mon amour pour Jésus-Christ.

§ XIII.

L'amour divin triomphe de tout.

Fortis est ut mors dilectio. (Cant. 8. 6.) Comme la mort nous détache de tous les biens de la terre, des richesses, des dignités, des parents, des amis et de tous les plaisirs terrestres; ainsi, quand l'amour de Dieu règne dans nos cœurs, il leur ôte tout attachement pour les biens de ce monde. Les saints se sont dépouillés de tout ce qu'ils possédaient, ils ont refusé les honneurs, les emplois, et se sont retirés dans les déserts ou dans les cloîtres, pour ne penser qu'à aimer Dieu.

L'ame ne saurait être sans aimer le Créateur ou les créatures. Examinez une ame libre de tout amour terrestre; vous la trouverez pleine de l'amour divin. Voulez-vous savoir si vous êtes entièrement à Dieu? Demandez-vous si vous êtes tout à fait détaché des choses du monde.

Plusieurs se plaignent de ce que, dans tous leurs exercices de piété, leurs prières, leurs communions, leurs visites au Saint-Sacrement, ils ne trouvent pas Dieu. C'est à eux que sainte Thérèse s'adresse en ces termes : *Détache ton cœur des créatures, puis cherche Dieu et tu le trouveras*. Tu n'obtiendras pas toujours ces grâces spirituelles que Dieu n'accorde à ceux qui l'aiment que très rarement en cette vie, afin de la remplir d'un plus ardent désir d'obtenir les immenses douceurs qu'il leur prépare dans le Paradis. Mais il leur fait éprouver cette paix intérieure, cette paix de l'amour plus douce cent fois que tous les plaisirs sensuels. *Pax Dei quæ exsuperat omnem sensum*. (Philip. 4. 7.)

Peut-il y avoir, pour une ame vraiment amoureuse de Dieu, de plus grand bonheur que de pouvoir dire avec affection : *Deus meus et omnia*? Saint François d'Assise passa une année entière dans une extase céleste, pendant laquelle il répétait continuellement : *Deus meus et omnia*.

Fortis ut mors dilectio. Si l'on voyait un mourant emporter quelque chose de ce monde, ce serait signe qu'il n'est pas mort : la mort prive de tout. Qui veut être entièrement à Dieu, doit donc tout laisser ; s'il garde quelque chose, c'est que son amour pour le Seigneur est faible et imparfait. L'amour divin nous dépouille de tout (disait le père Segneri, grand serviteur de Dieu, dont Muratori a écrit la vie). *L'amour du Seigneur est un voleur qui nous dépouille de tout sur la terre*. Un autre serviteur de Dieu ayant donné aux pau-

vres tout ce qu'il possédait, on lui demanda ce qui l'avait réduit à la misère; il tira de sa poche l'Évangile et dit : *Voici celui qui m'a dépouillé de tout.*

Enfin Jésus-Christ veut posséder tout notre cœur et ne veut pas y avoir de compagnie. Saint Augustin dit que le sénat romain refusa à Jésus-Christ son adoration, en disant que c'était un Dieu orgueilleux qui veut être seul honoré. Comme il est notre unique maître, il est bien juste qu'il veuille être seul aimé et adoré des hommes. Saint François de Sales dit que l'amour de Dieu consume tout ce qui n'est pas Dieu. Quand il entre donc dans nos cœurs quelque sentiment d'amour pour tout autre chose que Dieu, il faut aussitôt le chasser en disant : *Partez, il n'y a pas de place pour vous ici.* En cela consiste cet abandon total des choses de ce monde, qui nous a été recommandé par le Sauveur; si nous voulons être entièrement à lui; *total*, parce qu'il faut renoncer à tout, surtout à nos parents et à nos amis. Combien d'entre nous, pour plaire aux hommes, négligent de se sanctifier! David dit que ceux qui cherchent à plaire aux hommes sont méprisés de Dieu. *Qui hominibus placent, confusi sunt, quoniam Deus sprevit eos.* (Ps. 52. 6.).

Mais il faut surtout renoncer à nous-mêmes en domptant cet amour-propre qui se mêle à tout ce que nous faisons, même à nos œuvres les plus saintes, et qui nous met sans cesse devant les yeux notre propre gloire ou notre propre satisfaction. Que de prédicateurs, que d'écrivains ascétiques ont vainement combattu ce défaut! Souvent même pendant que nous faisons oraison, que nous lisons, ou même que nous approchons de la sainte communion, il se glisse en nous quelques intentions impures de nous faire voir ou d'éprouver quelque douceur spirituelle.

Il faut donc mettre tous nos soins à dompter cet amour-propre qui nous fait perdre souvent le mérite des œuvres les plus belles. Il faut nous priver autant qu'il est possible de tout ce qui nous plaît le plus ; nous priver des divertissements , précisément parce qu'ils nous plaisent ; servir un ingrat , précisément parce qu'il nous est ingrat ; avaler cette médecine amère , précisément parce qu'elle est amère. L'amour-propre nous fait croire qu'une chose n'est bonne qu'autant qu'il y trouve son plaisir.

Mais, pour être entièrement à Dieu , il faut que, lorsqu'il s'agit d'une chose d'agrément, on se fasse violence et qu'on dise : *Perdons tout, mais soyons agréables à Dieu.*

D'ailleurs nul n'est plus heureux dans ce monde que celui qui méprise les biens de ce monde, et celui qui en fait le sacrifice à Dieu , en est dédommagé avec usure par les grâces divines. C'est ainsi que le Seigneur récompense ses serviteurs fidèles. Mais, ô mon Dieu ! vous connaissez ma faiblesse , vous avez promis de venir au secours de ceux qui mettent leur confiance en vous. Seigneur, je vous aime, je me confie à vous ; prêtez-moi les forces nécessaires pour me détacher du monde et m'attacher à vous à jamais. J'espère en vous aussi, ô Marie, ma douce protectrice !

§ XIV.

Nécessité de l'oraison mentale.

L'oraison mentale sert à nous guider dans notre voyage vers l'éternité. Les vérités éternelles sont des choses spirituelles que l'on ne voit pas avec le yeux du corps,

mais seulement avec ceux de l'ame. Celui qui ne prie pas ne les voit pas ; aussi marche-t-il à tâtons dans la voie du salut. D'ailleurs celui qui ne fait pas oraison ne connaît pas ses défauts et ne les abhorre pas, comme dit S. Bernard. Il ne voit pas non plus les dangers où il se trouve, et ne pense pas à les éviter. Mais celui qui fait oraison découvre aussitôt tous ses défauts ; il aperçoit les dangers que court son salut et se met en devoir d'y porter remède. S. Bernard ajoute que la méditation règle nos passions, dirige nos actions et corrige nos défauts. *Consideratio regit affectus, dirigit actus, corrigit excessus.* (S. Bern. de Consid. 2. chap. 6.)

De plus, ce n'est que dans la prière que nous pouvons puiser les forces nécessaires pour résister aux tentations de l'enfer et pratiquer la vertu. Sainte Thérèse disait que qui néglige l'oraison n'a pas besoin de démons pour le porter en enfer ; il y court de lui-même. Cela vient de ce que, sans oraison mentale, on ne peut se livrer à la prière. Dieu ne demande pas mieux que de nous dispenser ses grâces ; mais, dit S. Grégoire, il faut que nous le priions, pour qu'il nous les accorde, et nos prières l'y forcent. *Vult Deus rogari, vult cogi, vult quadam importunitate vinci.* (S. Greg. in Psalm. Pœn. c. 6.) Mais sans la prière nous n'aurons pas la force de résister à nos ennemis, et nous ne pourrons obtenir la grâce de persévérer dans le bien. Monseigneur Palafox a dit dans une note à la lettre X de sainte Thérèse : *Comment le Seigneur nous accordera-t-il la persévérance, si nous ne la lui demandons pas, et comment la lui demanderons-nous sans oraison ?* Mais ceux qui pratiquent l'oraison, sont comme un arbrisseau planté au courant d'un fleuve : *Erit tanquam lignum secus de cursus aquarum.* (Ps. 1. 3.) Il croîtra et verdira toujours.

L'oraison est l'heureuse fournaise où les ames s'em-

brasant de l'amour divin : *In meditatione mea exardescet ignis.* (Ps. 38. 3.) Sainte Catherine de Bologne disait : *L'oraison est ce lien qui unit notre ame avec Dieu. Introduxit me Rex in cellam vinariam, ordinavit in me caritatem.* (Cant. 2. 4.) Ce cellier est l'oraison où l'ame s'enivre d'amour divin au point d'en perdre le sentiment des choses de ce monde. Elle ne voit plus que ce qui plaît à son amant, elle ne parle que de son amant. Tout autre discours l'ennuie et la fatigue. Dans l'oraison, l'ame, se retirant dans ce cellier pour causer tête à tête avec Dieu, s'élève au-dessus d'elle-même. *Sedebit solitarius et tacebit. Levavit se super se* (Thren. 3. 28.) Il dit, *sedebit.* L'ame s'assied et se met à considérer dans l'oraison combien Dieu est aimable, et combien l'amour qu'il lui porte est ardent. Elle s'enivrera de l'idée de Dieu, elle se remplira de célestes pensées, elle se dépouillera de tout amour terrestre, elle brûlera du désir de se faire sainte, elle résoudra enfin de se donner tout entière à Dieu. Et n'est-ce pas l'oraison qui a inspiré aux saints leurs plus nobles, leurs plus généreuses résolutions? n'est-ce pas par elle qu'ils sont montés au ciel?

Écoutons ce que dit S. Jean de la Croix au sujet de l'oraison mentale. C'est elle qui m'a nourri et soutenu; par elle, j'ai renoncé au monde et à tout ce que je possédais. S. Louis de Gonzague disait qu'on ne parviendra jamais à un haut degré de perfection si on ne fait beaucoup d'oraisons. Attachons-nous donc à l'oraison et ne la quittons jamais, quelque fatigante qu'elle nous paraisse. Cette fatigue, cet ennui que nous souffrirons pour Dieu, Dieu les récompensera dans le Paradis par les trésors de son amour.

Pardonnez-moi, Seigneur, ma paresse et mon indifférence. Que de grâces j'ai perdues pour avoir négligé

l'oraison ! A l'avenir, donnez-moi la force de vous être fidèle et de continuer à m'entretenir avec vous par la prière jusqu'à ce que je puisse le faire de vive voix dans le ciel. Je ne prétends pas que vous m'y accordiez vos ineffables consolations dans l'oraison, je n'en suis pas digne; il me suffit que vous me permettiez de prier à vos pieds pour le salut de mon ame. Mon ame est triste et vide, Seigneur; elle est triste et vide, parce qu'elle s'est éloignée de vous. O Jésus crucifié ! le seul souvenir de votre passion me détachera de la terre, et m'unira à vous. Sainte Vierge Marie, secourez-moi dans l'oraison

§ XV.

But de l'oraison mentale.

POUR bien faire l'oraison mentale et la rendre profitable à notre ame, il faut fixer le but pour lequel nous la faisons. 1^o Il faut faire l'oraison pour nous lier plus étroitement à Dieu; et ce qui nous lie à Dieu, ce n'est pas tant la sainteté de nos pensées, que celle de nos actions et de notre amour. En faisant l'oraison, nous faisons des actes d'humilité, de confiance, de dépouillement, de résignation, et surtout d'amour et de repentir de nos péchés. Les actes d'amour disait sainte. Thérèse, sont les plus puissants pour entretenir dans nos cœurs le feu de l'amour divin. 2^o Il faut faire l'oraison afin d'obtenir de Dieu les grâces nécessaires pour avancer dans la voie du salut, et surtout pour éviter le danger de pécher, et pour prendre les moyens d'arriver à la perfection. Le principal but de l'oraison, c'est d'exercer la prière. Généralement parlant, Dieu n'accorde les grâces qu'à ceux qui le prient. S. Grégoire a dit : *Vult Deus rogari, vult cogi, vult qua-*

dam importunitate vinci (In Ps. Pœn. 6.) Qu'on remarque bien ces mots *importunitate vinci* ; quelquefois pour obtenir des grâces de grande valeur la simple prière ne suffira pas ; il faudra insister et presque forcer Dieu à les accorder à nos instances. Il est vrai qu'en tout temps le Seigneur est prêt à nous exaucer, mais pendant l'oraison, lorsque notre ame est uniquement occupée de lui, il est plus facile de les obtenir de sa miséricorde.

Il faut surtout avoir soin de demander à Dieu dans les oraisons, la persévérance et son saint amour. La persévérance finale ne forme pas une seule grâce, c'est une chaîne de grâces à laquelle doit se rattacher la chaîne de nos prières. Si nous cessons de prier, Dieu cessera de nous donner des secours et nous serons perdus. Ceux qui ne font pas l'oraison mentale persévéreront difficilement dans la grâce de Dieu jusqu'à la mort. Monseigneur Palafox, dans ses notes aux lettres de sainte Thérèse (lettre 10. Hum 10), parle ainsi : *Comment le Seigneur nous accordera-t-il la persévérance si nous ne la lui demandons pas, et comment la lui demanderons-nous sans oraison ? Sans oraison (dit-il) il n'y a pas de communication avec Dieu.*

Il faut aussi insister par nos prières auprès de Dieu pour obtenir son saint amour. Saint François de Sales disait que toutes les vertus sont les compagnes de l'amour de Dieu. *Venerunt autem mihi omnia bona pariter cum illâ.* (Sap. 7. 11). Tous les biens entrent dans notre ame avec la charité. Répétons donc continuellement les prières de la persévérance et de l'amour ; et, pour les dire avec plus de confiance, ayons toujours présent à la mémoire cette promesse de Jésus-Christ, que Dieu nous accordera toutes les grâces que nous lui demanderons au nom de son fils. *Amen, amen dico vobis si quid petieritis patrem in nomine meo dabit vobis.* (Jo.

16. 23). Prions donc et prions toujours si nous voulons que Dieu nous comble de ses bienfaits : prions pour nous ; et, si nous sommes jaloux de la gloire du Seigneur, prions aussi pour les autres : Dieu aime à être prié pour les fidèles, pour les hérétiques et pour tous les pécheurs. *Confiteantur tibi populi, Deus, confiteantur tibi populi omnes*. Disons : Seigneur, faites-vous connaître et faites-vous aimer. On lit, dans la vie de Sainte Thérèse et de Marie-Madelaine de Pazzi, que Dieu leur recommandait souvent de prier pour les pécheurs : disons aussi une prière pour les saintes ames du Purgatoire.

3^o Il faut faire l'oraison non seulement pour avoir des consolations spirituelles, mais encore pour apprendre par là ce que Dieu veut de nous. *Loquere, Domine* (devrions-nous dire à Dieu avec Samuel), *quia audit servus tuus*. Seigneur, faites-moi connaître ce que vous voulez de moi, je le ferai sans hésiter. Quelques personnes continuent leurs oraisons tant que les consolations continuent ; mais, lorsque les consolations cessent, elles cessent de prier. Il est vrai que Dieu console ceux qu'il aime dans leurs oraisons, et leur donne un avant-goût des délices qu'il prépare dans le ciel à ceux qui l'ont aimé. Les mondains ne conçoivent pas le plaisir de l'oraison ; habitués aux fausses voluptés du monde, ils méprisent celles du Ciel. Oh ! s'ils pouvaient les connaître, comme ils quitteraient bien vite le monde pour aller se renfermer dans une cellule où Dieu descendrait jusqu'à eux ! L'oraison n'est autre chose qu'un entretien entre Dieu et l'ame ; l'ame lui exprime ses craintes, ses désirs, ses vœux, et Dieu lui répond avec bonté, lui parle de l'amour qu'il lui porte, et lui indique ce qu'elle doit faire pour lui être agréable. *Ducam eam in solitudinem, et loquar ad cor ejus*. (Osee. 2. 14).

Mais ces délices, on ne les éprouve pas toujours. Géné-

ralement les ames saintes sont sujettes à l'aridité. *C'est par l'aridité et par la tentation* (dit sainte Thérèse), *que Dieu éprouveses serviteurs.* Elle ajoute un peu plus loin : *L'aridité de notre ame fût-elle continuelle, il ne faudrait pas pour cela cesser de prier. Il viendra un temps où nous serons amplement récompensés.* Les temps de sécheresse et d'aridité sont des temps de profit.

Quand nous sommes privés de désir, de ferveur, et presque dans l'impossibilité de faire le bien, résignons-nous, humilions-nous, et si nous ne pouvons dire autre chose, disons : Seigneur, aidez-moi, ayez pitié de moi, ne m'abandonnez pas. Cette courte prière nous sera plus profitable que les autres. Ayons recours aussi à la Vierge Marie, notre mère et notre consolatrice. Heureux celui qui dans ses malheurs ne cesse de prier ! Dieu le comblera de ses grâces. Qu'il dise alors : O mon Dieu ! comment puis-je espérer d'être consolé de vous, moi qui mériterais d'être dans l'enfer à jamais séparé de vous, et privé de tout espoir de pouvoir vous aimer. Je ne me plains donc pas, Seigneur, de ce que vous me privez de vos consolations. Je ne les mérite pas, je ne les espère pas. Il me suffit de savoir que vous ne repoussez pas les ames qui vous aiment. Ne me privez pas du bonheur de vous aimer ; puis faites de moi ce qu'il vous plaira. Si c'est votre volonté de me laisser dans la douleur pour tout le temps de ma vie et pour toute l'éternité, j'y consens, pourvu que je puisse vous dire, vous répéter sans cesse, je vous aime, Seigneur, je vous aime ! Marie, mère de Dieu, ayez pitié de moi.

§ XVI.

De la miséricorde de Dieu.

Dieu aime tant à nous dispenser ses grâces que (selon saint Augustin) il désire plus nous les donner que nous ne désirons les recevoir : *Plus vult ille tibi largiri bona quam concupiscas*. En voici la raison : la bonté divine, comme disent les philosophes, *est sui diffusiva*, est poussée par sa nature même à faire le bien. Dieu étant donc une bonté infinie, il a un désir infini de nous accorder et partager entre nous les trésors qu'il possède.

De là vient l'extrême indulgence avec laquelle Dieu juge nos fautes, et la miséricorde avec laquelle il nous console dans nos misères. David dit que la terre est pleine de sa divine miséricorde, et non de sa justice. Dieu n'exerce sa justice contre les malfaiteurs que quand il y est forcé par l'excès de leurs crimes. Mais il est toujours prêt à verser les grâces de sa miséricorde sur tous ceux qui s'adressent à lui. Saint Jacques dit à ce sujet : *Super exaltat autem misericordia iudicium*. (Jac. 2. 13). Souvent la miséricorde arrache des mains de la justice le glaive prêt à frapper les pécheurs, et obtient leur pardon. C'est pourquoi le prophète donnait à Dieu le nom de *Miséricorde*. *Deus meus, misericordia mea*. (Psalm. 58. 18). Il ajoutait : *Propter nomen tuum Domine, propitiaberis peccata mea*. (Ps. 24. 11). Seigneur, pardonnez-moi à cause de votre nom, puisque vous êtes la miséricorde même. Isaïe dit que le châtement est un acte odieux au cœur du Seigneur, étranger à sa nature, et purement accidentel. *Dominus irascetur ut faciat opus suum, alienum opus ejus... peregrinum*

est opus ab eo ejus (Isa., 28, 21). Son extrême miséricorde le décida à envoyer son fils se faire homme sur terre, et mourir sur une croix pour nous délivrer de la mort éternelle. Saint Zacharie s'écrie : *Per viscera misericordiæ Dei nostri in quibus visitavit nos oriens ex alto.* (Luc., 1, 78). Par ces mots, *viscera misericordiæ*, on veut indiquer une miséricorde qui avait sa source dans le cœur de Dieu, qui aima mieux voir mourir son fils devenu homme que de voir les hommes perdus.

Une preuve de l'immense amour que Dieu nous porte et de son vif désir de nous faire du bien, nous la trouvons dans ces lignes de l'Évangile : *Petite et dabitur vobis.* (Math. 7. 7.) Que pourrait-on dire de plus à un ami pour le convaincre de son amour. *Demande-moi ce que tu veux, je te l'accorderai.* C'est là ce que Dieu dit à chacun de nous.

Il nous invite à recourir à lui dans nos chagrins et promet de les alléger : *Venite ad me omnes qui laboratis et onerati estis, et ego reficiam vos.* (Math. 11. 28.) Un jour les Hébreux se plaignaient de Dieu, et disaient qu'ils n'iraient plus lui demander de grâces. Alors Dieu dit à Jérémie : Pourquoi mon peuple ne veut-il plus venir à moi ? Suis-je une terre ingrate et paresseuse qui ne porte pas de fruits, ou n'en porte que de tardifs ? *Numquid solitudo factus sum, Israel, aut terra serotina? quare ego dixit populus meus : recessimus, non veniemus ultra ad te.* (Jér. 2. 31.) Par ces mots, le Seigneur blâmait la conduite des Hébreux, qui avaient douté de sa bonté toujours prête à secourir et à consoler ceux qui l'implorèrent, comme il l'a dit par la bouche d'Isaïe : *Statim ut audierit respondebit tibi.* (Isa. 30. 19.)

Vous avez péché ; voulez-vous votre pardon ? Ne craignez pas, dit S. Jean Chrysostôme ; car Dieu est plus impatient de vous pardonner que vous ne l'êtes de recevoir

votre pardon. *Non a Deo cupis dimitti peccata tua, sicut ille dimittere.* (Hom. 23. in. Matt.) Si Dieu nous voit obstinés dans le péché, il nous attend pour pouvoir nous faire grâce. *Expectat Deus ut misereatur vestri.* (Is. 30. 18.) Il nous montre alors les châtimens qui nous sont préparés, afin que nous nous repentions. *De-disti metuentibus te significationem ut fugiant a facie arcus, ut liberentur dilecti tui.* (Ps. 56. 6.) Il commence par frapper à la porte de notre cœur pour que nous lui ouvrions. *Ecce sto ad ostium et pulso.* (Apoc. 3. 20.) Puis il nous suit partout en disant : *Et quare moriemini domus Israel?* (Ezec. 18. 1. 31.) Comme s'il nous disait : mon Fils, pourquoi veux-tu te perdre ? S. Denis l'aréopagite dit qu'il va jusqu'à nous prier de ne pas nous perdre : *Deus etiam a se aversos amatorie sequitur et deprecatur ne pereant.* L'Apôtre l'avait écrit avant lui. Il prie le pécheur de se réconcilier avec Jésus-Christ : *Obsecramus pro Christo, reconciliamini Deo.* (2. Cor. 5. 2.) S. Chrysostôme a mis la note suivante à ce passage : *Ipse Christus vos obsecrat. Quid obsecrat? Reconciliamini Deo.* Si, après ces douces promesses, les pécheurs persévèrent dans leurs erreurs, que peut faire Dieu ? Il promet encore de ne pas repousser ceux qui reviendront à lui contrits et repentants. *Eum qui venit ad me non ejectionem foras.* (Jo. 6. 37.) Il dit qu'il est prêt à embrasser tous ceux qui se jettent dans ses bras : *Convertimini ad me... et convertar ad vos.* (Zach. 1. 3.) Il promet de pardonner à tout impie qui se repentira, et de jeter un voile sur ses fautes passées : *Si autem impius egerit pœnitentiam vivet, omnium iniquitatum ejus quas operatus est non recordabor.* (Ezech. 18. 21. 22.) Il ajoute : *Venite et arguite me; si fuerint peccata vestra ut coccinum, quasi nisi dealbabuntur.*

(Isa. 11. 18.) C'est comme s'il disait : Repentez-vous, et si je ne vous embrasse pas, accusez-moi d'avoir manqué à ma parole.

Non, le Seigneur ne repousse pas un cœur repentant: *Cor contritum et humiliatum Deus non despiciet.* (Ps. 50. 9.) S. Luc décrit quelle fut la joie du Seigneur en retrouvant la brebis égarée (Luc. 15. 5.), et avec combien d'amour il accueillit l'enfant prodigue lorsqu'il revint à ses pieds (Luc. 15. 20.), Dieu même a dit qu'on se réjouit plus dans le ciel du repentir d'un pécheur que du salut de quatre-vingt-dix-neuf justes. *Dico vobis quod ita gaudium super uno peccatore pœnitentiam agente quam super nonaginta novem justis.* (Luc. 15. 7.) S. Grégoire nous en apprend la raison. C'est parce que pour l'ordinaire les pécheurs contrits prient et aiment Dieu avec plus de ferveur que les justes trop souvent tiédés dans le service du Seigneur : *Plerumque gratiâ est Deo fervens post culpam vita, quam securitate torpens innocentia.* (Apud. Cornel. a Lap. in. Loc. Cit.)

Mon bon Jésus, puisque vous avez été si patient à attendre mon repentir et si clément à me pardonner, je veux vous aimer avec ardeur ; mais il faut que vous m'en donniez le pouvoir. Accordez-le-moi, Seigneur : il serait honteux pour vous d'être faiblement aimé d'un pécheur que vous avez comblé de tant de bienfaits. Seigneur, quand serai-je aussi reconnaissant envers vous que vous avez été bon envers moi ? Par le passé, au lieu d'être reconnaissant, j'ai été ingrat ; je vous ai méprisé et offensé. Serai-je toujours aussi indifférent pour vous, Seigneur, qui avez répandu votre sang pour avoir mon amour ? Non, mon Sauveur, je veux vous aimer de tout mon cœur ; je me propose de ne plus vous offenser à l'avenir ; vous m'ordonnez de vous aimer, je vous aime et vous demande la grâce de vous aimer toujours. Vous me cherchez et je ne

cherche que vous. Venez à mon secours ; sans vous je ne puis rien. O Marie, mère de miséricorde, faites que je sois tout à Dieu !

§ XVII.

Confiance en Jésus-Christ.

La miséricorde que Dieu a pour nous va jusqu'à l'excès, comme nous l'avons prouvé dans le dernier chapitre ; mais il veut que nous attendions les effets de sa miséricorde, et que nous l'implorions avec une vive confiance dans les mérites de Jésus-Christ et dans ses promesses. C'est pourquoi saint Paul nous recommande de toujours garder cette confiance, qui sera un jour récompensée du Seigneur : *Nolite itaque amittere confidentiam vestram quæ magnam habet remunerationem.* (Heb. 10. 35.) Lors donc que l'effroi que nous inspire le jugement de Dieu diminue en nous cette confiance, il faut bannir cet effroi de notre cœur, comme l'a dit David dans le psaume 42, ainsi traduit par le savant Saverio Mathei dans son excellente traduction des psaumes en vers. *Mais tu n'oses espérer, ô mon cœur ! tu palpites ! Ah ! bannis toute crainte ! ne palpите plus. Aie confiance dans le Seigneur ; nous aussi, un jour, nous chanterons ses louanges.*

Jésus-Christ révéla à sainte Gertrude que notre confiance est si puissante sur son cœur qu'elle obtient de lui tout ce que nous lui demandons. S. Climaque dit la même chose : *Oratio piè Deo vim infert.* Toute prière dite avec confiance fait violence au Seigneur, mais cette violence lui est agréable. S. Bernard dit que la miséricorde divine est comme une fontaine profonde, où cha-

cun va puiser, où ceux qui portent un plus grand vase de confiance, remportent une plus grande abondance de grâces. Le Psalmiste dit : *Fiat misericordia tua ! Domine, super nos quemadmodum esperavimus in te.* (B. 32. 22.) Dieu nous a déclaré qu'il protège et sauve tous ceux qui se confient en lui. *Protector est omnium esperantium in se* (Ps. 17. 31.), *qui salvos facis sperantes in te.* (Ps. 16. 7.) Qu'ils se réjouissent donc, disait David, tous ceux qui ont confiance en vous, mon Dieu ! car ils seront heureux éternellement, et vous habiterez toujours en eux. Le même prophète a dit : *Sperantem autem in Domino misericordia eircundabit* (Ps. 31. 10.) Celui qui se confie en Jésus-Christ sera environné et protégé par sa miséricorde, et rassuré contre le danger de se perdre.

Que de brillantes promesses font les saintes Écritures à ceux qui espèrent en Dieu ! Nos péchés nous ont-ils mis sur le bord de l'enfer ? Le remède est facile ; courons avec confiance embrasser les pieds de Jésus-Christ, dit l'Apôtre, et nous aurons notre pardon. *Adeamus ergo cum fiducia ad thronum gratiæ ut misericordiam consequamur et gratiam inveniamus in auxilio opportuno.* (Heb. 4. 16.) N'attendons pas, pour recourir à Jésus-Christ ; qu'il soit assis sur le trône de la justice ; allons-y à présent qu'il siège sur son trône de grâces. S. Jean Chrysostôme a dit que notre Sauveur est plus impatient de nous pardonner que nous ne le sommes d'être pardonnés. *Non adeò cupis dimitti peccata tua, sicut ille cupit dimittere* (Chris. Hom. 23. Matt.)

Mais, dit le pécheur, je ne mérite pas d'être exaucé, si je demande mon pardon. Je lui réponds que s'il n'a pas de mérites, sa confiance dans la divine miséricorde lui obtiendra la grâce. Car ce pardon n'est pas appuyé sur le mérite du pécheur, mais sur la promesse que Dieu a

faite de pardonner à ceux qui se repentent. C'est pourquoi Jésus-Christ a dit : *Omnis enim qui petit, accipiet.* (Luc. 11. 10) Un commentateur de l'Evangile explique ainsi ce mot *omnis* : *sive justus, sive peccator* ; pourvu qu'il prie avec confiance. Ecoutons de la bouche même de Jésus-Christ combien la confiance est nécessaire : *Quæcumque orantes petistis credite quia accipietis et evenient vobis.* (Marc. 11. 24.) Ceux qui, par leur faiblesse, craignent de retomber dans leurs anciens péchés, n'ont qu'à avoir confiance en Dieu pour ne plus y retomber. Le prophète l'affirme : *Non delinquent omnes qui sperant in eo.* (Ps. 33. 23.) Isâie dit que ceux qui se confient en Dieu, acquièrent une nouvelle force : *Qui autem sperant in Domino mutabunt fortitudinem.* (Isa. 40. 31.) Soyons donc inébranlables dans notre confiance, comme dit S. Paul ; car Dieu a promis de protéger tous ceux qui espèrent en lui. C'est pourquoi, quand nous avons à surmonter des obstacles trop au-dessus de nos forces, disons : *Omnia possum in eo qui me confortat.* (Phil. 4. 13.) Qui s'est jamais perdu en se confiant à Dieu ? *Nullus speravit in Domino et confusus est.* (Eccl. 11.) Mais ne cherchons pas toujours cette confiance sensible que nous voudrions avoir : il suffit d'avoir la volonté de se confier en Dieu. La vraie confiance est de vouloir se confier en Dieu, parce qu'il est bon et ne demande qu'à nous aider. Il est puissant et peut nous aider, il est fidèle et il a promis de nous aider ; appuyons surtout sur la promesse faite par Jésus-Christ : *Amen, amen dico vobis si quid petieritis patrem in nomine meo dabit vobis.* (Jo. 16. 23.) Demandons à donc Dieu les grâces par les mérites de Jésus-Christ, et nous obtiendrons tout ce que nous demanderons.

O Dieu éternel ! je suis pauvre de tout, tout ce que

je possède je l'ai reçu de vos mains. Seigneur, ayez pitié de moi. Ce qu'il y a de fâcheux, c'est que je n'ai répondu à vos grâces que par des offenses ; à ma pauvreté j'ai ajouté la souillure du péché ; cependant j'attends de votre bonté cette double miséricorde, que vous me pardonneriez mes péchés et que vous me donneriez la sainte persévérance, avec votre saint amour et la grâce de vous aimer toujours, de vous prier toujours jusqu'à la mort. Je demande et j'espère toutes ces grâces par les mérites de votre fils et la bienheureuse Vierge Marie. O Marie, ma protectrice, secourez-moi par vos prières !

J'ai mentionné dans le précédent paragraphe la traduction des psaumes par *Saverio Mattei*. Cette traduction a reçu de justes éloges de tous les partis. Mais je le prie ici de me permettre une observation sur les éloges qu'il prodigue aux compositions poétiques de son intime ami l'abbé Pierre Métastase. Il aurait dû faire une distinction entre les œuvres sacrées et les pièces érotiques de ce poète, qui loin de mériter ses éloges, ne méritaient que son blâme. Car plus elles sont belles, comme je l'ai dit dans le chapitre 6, plus elles sont nuisibles à la jeunesse. Il aurait donc dû dire franchement que son ami aurait pu employer à un bien meilleur usage le grand talent dont Dieu l'avait doué, en écrits de piété, par exemple, et non en frivoles poésies qui obtiennent le suffrage des mondains, mais sont haïes de tous les gens de bien et du Seigneur.

Dans mes ouvrages, j'ai toujours évité de censurer qui que ce soit, même ceux qui m'ont chargé d'injures ; mais je n'hésite pas, en ce petit écrit, à réprover les compositions profanes de Métastase ; je n'ai fait que me conformer à lui-même (comme on l'a pu voir dans le § précédent ;) car, dit-on, en ce moment, il abhorre, et renie ces ouvrages que le monde approuve si fort. Je sais que cette censure sera blâmée par les admirateurs de Métastase, mais qu'ils sa-

chent aussi, ces imprudens louangeurs, qu'en vantant ces ouvrages, qui sont vraiment nuisibles, ils déplaisent à leur auteur, qui se repent de les avoir faits, et à Dieu, qui veut que les livres qui peuvent nuire à l'ame ne soient pas loués mais censurés comme ils le méritent. Il est vrai que les pièces de Métastase sont toutes modestes et pures de ces souillures dont sont infectées les œuvres impies de Marino; mais néanmoins on ne peut nier que ses expressions ne soient trop passionnées et trop capables d'allumer les flammes d'un amour impur. Qui ne voit que tous ces amours vont aboutir à des actions infâmes? C'est ce qu'on voit encore plus à découvert dans la pestilentielle brochure du *Pastor Fido*, justement anathématisé par l'Eglise, comme on me l'a rapporté. Les flammes de l'amour charnel finissent par entraîner aux flammes de l'enfer. Que de malheureux pécheurs qui ne s'étant pas préservés de cet amour coupable, ont dépravé leur cœur, troublé leur esprit, et se sont damnés? C'est pour cela que Mattéi remercie Dieu de lui avoir donné l'idée d'employer son grand génie à un ouvrage aussi docte et aussi utile que sa traduction des psaumes en vers, et dans lequel il n'est question que des louanges de Dieu.

§ XVIII.

Il n'est nécessaire que de se sauver.

Porrò unum est necessarium. Il n'est pas nécessaire que dans ce monde nous soyons pourvus de richesses, chargés d'honneurs, que nous jouissions de la santé et des plaisirs; mais il est nécessaire que nous nous sauvions; car il n'y a pas de milieu; si nous ne sommes sauvés, nous serons damnés. Après cette courte vie,

nous serons ou toujours heureux dans le ciel, ou toujours malheureux dans l'enfer.

O mon Dieu ! que deviendrai-je ? Me sauverai-je, ou me damnerai-je ? L'un de ces deux sorts sera le mien. J'espère me sauver ; mais en ai-je quelque garantie ? Je sais que tant de fois j'ai mérité l'enfer ! Mon Jésus, mon Sauveur, votre mort est mon espérance.

Que de mondains qui furent jadis comblés de richesses et d'honneurs, appelés à de grands emplois ou placés sur le trône, sont maintenant dans l'enfer, où tout leur faste, toutes leurs grandeurs passés ne servent qu'à accroître leurs tourments, leur désespoir ! Voilà les paroles du Seigneur : *Nolite thesaurisare vobis thesauros in terra..... Thesaurisate autem vobis thesauros in cælo ubi neque erugo neque tinea demolitur* (Math., 6, 19, 29). Tous les biens terrestres, la mort nous les enlève ; mais les biens spirituels sont des trésors mille fois plus précieux, et ils sont éternels.

Dieu nous fait savoir qu'il veut notre salut à tous, *vult omnes homines salvos fieri*, et donne à tous les secours nécessaires pour qu'ils se sauvent. Malheur à ceux qui se perdent ! toute la faute en est à eux. *Perditio tua ex te Israel, tantummodò in me auxilium tuum* (Oseæ., 13, 9). La peine la plus cruelle des damnés sera de savoir qu'ils se sont perdus par leur faute.

Vindicta carnis impii ignis et vermis (Eccl., 7, 19). Le feu et le ver rongeur, c'est-à-dire les remords de conscience, seront les bourreaux des damnés. Mais le ver rongeur le tourmentera éternellement, et beaucoup plus que le feu. Que nous sommes affligés sur la terre quand nous perdons quelque objet précieux, un diamant, une montre, une bourse d'argent, par notre négligence ! Nous ne mangeons plus, nous ne dormons plus ; nous pensons continuellement à la perte que nous avons faite,

quoique nous puissions espérer de la réparer. Quelle sera donc la rage d'un damné à l'idée que c'est par sa faute qu'il a perdu Dieu et le paradis, et qu'il n'est plus d'espoir de les recouvrer!

Ergo erravimus. Ce sera là le cri éternel des damnés. Nous nous sommes trompés, nous nous sommes volontairement perdus, et notre perte est sans remède. Avec le temps, avec un changement d'affaires, avec une entière résignation à la volonté divine, nous pouvons espérer de remédier aux malheurs qui nous arrivent dans cette vie; mais aucun de ces moyens ne pourra alléger nos peines si nous tombons dans les gouffres de l'enfer où nous entraînent journellement nos péchés. L'apôtre S. Paul nous exhorte à chercher notre salut éternel, mais avec une continuelle crainte de le perdre: *Cum metu et tremore vestram salutem operamini* (Phil. 2 12). Cette crainte nous fera toujours aller avec circonspection; nous fuirons les occasions dangereuses, nous nous recommanderons souvent à Dieu et ainsi nous nous sauverons. Prions le Seigneur de graver dans notre cœur la pensée que de notre dernier soupir dépend notre bonheur éternel, ou notre éternel malheur.

O mon Dieu! j'ai souvent méprisé votre grâce! je ne mérite pas de pardon; mais le prophète m'apprend que vous êtes compatissant envers tous ceux qui le cherchent *Bonus est Dominus animæ quærenti illum.* (Thren. 3. 25). Par le temps passé, je vous ai fui; mais je ne cherche, je ne désire et je n'aime que vous: de grâce, ne me repoussez pas! souvenez-vous des douleurs que vous avez souffertes pour moi; ces douleurs et votre intercession, ô Marie, mère de Dieu, sont toute mon espérance!

§ XIX.

Parfaite résignation à la volonté de Dieu.

Meus cibus est ut faciam voluntatem ejus. (Job 4. 34). Ainsi dit Jésus-Christ en parlant de lui-même : La nourriture dans cette vie mortelle nous conserve la vie ; c'est pour cela que Jésus dit que faire la volonté de son père était sa nourriture. Telle doit être aussi la nourriture de notre ame. *Et vita in voluntate ejus.* (Ps. 29. 6). Notre vie est dans l'accomplissement de la volonté divine, si nous ne l'accomplissons pas, nous sommes perdus.

Le sage a dit : *Fideles in dilectione acquiescent illi* (Sap. 3. 9). Ceux qui sont peu fidèles à Dieu voudraient que Dieu, *acquiesceret eis*, se conformât à leur volonté et fit tout ce qu'ils désirent ; mais ceux qui aiment Dieu *acquiescunt illi*, se conforment, se soumettent à tout ce que veut le Seigneur, à tout ce qu'il fait d'eux-mêmes et de ce qu'ils possèdent. Dans toutes leurs calamités, dans leurs maladies, dans leurs chagrins, dans la perte de leurs biens, de leurs parents, de leurs amis, ils disent, ils répètent sans cesse, *fiat voluntas tua !*

Dieu ne veut que notre bien, c'est-à-dire, notre sanctification : *Hæc est enim voluntas Dei sanctificatio vestra.* (1. Thess. 4. 3). Tâchons donc de faire taire nos volontés et de les unir à jamais à celles du Seigneur ; tâchons aussi de faire taire notre raison, et persuadons : nous que tout ce que fait le Seigneur est pour notre mieux. Ceux qui ne feront pas ainsi n'auront jamais de paix véritable. La seule perfection que l'on puisse acquérir sur cette terre, qui est un lieu de purgation et

d'épreuve, c'est de souffrir avec patience les choses contrairement à notre amour-propre ; et, pour les souffrir avec patience, le meilleur moyen, c'est de les souffrir pour obéir à Dieu. *Acquiesce igitur ei et habeto pacem.* (Job. 22. 21). Qui se soumet à la divine volonté, jouit toujours de la paix et rien de ce qu'il lui arrive ne l'afflige. *Non contristabit justum quidquid ei acciderit.* (Prov. 12. 21). Pourquoi donc ne s'afflige-t-il jamais dans ses revers ? parce qu'il sait que tout ce qui arrive dans ce monde, arrive par la volonté de Dieu.

La divine volonté émousse les peines et adoucit le fiel de toutes les tribulations de la vie. Un saint cantique, parlant de la divine volonté, s'exprime ainsi : « Tu changes « le chagrin en plaisir, tu rends la mort même agréable « et douce. Celui qui s'unit à toi n'éprouve ni peine ni « terreur. O volonté divine ! que tu es aimable ! »

Voici ce que S. Pierre nous conseille de faire pour trouver le repos au milieu des troubles de ce monde : *Omnem sollicitudinem vestram projicientes in eum quoniam ipsi cura est de vobis* (1. Petr. 5. 7.). Mais puisqu'il y a un Dieu qui se charge du soin de notre bonheur, pourquoi nous fatiguons-nous tant pour l'acquérir, et ne nous en remettons-nous pas entièrement à Dieu de qui tout dépend ? *Jacta* (dit David) *super Dominum curam tuam, et ipse te enutriet* (Psal. 64. 23.). Ne songeons qu'à obéir dans tout ce qu'il nous ordonne, dans tout ce qu'il nous conseille, laissons-lui le soin de notre salut, et il nous donnera de lui-même tous les moyens nécessaires pour nous sauver. *Erit tibi anima tua in salutem, quia in me habuisti fiduciam.* (Jer. 18. 15.) Ceux qui mettent toute leur confiance en Dieu ont leur salut assuré.

Enfin, pourvu qu'on suive la volonté de Dieu, on obtiendra le paradis. On tombera dans l'enfer en la mé-

prisant. Quelques personnes espèrent se sauver en pratiquant certains exercices, certaines prières, et cependant elles n'accomplissent pas les volontés du Seigneur. Mais Jésus-Christ a dit : *Non omnis qui dicit mihi, Domine, Domine, intrabit in regnum cœlorum, sed qui facit voluntatem Patris mei, ipse intrabit in regnum cœlorum* (Matt. 7. 21.).

Ainsi donc, si nous voulons nous sauver et nous lier étroitement à Dieu, adressons-lui souvent cette prière de David : *moce me, Domine, facere voluntatem tuam* (Ps. 14. 10.). Abjurons notre propre volonté, et conformons-nous sans réserve à celle de Dieu. Quand nous donnons à Dieu nos biens par les aumônes, notre nourriture par les jeûnes, notre sang par les disciplines, nous lui donnons ce qui nous appartient; mais, quand nous lui donnons notre volonté, nous lui donnons notre être tout entier. Celui qui donne à Dieu toutes ses volontés peut lui dire : Seigneur, après vous avoir donné ma volonté, je n'ai plus rien à vous donner. Le sacrifice de notre propre volonté est le plus agréable que nous puissions faire à Dieu; et Dieu est prodigue de ses grâces à ceux qui lui font ce sacrifice. Mais, pour être parfait, il faut qu'il remplisse ces deux conditions: qu'il soit sans réserve, et qu'il soit constant.

Quelques uns donnent à Dieu leur volonté, mais avec réserve; un tel don ne peut être que peu agréable à Dieu. D'autres donnent leur volonté à Dieu, mais peu après la reprennent; ils sont donc toujours en danger d'être abandonnés de Dieu. C'est pour cela qu'il faut que tous nos efforts, tous nos desseins, toutes nos prières n'aient pour but que d'obtenir de Dieu la grâce de ne jamais avoir d'autre volonté que la sienne. Renouvelons chaque jour au Seigneur l'abdication complète de notre volonté; gardons-nous aussi de rien désirer ou de rien

chercher qui soit hors des volontés du Seigneur. Par ce moyen nous étoufferons nos craintes, nos désirs, nos passions, et tous nos penchans vicieux. Sœur Marguerite de la Croix, fille de l'empereur Maximilien, religieuse déchaussée de Sainte-Claire, dit, lorsqu'elle devint aveugle : *Pourquoi désirerai-je d'y voir quand Dieu ne veut pas que j'y voie ?*

O Dieu de mon ame ! recevez le sacrifice de toute ma volonté et de toute ma liberté. Je mérite que vous me tourniez le dos, et que vous refusiez le présent que je vous fais pour vous avoir été tant de fois infidèle ; mais je sens que vous me condamnez de nouveau à vous aimer de tout mon cœur ; j'ai donc la certitude que vous ne refuserez pas mes dons. Je me résigne humblement à votre volonté ; faites-moi connaître ce que vous voulez de moi ; je ferai tout pour vous plaire. Faites que je vous aime ; puis disposez à votre gré de tout ce que je possède et de moi-même. Je suis entre vos mains ; faites ce que vous jugerez plus à propos pour mon salut éternel. Je déclare ne vouloir jamais aimer que vous seul. Mère de Dieu, obtenez-moi la sainte persévérance. Jésus, mon bien-aimé, je ne veux que vous. Je me donne entièrement à vous, faites de moi ce que vous voudrez.

§ XX.

Heureux ceux qui sont fidèles à Dieu dans l'adversité.

Les soldats prouvent leur fidélité non pas dans le repos, mais dans les combats. Cette terre est pour nous un champ de bataille où chacun doit combattre et vaincre pour se sauver ; celui qui ne remporte pas la victoire

est à jamais perdu. Job disait : *Cunctis diebus, quibus nunc milito expecto donec veniat immutatio mea* (Job. 14. 14.). Job avait à lutter contre des milliers d'ennemis ; mais il était consolé par l'idée que, restant vainqueur et ressuscitant après la mort, il aurait changé d'état. S. Paul parle de ce changement et s'en réjouit : *Et mortui resurgent incorrupti ; et nos immutabimur* (1. Cor. 15. 52.). Dans le ciel nous changeons de condition. Le ciel n'est plus un lieu de travail, mais de repos ; ce n'est pas un lieu de crainte, mais de sécurité ; ce n'est pas un séjour de tristesse et d'ennui, mais de joie et de plaisirs éternels. Que l'espérance de ces éternelles délices nous donne des forces pour combattre jusqu'à la mort ; ne nous avouons jamais pour vaincus, *donec veniat immutatio nostra*, jusqu'à ce que la fin de la bataille soit venue, et que nous entrions dans l'éternité du bonheur.

Usque in tempus sustinebit patiens et postea redditio jucunditatis (Eccl. 1. 29.). Heureux celui qui souffre dans cette vie pour l'amour de Dieu ! il souffre pendant quelque temps *usque in tempus*, mais ses plaisirs seront éternels dans la céleste patrie. Là finiront les persécutions, les tentations, les infirmités, les désagréments, et toutes les misères de la vie. Dieu nous donnera une vie toute de délices et qui n'aura pas de fin. Il est temps d'émonder la vigne et de rompre tous les obstacles qui pourraient entraver notre marche vers le ciel, *tempus mutationis advenit* (Cant. 2. 12.). La taille ne se fait pas sans douleur, il faut donc prendre patience : *postea redditio, jucunditatis*, après cela on nous rendra en plaisirs ce que nous avons souffert de douleurs. Dieu est fidèle à ceux qui souffrent avec résignation et pour l'amour de lui. Il a promis d'être leur récompense, et cette récompense n'est-elle pas supérieure à

toutes nos souffrances ! *Ego merces tua magna nimis* (Gen. 15. 2.).

Pendant, avant de recevoir la couronne de la vie éternelle, Dieu veut que nous ayons été éprouvés par les tentations : *Beatus vir qui suffert tentationem, quoniam cùm probatus fuerit, accipiet coronam vitæ quam repromisit Deus deligentibus se* (Jac. 1. 22.) Heureux ceux qui sont fidèles à Dieu dans les adversités ! Quelques uns croient que, lorsque toutes leurs affaires prospèrent et qu'ils n'éprouvent pas d'embarras, c'est signe qu'ils sont aimés de Dieu; mais ils se trompent. Dieu éprouva la patience et la fidélité de ses serviteurs, non par la prospérité, mais par l'adversité, pour leur donner ensuite cette couronne qui ne périt pas comme les couronnes de la terre, cette couronne glorieuse et éternelle dont parle S. Pierre : *Percipietis immarscescibilem gloriæ coronam.* (1. Petr. 2. 4.) A qui Dieu l'a-t-il promise ? *Diligentibus se.* (S. Jac.) Dieu l'a promise à ceux que l'aiment, car l'amour divin nous fera combattre avec valeur et remporter la victoire.

Il ne suffit pas d'aimer Dieu, il faut encore être humble ; *Quoniam in igne probatur aurum et argentum ; homines Deo receptibiles in camino humiliationis* (Eccl. 25.) Les humiliations font les saints ; elles sont la pierre qui nous montre s'ils sont or ou argent. Tel homme qui passe pour saint se trouble, se désole, se lamente au moindre affront qu'il reçoit ; il veut punir celui qui le lui a fait. Qu'est cet homme ? Du plomb. Le Seigneur a dit : *In humilitate tua patientiam habe* (Eccl. 2. 4.) Le superbe regarde toutes les humiliations qu'il reçoit comme une injustice insupportable ; l'humble, au contraire, se jugeant digne de toutes sortes de mauvais traitemens, souffre tout avec patience. Que ceux qui ont commis des péchés mortels jettent les yeux sur

l'enfer qu'ils ont mérité, et à cette vue ils prendront en patience toutes les injures, toutes les douleurs.

Aimons donc le Seigneur; soyons humbles dans tout ce que nous faisons; faisons-le, non pour nous plaire à nous-mêmes, mais seulement pour plaire à Dieu. Maudit amour-propre! qui entre dans tout ce que nous faisons; même dans les exercices de piété, dans nos oraisons, dans nos pénitences, et qui sait trouver son intérêt dans toutes ces œuvres saintes!

Il est bien peu d'ames qui n'aient le défaut de l'amour-propre. *Mulierem fortem quis inveniet? precul et de ultimis finibus pretium ejus.* (Prov. 31. 10).

Où trouver une ame assez forte, assez dépouillée de passions, d'intérêt, pour continuer d'aimer Jésus-Christ, même au milieu de la douleur, de l'abaissement, des peines de l'esprit et des ennuis de la vie? Salomon dit qu'une telle ame est un bijou précieux qui vient des régions lointaines et est très rare. O mon Jésus crucifié! je suis un de ceux qui font de leurs prières un moyen de satisfaire leur vanité et leur amour-propre; bien dissemblable de vous qui avez mené une vie douloureuse, privée de toute consolation pour l'amour des hommes; prêtez-moi votre appui. Dorénavant je n'écouterai plus que votre volonté; je veux vous aimer sans intérêt: mais je suis faible; il faudra que vous me donniez les forces nécessaires pour accomplir mes promesses; je suis tout à vous, disposez de moi comme il vous plaira. Faites que je vous aime; c'est la seule grâce que je vous demande. O Marie! ma mère, obtenez-moi par votre intercession la fidélité et la ferveur.

§ XXI.

Qui aime Jésus-Christ doit haïr le monde.

Qui aime Jésus-Christ d'un amour véritable, se trouve trop heureux quand il est traité par les hommes comme fut traité Jésus-Christ, qui fut haï, calomnié, insulté, persécuté et cloué sur une croix infâme, où il mourut de fatigue et de douleur.

Le monde entier conjure contre Jésus-Christ; il hait Jésus-Christ; il hait donc aussi ses serviteurs. Le Seigneur animait ses disciples à souffrir sans se plaindre les persécutions et les peines, et leur disait qu'ayant renoncé au monde ils ne pouvaient qu'être haïs du monde. *De mundo non esti... Propterea odit vos mundus* (Jo. 15. 19.) Or, comme les amants du Seigneur sont odieux au monde; ainsi le monde doit être odieux à ceux qui aiment Dieu. S. Paul disait : *Mihi absit gloriari nisi in cruce Domini nostri Jesu-Christi per quem mihi mundus crucifixus est et ego mundo.* (Gal. 6. 14.) L'Apôtre inspirait au monde autant d'horreur qu'en inspirait un homme condamné et cloué sur la croix; et en revanche le monde faisait horreur à S. Paul, *mihi mundus crucifixus est.*

Jésus-Christ a voulu mourir sur la croix pour nos péchés, pour nous délivrer de l'amour de ce monde pervers: *Dedit semetipsum pro peccatis nostris ut eriperet nos de hoc seculo nequam.* (Gal. 1. 4.)

Notre Sauveur, nous ayant appelés à l'aimer, veut que nous méprisions les promesses du monde aussi bien que ses menaces; il veut que nous foulions également sous nos pieds son éloge et son blâme. Il faut prier Dieu de

nous faire entièrement oublier le monde, et de nous remplir de joie quand il nous raille et nous insulte. Il ne suffit pas, pour être tout à Dieu, d'abandonner le monde ; il faut désirer que le monde nous abandonne, et nous oublie. Quelques personnes quittent le monde, mais ne cessent de rechercher ses louanges, ne fût-ce que pour l'avoir abandonné ; le désir d'être estimés du monde vivant encore en eux, fait qu'en eux vit toujours l'image du monde.

Le monde hait les serviteurs de Dieu, et par conséquent leurs maximes et leurs bons exemples ; il faut que de même nous haïssions les maximes et les mauvais exemples du monde. *Prudentia carnis inimica est Deo, legi Dei non est subjecta, nec enim potest* (Rom. 8. 7.) L'Apôtre dit *nec potest* parce que le monde n'a d'autre but que son propre intérêt, et son propre plaisir ; il ne peut être d'accord avec ceux qui ne cherchent à plaire qu'à Dieu.

Oui, mon Jésus crucifié et mort pour moi, je veux vous plaire ! Qu'est le monde ? que sont les honneurs et les richesses ? Vous êtes mon Rédempteur, vous êtes mon seul trésor ; vous aimer est ma seule richesse. Si vous voulez que je sois pauvre, humilié, méprisé, j'y consens ; je reçois tout avec reconnaissance de vos mains, votre volonté est ma consolation. Mais la seule grâce que je vous demande, c'est de ne jamais m'écarter de vos saintes lois.

§ XXII.

Entretien d'un mourant avec son crucifix.

Mon Jésus, mon Rédempteur, qui dans peu allez être mon juge, ayez pitié de moi avant le fatal moment où

vous me jugerez. Or ; mes péchés et la rigueur de votre sentence ne m'effraient plus , quand je vous vois mort sur cette croix pour me sauver.

Cependant , consolez-moi dans l'angoisse où je me trouve ; mes ennemis veulent m'effrayer en me disant qu'il n'y a plus de salut pour moi : *Multi dicunt animæ meæ : non est salus ipsi in Deo ejus.* (Psal. 3. 2.) Mais je ne veux pas cesser de me confier en votre bonté , je ne veux pas cesser de dire : *Tu autem, Domine, susceptor meus es.* (Ibid.) Consolez-moi , faites-moi sentir que vous êtes mon salut : *Dic animæ meæ salus tua ego sum.* (Ps. 34.)

Que les insultes et la douleur que vous avez souffertes , que le sang que vous avez répandu pour moi , ne soient pas perdus. *Redemisti crucem passus , tantus labor non sit casus.* Je vous prie surtout , par la douleur que vous éprouvâtes lorsque votre ame se sépara de votre corps , d'avoir pitié de mon ame , lorsqu'elle sortira de mon corps.

Il est vrai que par mes péchés je vous ai souvent offensé ; mais à présent je vous aime par-dessus tout , je vous aime plus que moi-même ; je me repens de tout mon cœur de toutes les peines que je vous ai données , je les déteste , je les hais par dessus tous les crimes. Je sais que j'ai mille fois mérité l'enfer par les offenses que je vous ai faites , mais la mort douloureuse que vous avez subie pour moi et les grâces sans nombre que vous m'avez accordées , me font espérer qu'à mon entrée dans l'éternité vous me donnerez le baiser de paix.

Plein de confiance en votre bonté , ô mon Dieu , je me jette dans vos bras paternels : *In te, Domine, speravi, non confundar in æternum* Les offenses que je vous ai faites m'ont mérité l'enfer ; mais j'espère par ce sang divin que vous m'avez déjà pardonné et que je pourrai un

jour aller chanter dans le ciel vos miséricordes. *Misericordias Domini in æternum cantabo.*

J'accepte de bon gré toutes les peines que vous me préparez dans le Purgatoire; il est juste que le feu punisse mes péchés. O saint cachot! Quand serai-je ton habitant; je souffrirai avec la certitude de ne pas avoir perdu le Seigneur. O feu sacré du Purgatoire! quand épureras-tu mon ame de toutes ses souillures et me rendras-tu digne de passer le seuil du Paradis!

O Père éternel! par les mérites de la mort de Jésus-Christ, faites-moi mourir dans votre grâce et dans votre amour, afin que je vous aime éternellement dans le ciel. Je vous remercie des grâces que vous m'avez accordées pendant ma vie, et surtout de m'avoir fait recevoir en ces derniers jours de ma carrière tous les saints sacrements.

Vous voulez ma mort, et je veux mourir pour vous plaire. C'est bien le moins que je meure pour vous, ô mon Jésus, qui êtes mort pour moi! Je vous dis avec S. François : *Moriar amore amoris tui, qui amore amoris mei dignatus et mori.*

Je reçois la mort avec calme; j'accepte avec joie toutes les peines qu'il me faudra souffrir encore d'ici à ce que j'expire. Donnez-moi la force de les souffrir avec résignation et une patience toujours égales. Je les offre à votre gloire, je les unis aux peines que vous souffrîtes dans votre passion. Père éternel, je vous sacrifie ma vie et tout mon être; je vous prie d'agréer ce sacrifice par les mérites de votre divin Fils qui s'offrit lui-même en sacrifice pour le salut des hommes.

O Marie, mère de Dieu, et ma mère, qui m'avez obtenu de Dieu tant de grâces pendant ma vie, je vous remercie de tout mon cœur; ne m'abandonnez pas dans mes derniers instans où j'ai le plus besoin de vos prières. Priez Jésus pour moi, faites qu'il me donne un re-

pentir plus sincère de mes péchés, un amour plus vif pour le Seigneur; ce n'est que par mes regrets et mon amour que je puis espérer d'aller un jour l'aimer éternellement dans le ciel : *In te, Domine speravi, non confundar in æternum.* Marie, mon espérance, j'ai mis toute ma confiance en vous.

§ XXIII.

Actes à faire au moment de la mort.

Un ange révéla à Ste.-Hiduvine qu'elle n'obtiendrait la glorieuse couronne des bienheureux que par le mérite des souffrances qui lui étaient réservées pour les derniers jours de son existence. La même chose arrive à toutes les âmes saintes qui quittent la terre. Il est certain que tout les actes, et surtout ceux de résignation à la mort et à toutes ses douleurs, sont d'un grand avantage pour ceux qui meurent dans la grâce de Dieu. Nous allons indiquer ici ceux de ces actes que nous croyons devoir être le plus agréables à Dieu dans la bouche d'un mourant. Mon Dieu, je vous offre ma vie, je suis prêt en tout temps et de la manière qu'il vous plaira. *Fiat voluntas tua!* Je répète encore : *fiat voluntas tua!*

Seigneur, si vous voulez m'accorder encore quelques jours d'existence, soyez béni; mais je ne veux de l'existence qu'autant que je pourrais l'employer uniquement à vous aimer et à vous plaire. S'il est de votre volonté que je meure de cette maladie, soyez béni; j'accepte la mort pour me conformer à votre volonté. Je répète encore : *Fiat, fiat, voluntas tua!* Je vous prie seulement de m'être en aide dans ces derniers momens. *Miserere mei, Deus, secundum magnam misericordiam tuam!* Si

vous voulez que je quitte la terre, je proteste que je veux mourir; parce que c'est votre votre volonté. Je veux mourir, Seigneur, pour satisfaire du moins en partie par les angoisses et les douleurs de ma mort, à votre divine justice que j'ai tant irritée par mes péchés; mes péchés, les offenses que je vous ai faits m'ont mérité l'enfer.

Je veux mourir pour être désormais dans l'impossibilité de vous offenser et de vous déplaire.

Je veux mourir pour vous prouver ma reconnaissance pour tous les bienfaits et les grâces dont vous m'avez comblé, quoique j'en fusse indigne.

Je veux mourir pour vous montrer que j'aime votre volonté plus que ma vie.

Je veux (si vous ne vous y opposez pas) mourir en ce moment même où je crois être en votre grâce. Je m'assurerais ainsi le bonheur de vous aimer et de vous bénir toute l'éternité.

Je veux mourir surtout pour pouvoir vous aimer éternellement et de toutes mes forces, dans le ciel où j'espère, par les mérites de votre passion, parvenir après ma mort et jouir de la gloire de vous voir et de célébrer votre miséricorde toute l'éternité.

Mon Jésus, vous avez accepté la mort sur la croix pour l'amour de moi; j'accepte la mort et toutes les souffrances qui m'attendent pour l'amour de vous; en attendant je dis avec S. François : *Moriar Domine, amore amoris tui qui amore amoris mei dignatus ei mori.*

Je vous prie, ô mon Sauveur, ô mon amour, ô mon unique bien! de me faire mourir dans votre grâce et dans votre amour, par vos saintes plaies et votre douloureuse mort. Vous m'avez racheté au prix de votre sang, ne permettez pas que je me perde. *Jesu dulcissime, ne permittas me separari a te, ne permittas me separari a te.*

Seigneur, ne me chassez pas de votre présence, *ne projecias me a facie tuâ*. J'avoue que mes péchés ont mérité l'enfer ; mais je m'en repens amèrement, et j'espère aller bientôt dans le ciel célébrer les miséricordes sans nombre que vous m'avez faites. *Misericordias Domini in æternum cantabo*.

Je vous adore, ô Dieu, qui m'avez créé ; je crois en vous, ô vérité éternelle, j'espère en vous ; miséricorde infinie ; je vous aime, ô bonté suprême, je vous aime par dessus tout, je vous aime plus que moi-même, parce que vous êtes digne d'être aimé ; et parce que je vous aime, je me repens de tout mon cœur d'avoir méprisé votre sainte grâce. Je vous promets de souffrir la mort, et mille morts, plutôt que de vous offenser encore une seule fois.

O Jésus, fils de Dieu, mort pour moi, ayez pitié de moi, mon Sauveur, sauvez-moi, et que mon salut soit de vous aimer éternellement. Marie, mère de Dieu, priez Jésus pour moi. Voici le temps où j'ai le plus besoin de vos secours. *Maria, mater gratiæ mater misericordiæ, tu nos ab hoste protege et hora mortis suscipe sub tuum præsidium confugimus, sancta Dei genitrix, sancta mater Dei, ora pro nobis peccatoribus*.

S. Joseph, mon père, aidez-moi. S. Michel archange, délivrez-moi des démons qui tendent des pièges à mon ame. Saints du Paradis, mes protecteurs et mes avocats au tribunal de Dieu, priez pour moi.

Et vous, mon Jésus crucifié, à l'instant où je rendrai le dernier soupir, recevez mon ame dans vos bras ; je la recommande à vous : souvenez-vous que vous m'avez racheté au prix de votre sang. *Te ergo quæsumus tuis famulis subveni quos pretioso sanguine redimisti*. Mon Jésus crucifié, mon amour et mon espérance, que je vive ou que je meure, je proteste que je ne veux que vous seul et rien de plus. *Deus meus et omnia*. Et pour-

rais-je désirer autre chose que vous? *quid mihi est in celo et a te quid volui super terram? Deus cordis mei et pars mea in æternum.* Vous, l'amour de mon cœur, vous êtes toute ma richesse. Je recommande mon ame à votre amour, Seigneur qui l'avez sauvée par votre mort. *In manus tuas, Domine, commendo spiritum meum, redimisti me Domine, Deus veritatis.* Confiant en votre miséricorde, je m'écrie: *In te, Domine, speravi, non confundar in æternum.* O Marie! vous êtes notre espérance; *spes nostra salve!* je vous dis encore, *In te, Domine speravi, non confundar in æternum.*

§ XXIV.

La maison de l'éternité.

Ibit homo in domum æternitatis suæ, (Eccl. 12. 5). C'est une erreur d'appeler notre maison le lieu que nous habitons; notre corps n'aura dans quelque temps d'autre demeure que la tombe, la tombe où il restera jusqu'au jour du jugement. La maison de notre ame sera l'enfer ou le paradis, selon que nos péchés l'emporteront sur nos bonnes œuvres.

Nos cadavres n'iront pas d'eux-mêmes au tombeau; ils y seront portés par les hommes; mais l'ame se rendra d'elle-même au séjour qu'elle aura mérité, séjour de joie éternelle, ou d'éternelle douleur. *Ibit homo in domum æternitatis suæ.*

Selon que l'homme fait le bien ou le mal, il se prépare une place dans la maison de l'enfer ou dans la maison du paradis; en cette maison, on ne la change plus pour une autre.

Ceux qui vivent sur la terre changent de logis, soit

par caprice, soit parce qu'ils en sont chassés. Dans l'éternité on n'en change jamais, Où l'on entre la première fois, on y reste pour toujours : *Si ceciderit lignum ad austrum sive ad aquilonem in quocumque loco ceciderit ibi erit* (Eccl. 11. 3.) Celui qui entre au ciel sera toujours heureux, celui qui entre en l'enfer sera toujours malheureux. Celui qui entre dans le ciel sera donc toujours uni avec Dieu, toujours dans la compagnie des saints, toujours en paix, toujours contents; car tous les élus sont remplis de toutes sortes de joies, et ne les perdent jamais. Si les bienheureux pouvaient perdre la joie qu'ils éprouvent, ils ne seraient plus bienheureux, parce que la seule crainte de la perdre troublerait la paix dont ils jouissent.

D'un autre côté, ceux qui entrent dans l'enfer seront à jamais séparés de Dieu, à jamais dévorés par la flamme éternelle. N'allez pas croire que les tortures de l'enfer sont semblables à celles de ce monde, dont l'habitude diminue la douleur. De même que les délices du Paradis ne causeront jamais de dégoût ni d'ennui, et seront toujours aussi neuves et aussi agréables que le premier jour, comme nous l'apprend le cantique éternel des bienheureux : *Et cantabunt quasi canticum novum* (Apoc. 14. 3) : de même les tourmens de l'enfer ne perdront jamais de leurs rigueurs : jamais l'habitude n'en diminuera l'a douleur; les réprouvés se sentiront éternellement dévorés par la douleur qui les saisit au premier instant de leur enfer.

S. Augustin disait que ceux qui croient à l'éternité et ne se convertissent pas à Dieu, ont perdu la foi ou la raison. *O æternitas! qui te cogitat nec pœnitent aut fidem non habet, aut si habet, cor non habet* (in Soliloq).

Malheur aux pécheurs qui entrent dans l'éternité sans

l'avoir connue (s'écrie S. Césaire), et qui ont négligé d'y penser. *Væ peccatoribus qui inco nitam ingrediuntur æternitatem.* Puis il ajoute : *Sed væ duplex ! ingrediuntur et non egrediuntur.* Deux fois malheur à eux ! d'abord parce qu'ils tomberont dans ce gouffre de feu ; puis, parce qu'une fois entrés, ils n'en sortiront plus. Les portes de l'enfer s'ouvrent pour faire entrer les âmes, mais non pour les faire sortir.

Non, les Saints n'ont pas trop fait pour leur salut, se cachant dans les grottes, en mangeant l'herbe des champs, en dormant sur la froide pierre ! non, ils n'ont pas trop fait, dit S. Bernard, parce que, lorsqu'il s'agit de l'éternité, on ne prend jamais trop de précautions. *Nulla nimia securitas, ubi periclitatur æternitas.* (S. Bern.).

Ainsi donc, quand le Seigneur nous envoie une croix d'infirmité, de pauvreté, ou de tout autre mal, songeons à l'enfer que nous avons mérité, et toutes nos douleurs nous sembleront légères. Disons alors avec Job : *Peccavi et vere deliqui et ut eram dignus non accepi.* (Job. 33. 27). Seigneur, je vous ai mille fois offensé et trahi, et je n'ai pas été puni comme je l'aurais mérité. Comment me plaindrais-je quand vous m'envoyez quelques tribulations, à moi qui ai mérité l'enfer ?

O mon Jésus ! ne m'envoyez pas en enfer, parce que dans l'enfer je ne pourrais plus vous aimer, et serais condamné à vous haïr éternellement. Privez-moi de tout le reste, des biens, de la santé, de la vie, mais ne me privez pas de votre amour. Faites que je vous aime toujours, que je vous loue toujours, puis châtiez-moi, faites de moi ce qu'il vous plaira. O Marie, mère de Dieu, priez-le pour moi.

§ XXV.

Ceux qui aiment Dieu sont impatients de le voir dans le ciel.

Diem sumus in corpore peregrinamur a Domino.
(2. Cor. 5.) Les âmes qui n'aiment que Dieu sur la terre sont de nobles étrangères destinées, selon leur condition présente, à être les épouses éternelles du roi des cieux; mais, tant qu'elles vivent loin de lui, elles soupirent après le jour où il leur sera donné de rejoindre l'époux dans l'heureuse patrie où il les attend.

Elles savent que leur bien-aimé est toujours présent, mais qu'il est caché à elles comme par un rideau. Il est, comme le soleil, couvert de nuages à travers lesquels de temps en temps percent quelques rayons de lumière, Mais il ne se montre pas au grand jour; ces divines fiancées ont d'ailleurs un bandeau sur les yeux qui les empêche de voir l'objet de leur amour. Cependant elles vivent heureuses, parce qu'elles obéissent aux volontés du Seigneur, qui les laisse dans l'exil. Continuellement elle soupirent du désir de le voir face à face, afin d'en devenir encore plus amoureuses, et de brûler pour lui davantage.

Chacune d'elles se plaint tendrement à son bien-aimé de ce qu'il se dérobe à ses regards; elle lui adresse « ces mots : « Seul amour de mon cœur, puisque tu
« m'aimes tant, pourquoi, fais-tu ma présence? pourquoi
« me privés-tu bonheur de te voir? Je sais que tu es la
« beauté même; je t'aime par dessus tout, quoique je ne
« t'aie pas encore vu. Montre-moi ton beau visage; je
« veux te voir sans voile, afin de ne plus faire attention
« à moi, ni aux autres créatures, et de n'aimer que toi,
« mon unique bien! »

Lorsque quelques rayons de la bonté divine arrivent jusqu'à ces âmes amoureuses du Seigneur, elles voudraient se fondre à cette lumière en ruisseaux d'amour et de reconnaissance. Cependant leur soleil reste encore enveloppé de nuages; son beau front demeure encore sous l'ombre de l'épais rideau; elles-mêmes ont toujours sur les yeux cet importun bandeau qui les empêche de le voir face à face. Quelle sera leur joie quand les nuages seront dissipés, quand le rideau tombera, quand le bandeau leur sera arraché! quand le beau front de leur époux leur apparaîtra sans voile, et qu'elles verront à la lumière céleste sa beauté, sa bonté et sa miséricorde!

O mort! pour quoi es-tu si lente à venir? Si tu ne te hâtes de me frapper, il me faudra encore languir loin de la présence de Dieu! Tu dois m'ouvrir la porte de son palais, tu m'introduiras dans les saints tabernacles de ma patrie éternelle. O fiancé de mon âme, mon Jésus, mon trésor, mon tout, quand viendra l'heureux moment où, quittant pour jamais la terre, j'irai m'unir à vous? Je ne mérite pas un si grand bonheur; mais l'amour que vous m'avez porté, et votre bonté infinie me font espérer d'être un jour enrolé dans l'armée bienheureuse de ces âmes choisies qui vous ont aimé sur la terre et vous aimeront éternellement dans le ciel. O mon Jésus! vous voyez ma situation: Être à jamais uni à vous, ou en être à jamais séparé. Ayez pitié de moi, votre sang est mon espérance. O ma mère, divine Marie! votre intercession est mon appui.

§ XXVI.

Jésus est le bon pasteur.

Jésus lui-même a dit : *Ego sum pastor bonus.* (Jo. 10. 11.) Le devoir d'un bon pasteur n'est que de mener ses troupeaux dans les meilleurs pâturages et les garder des loups. Mais quel pasteur, ô mon doux Rédempteur! eut jamais la bonté de donner son sang et sa vie pour sauver ses agneaux? Vous l'avez fait, Seigneur, pour nous délivrer des châtimens que nous avons mérités.

Peccata nostra pertulit in corpore suo super lignum ut peccatis mortui, justitiæ vivamus, cujus livore conati estis (Petr. 2. 24.) Pour nous guérir de nos maux, ce bon pasteur s'est chargé de toutes nos dettes et les a payées avec son corps en mourant de douleur sur la croix.

Cet excès d'amour envers nous, ses agneaux, embrasait S. Ignace martyr du désir de donner sa vie pour Jésus-Christ. *Amor meus crucifixus est*, dit-il dans sa lettre. Eh! quoi, s'écrie-t-il, mon Dieu a voulu mourir en croix pour moi, et je ne chercherais pas à mourir pour lui! en effet, qu'ont donc tant fait les martyrs en donnant leur vie pour Jésus-Christ, qui est mort pour l'amour d'eux? L'idée seule de la mort de Jésus-Christ adoucissait leurs souffrances, émoussait les ongles de fer, leur rendait supportables les chevalets, les cuirasses embrasées, tous les tourmens. Mais ce bon pasteur ne se contenta pas de donner sa vie pour ses agneaux; il voulut après sa mort leur laisser son corps déjà immolé sur la croix pour être la nourriture et la manne de leur ame. L'ardent amour qu'il nous portait, dit S. Jean Chrysostôme, le porta à se faire

une même chose avec nous. *Semetipsum nobis immiscuit, ut unum quid simus, ardentem enim amantium hoc est.*

Lorsque ce bon pasteur voit une de ses brebis égarée, que ne fait-il pas? Que de moyens n'emploie-t-il pas pour la retrouver? s'il la retrouve, enfin, tout joyeux, il la met sur ses épaules. *Et cum invenerit eam, imponit in humeros suos gaudens* (Luc. xv.). Et appelant ses amis et ses voisins, c'est-à-dire les anges et les saints, il les invite à le féliciter d'avoir retrouvé la brebis égarée : *Et, veniens domum, convocat amicos et vicinos dicens illis : Congratulamini mihi, quia inveni ovem meam quæ perierat.* (V. 6.)

Qui n'aimerait de tout son cœur ce bon maître qui est si indulgent à l'égard même des pécheurs qui lui ont tourné le dos, et qui se sont volontairement perdus. O mon aimable Sauveur! vous voyez à vos pieds une de ces brebis perdues. Je vous ai quitté, mais vous ne m'avez pas abandonné. Vous n'avez négligé aucun moyen pour me rappeler à vous. Que serait-ce de moi, Seigneur, si vous n'étiez allé à ma recherche? Malheureux! que de temps je suis resté éloigné de vous! J'espère, par votre miséricorde demeurer dans votre grâce, et tandis que, par le passé, je cherchais à vous fuir, maintenant je ne désire que de vous aimer, et de vivre et mourir à vos pieds. Tant que je serai sur la terre, je serai continuellement en danger de vous perdre! Enlacez-moi des liens de votre amour, et jusqu'à mon dernier jour, ne cessez de me chercher. *Erravi sicut ovis quæ perit, quære servum tuum.* (Ps. 118. 176.) O Marie! protectrice des pécheurs, obtenez-moi la sainte persévérance.

§ XXVII.

L'affaire du salut éternel.

L'affaire de notre salut éternel est non-seulement la plus importante, mais la seule dont nous devons nous occuper ; car, si nous la négligeons, nous perdons tout. Une pensée d'éternité bien méditée suffit pour faire un Saint. Le père Vincent Caraffa, grand serviteur de Dieu, disait que, si tous les hommes pensaient sérieusement à l'éternité de la vie future, la terre deviendrait un désert, parce que personne ne songerait plus aux choses de la vie présente.

Oh ! si l'on avait toujours dans l'esprit la grande maxime de Jésus-Christ : *Quid prodest homini si mundum univèrsum lucretur, animæ vero suæ detrimentum patiatur.* (Matt. 16. 26). Cette maxime a porté tant d'hommes à renoncer au monde ; tant d'illustres vierges, même de sang royal, à se renfermer dans le cloître ; tant d'anachorètes à vivre dans les déserts et tant de martyrs à sacrifier leur vie pour la foi ! tous ceux-là pensaient que, s'ils perdaient leur ame, les choses du monde ne leur seraient d'aucun secours dans l'éternité.

L'Apôtre écrivait à ses disciples : *Rogamus autem vos, fratres... ut negotium vestrum agatis* (Thess. 4 et 11.). De quelle affaire parlait S. Paul ? il parlait de cette affaire qui est d'une telle importance, que, si nous la manquons, nous perdons les délices sans fin du Paradis, et nous sommes jetés à jamais dans un gouffre d'éternelles souffrances : *De mortalibus suppliciis, de cælestis regnis amissione res agitur*, dit S. Jean Chrysostôme.

S. Philippe de Néri avait donc raison de traiter d'in-

sensés tous ceux qui ne songent dans cette vie qu'à acquérir des richesses et des honneurs, et ne songent pas à sauver leur ame. Le vénérable Jean Avila disait que de tels hommes mériteraient d'être renfermés dans la maison des fous. Eh quoi, disait-il, vous croyez qu'il y a une éternité de joie pour celui qui aime Dieu et une éternité de peines pour celui qui l'offense, et vous l'offensez ?

Toute perte d'effets, d'argent, de santé, de parents et même de la vie, peut être réparée sur la terre, par une bonne mort et par l'acquisition de la vie éternelle, comme ont fait les martyrs : mais avec quels biens, avec quels trésors, tout immenses qu'ils seraient, peut-on racheter son ame ? *Quam dabit homo commutationem pro animá suá.* (Matt. 16. 26).

Celui qui meurt dans la disgrâce de Dieu et perd son âme, perd avec elle toute espérance de remédier à son malheur. *Mortuo impio non erit ultra spes* (Prov. 11. 7). Oh ! mon Dieu ! quand même le dogme de la vie éternelle ne serait qu'une frivole hypothèse des docteurs, nous devrions néanmoins mettre tous nos soins à acquérir l'éternité heureuse et à éviter l'éternité malheureuse ; mais non, ce n'est pas une hypothèse, c'est une vérité certaine, incontestable, une vérité de foi, et l'une ou l'autre de ces deux éternités sera notre partage.

Mais chose incroyable ! tous ceux qui ont la foi et méditent cette grande vérité, disent : *Cela est, il faut songer à sauver notre ame* ; et presque personne n'y songe sérieusement. On emploie mille moyens, on n'épargne ni peines, ni dépenses pour gagner un procès, pour obtenir un emploi, et l'on laisse de côté l'affaire du salut éternel. *Sanè supre omnem errorem est dissimulara negotium aternæ salutis*, dit S. Euchèr. Erreur entre toutes les erreurs, parce que, si l'on perd son ame, c'est une erreur sans remède.

*Utinam saperent et intelligerent, ac novissima pro-
viderent.* (Deut. 32. 27). Malheur à ces docteurs qui
connaissent toutes les sciences, et ne savent pas préparer
à leur ame les moyens d'obtenir une sentence favorable
au jour du jugement.

O mon Rédempteur! vous avez répandu votre sang
pour racheter mon ame, et tant de fois je l'ai perdue par
mes péchés! je vous remercie de m'accorder le temps
de la recouvrer, en recouvrant votre grâce. O Dieu! que
ne suis-je mort avant de vous avoir offensé! Je me con-
sole par l'idée que vous ne repousserez pas les cœurs qui
s'humilient et se repentent de leurs péchés. O Marie!
refuge des pécheurs, sauvez un pécheur qui se recom-
mande à vous et qui se confie en vous.

§ XXVIII.

Quelle sera la joie des élus.

Intra in gaudium Domini tui. (Matt. 25. 23).
L'ame, en entrant dans sa céleste patrie, verra à décou-
vert, et sans voile, la beauté infinie de son Dieu; ce sera
là le bonheur de l'ame bienheureuse.

Tous les objets qu'elle verra en Dieu la combleront
de joie; elle verra l'équité des jugements, l'harmonie de
ses dispositions sur chaque ame en particulier, le tout or-
donné pour la gloire du Seigneur et le bien de la créature.

Elle comprendra plus vivement alors l'immense amour
que Dieu leur a porté, en se faisant homme, et en sacri-
fiant sa vie pour l'amour d'elle; elle sentira quel excès
de bonté a élevé le bois de la croix, sur lequel un Dieu,
devenu l'esclave des hommes, est allé mourir abreuvé
d'insultes et de fiel! elle comprendra le grand mystère

de l'Eucharistie où un Dieu, sous l'espèce du pain, se fait la nourriture de ses créatures.

Elle verra une à une toutes les grâces, tous les bienfaits que le Seigneur a répandus sur elle, et dont jusqu'alors elle n'avait pas eu connaissance; elle verra combien Dieu a été miséricordieux en attendant son repentir, en pardonnant ses fautes; elle verra les fréquentes invitations du Seigneur, les lumières, les secours qu'il lui a prodigués; elle verra que ses tribulations, ses maladies, la perte de ses biens et de ses parents, qu'elle regardait comme des châtimens, n'étaient pas des châtimens, mais des épreuves par où Dieu voulut la faire passer pour la rendre digne des joies du Paradis.

Enfin tous ces objets lui feront connaître la bonté infinie de Dieu et l'amour infini qu'il mérite. De sorte qu'à peine sera-t-elle entrée dans le ciel, qu'elle n'aura d'autre désir que de le voir heureux et satisfait; et, sentant alors que le bonheur de Dieu est infini et éternel, elle éprouvera une joie, sinon infinie (les créatures ne sont capables de rien d'infini), du moins pleine et parfaite, et telle qu'on l'éprouve dans le ciel. Ainsi seront réalisées ces paroles : *Intra in gaudium Domini tui.*

Les élus sont moins heureux de leur propre bonheur que de celui de Dieu, car les élus aiment Dieu mille fois plus qu'eux-mêmes, et la joie de Dieu leur est plus sensible que leur propre joie. L'amour qu'ils lui portent les rendra oublieux d'eux-mêmes, et leur seul désir sera de plaire à leur bien-aimé.

Ces extases, ces ravissements éternels sont comme une sainte ivresse qui fait perdre aux élus le souvenir de leur être pour ne plus songer qu'à aimer et servir l'unique objet de leur amour, le Seigneur. *Inebriabuntur ab ubertate domus tuæ.* (Ps. 35. 9.) Heureux dès le premier instant où ils entrent dans le ciel, ils se trou-

vent dès lors comme suffoqués d'amour dans l'océan immense de la bonté divine. Les élus perdront tous leurs désirs, excepté celui d'être sans cesse aimés de Dieu et de l'aimer sans cesse. La certitude de l'aimer toujours et d'en être toujours aimés, sera leur vraie béatitude, et cette béatitude sera si pure et si profonde qu'ils seront à jamais délivrés de l'aiguillon du désir : jouir de la joie de Dieu, tel sera le bonheur des élus, c'est pourquoi celui qui, dans cette vie, se complaît dans la béatitude éternelle de Dieu, celui-là, on peut le dire, partageant déjà la félicité de Dieu, commence à goûter le Paradis.

O mon doux Sauveur, amour de mon ame ! je languis encore dans cette vallée de douleur, environné d'ennemis qui cherchent à me séparer de vous. Mon bien aimé maître, faites que je ne vous perde pas, et que je vous aime toujours dans cette vie et dans l'autre ; pour le reste, disposez de moi comme il vous plaira. O Reine du Paradis ! si vous priez pour moi, je suis certain d'aller un jour vous tenir compagnie dans le ciel.

§ XXIX.

Le chagrin d'avoir perdu Dieu constitue l'enfer.

La rigueur de la sentence doit être proportionnée à l'énormité du crime. Les Théologues définissent le péché par ces mots : *Aversio a Deo*. Une trahison faite à Dieu, c'est là le péché mortel. Il consiste à mépriser la grâce divine et par sa faute perdre Dieu, qui est le bien suprême. Cette perte est la peine la plus cruelle que subissent les damnés.

Les autres peines de l'enfer ne sont pas moins terribles. Le feu dévorant, les ténèbres lugubres, les cris dé-

chirans, une punteur capable à elle seule de causer la mort, si on mourrait en enfer, la compression qu'on éprouve en cet horrible cachot, au point d'y perdre la respiration, toutes ces souffrances ne sont encore rien en comparaison de la perte de Dieu.

Les pleurs des reprouvés sont éternels, et le sujet ordinaire de leurs pleurs, c'est l'idée désolante d'avoir perdu le Seigneur. Hélas ! dans cette vie, la passion, les occupations temporelles, les plaisirs des sens, les revers, les vicissitudes de la fortune nous empêchent de considérer l'infinie bonté et beauté de Dieu. Aussitôt que l'âme est sortie de sa prison charnelle, elle ne voit pas tout de suite Dieu tel qu'il est ; parce que, si elle le voyait, elle serait dès lors beatifiée. Elle sait seulement que Dieu est un bien infini, qu'il est infiniment beau et digne d'un amour infini. L'âme qui n'est créée que pour le voir et l'aimer, voudrait aller sans retard s'unir à son époux ; mais si elle est en état de péché, elle trouve un mur impénétrable entre elle et Dieu, ce mur lui ôte la possibilité de jamais atteindre jusqu'à lui. Seigneur, je vous rends grâce de ce que le sentier qui mène à votre séjour n'est pas encore fermé pour moi ; je puis encore espérer de vous rejoindre. *Ne projicias me a facie tuâ. Ne me chassez pas de votre présence.*

L'âme qui est créée pour aimer son Créateur, se sent invinciblement poussée par sa propre nature à aimer le Seigneur : dans cette vie, les ténèbres du péché et les passions sensuelles suspendent cette force inconnue qui attire à Dieu : c'est pourquoi elle n'est que faiblement affligée d'être séparée de lui ; mais, lorsqu'elle a laissé le monde derrière elle, et qu'elle est délivrée des entraves du corps, alors elle sent que Dieu seul peut la rendre heureuse. De sorte que, dès qu'elle est dépouillée de son enveloppe mortelle, rapide, elle s'élance vers le ciel pour embrasser

son Seigneur; c'est alors que, si le péché la souille, elle est, comme une ennemie, repoussée loin de Dieu. Mais toute repoussée qu'elle est, elle ne cessera de se sentir entraînée vers Dieu, et son enfer sera d'éprouver à jamais cette lutte violente, toujours attirée vers Dieu, et toujours chassée de sa présence. Du moins, puisque cette malheureuse a perdu Dieu et ne peut plus le voir, si elle pouvait se consoler en l'aimant! mais non; car ayant été abandonnée par la grâce et rendue l'esclave du péché sa volonté s'est pervertie, de sorte que d'un côté elle se verra toujours portée à aimer Dieu, et de l'autre à le haïr. En même temps qu'elle connaît Dieu comme digne d'un amour infini, elle le hait et le maudit!

Si, du moins, elle pouvait dans ce lieu de tourment se résigner à la volonté divine, comme font les âmes du purgatoire, et bénir la main de ce Dieu qui les punit justement! Mais non, elle ne peut se résigner, parce que la grâce l'ayant abandonnée, elle ne peut unir la volonté de Dieu à sa volonté maudite.

Cela fait, qu'elle tourne toute sa haine contre elle-même; et, sans cesse déchirée par des sentimens opposés, elle voudrait vivre, elle voudrait mourir, elle voudrait vivre pour toujours, détester Dieu, qui est l'objet de toute sa haine; elle voudrait mourir pour faire cesser le regret qu'elle éprouve malgré elle de l'avoir perdu; mais il faut qu'elle vive! Il faut qu'elle vive à jamais, dans une continuelle agonie, dans de continuelles tortures! Prions Dieu, par les mérites de Jésus-Christ, de nous préserver de l'enfer; prions-le, surtout, si nous avons la conscience accablée du poids de quelque péché mortel.

Disons-lui : Sauvez-moi, Seigneur, liez-moi toujours plus étroitement des chaînes de votre amour; redoublez-les autour de mon âme, afin que je ne vous quitte plus.

Malheureux que je suis ! J'ai méprisé votre grâce , j'ai mérité d'être à jamais séparé de vous , ô bien suprême ! et de vous haïr pour toujours ! Je vous remercie de m'avoir supporté quand j'étais dans votre disgrâce ! que serai-je devenu si j'étais mort alors ! Mais puisque vous avez prolongé mes jours , faites que je n'en abuse pas pour vous déplaire , et que j'emploie , ma vie toute entière , à pleurer les chagrins que je vous ai causés. Mon Jésus , dorénavant vous avez mon unique amour ; je n'aurai plus d'autre crainte que celle de vous offenser et de me séparer de vous. Mais je ne puis rien sans votre secours ; j'espère , par votre sang , que vous me donnerez la force de m'attacher éternellement à vous , ô mon Rédempteur , ô mon tout ! *Deus meus et omnia* ! Refuge des pécheurs , Marie , secourez un malheureux , qui se recommande à vous et se confie en vous. Pour nous assurer contre la perte de Dieu , donnons-nous tout à lui. Ceux qui ne se donnent pas entièrement à Dieu sont toujours en danger de s'éloigner de lui et de le perdre ; mais une ame qui renonce définitivement au monde et se donne tout à Dieu , ne le perd plus , parce que Dieu lui-même ne permettra pas qu'une ame qui s'est donnée à lui pleinement le quitte et se sépare de lui. Aussi un grand serviteur de Dieu disait-il que , lorsqu'on apprend la chute de certains hommes qui avaient d'abord montré l'intention de mener une vie sainte , on peut juger de là que , dans le principe , ils ne s'étaient pas entièrement donnés à Dieu.

§ XXX.

Mépris des choses du monde.

Le mépris des biens passagers et des vains plaisirs du monde a porté bien des âmes à se consacrer uniquement au service de Dieu. *Quid prodest homini si mundum universum lucretur animæ vero suæ detrimentum patiatur?* (Matt. 16. 26.) A quoi servira d'avoir conquis le monde entier à ceux qui auront perdu leur âme ? Cette grande sentence de l'Eglise a fait quitter à de nombreux jeunes gens leur patrie, leurs parents, leurs richesses, leurs emplois, et jusqu'à des couronnes, pour aller se renfermer dans un cloître, ou dans un désert, afin de ne plus songer qu'à Dieu ! Le jour de la mort est appelé jour de perte : *Juxta est dies perditionis* (Deut. 29. 31.) C'est un jour de perte, parce que tous les biens que nous avons acquis sur la terre, nous les abandonnons en quittant la terre.

S. Ambroise dit avec raison que nous ne pouvons appeler tous ces biens notre propriété, puisque nous ne pouvons les emporter avec nous dans l'autre monde, où nous devons demeurer éternellement : *Non nostra sunt* (dit-il) *quæ non possumus auferre nobiscum; sola virtus nos comitatur* Nos bonnes œuvres seules nous accompagneront ; elles seules nous consoleront dans l'éternité.

Toutes les fortunes d'ici bas, les dignités, les trésors, les bijoux, les titres, les honneurs, regardés du lit de la mort, perdent tout leur éclat ; l'ombre hideuse de la mort, obscurcit même les sceptres et les couronnes, et nous

fait voir que tout ce que l'on estime en ce monde n'est que boue, vanité, fumée, misère. Et à quoi servent à un mourant toutes les dignités dont il a été revêtu, les trésors qu'il a possédés, si après son dernier soupir il ne doit avoir pour demeure qu'un vieux coffre de bois où il ira pourrir? de quoi servira la beauté du corps lorsqu'il n'en restera plus qu'une poignée de poussière et quatre os décharnés?

Qu'est la vie de l'homme sur la terre? Écoutons la définition qu'en donne S. Jacques : *Quæ est enim vita vestra? Vapor est ad modicum parens et deinceps exterminabitur* (Jac. 4. 15.) C'est une vapeur légère qui ne fait que paraître et disparaître. Aujourd'hui cet homme, puissant et estimé, est craint, est flatté; demain il est méprisé, calomnié, maudit. *Vidi impium superexaltatum et transivi, et ecce non erit* (Ps. 35. 36.) Cherchez-le dans sa délicieuse maison de campagne, cherchez-le dans son palais de marbre; vous ne l'y trouverez plus. Où est-il? Ou est-il? Il est poussière, au fond de son sépulcre.

Statæra dolosa in manu ejus (Osez. 12. 7.) L'Esprit saint nous prévient de ne pas nous laisser tromper par le monde, parce que le monde pèse les biens avec une fausse balance. Mais nous, nous devons peser les choses dans l'infaillible balance de la foi qui nous fait connaître les véritables biens, car ils ne sont pas véritables ceux qui doivent finir. Ste-Thérèse disait : *On ne doit pas faire cas des choses qui finissent avec la vie.* O Dieu! que reste-t-il de tant de ministres d'état, de tant de généraux d'armées, de tant de princes, de tant d'empereurs romains, maintenant que la scène est finie pour eux, et qu'ils sont dans l'éternité? *Periit memoria eorum cum sonitu* (Ps. 9. 8.). Ils ont joué un grand rôle sur la scène du monde; leurs noms ont retenti

partout ; mais, depuis qu'ils sont morts, leur rôle est fini, leur nom a disparu. Nous avons lu cette inscription gravée sur la porte d'un cimetière où reposent plusieurs chevaliers et plusieurs dames de distinction : *C'est ici que finissent toutes les grandeurs, les pompes et la beauté. Au bout de la carrière, nous n'avons trouvé que des vers, une pierre vile et un peu de sable.*

Præterit figura hujus mundi (1. Cor. 7. 31.). Notre vie enfin n'est qu'une scène qui passe vite. Elle finit pour les riches comme pour les pauvres, pour les rois comme pour les vassaux. Heureux celui qui a bien joué son rôle ! Philippe III, roi d'Espagne, fut atteint d'une maladie mortelle à l'âge de 43 ans ; avant d'expirer il dit à ceux qui l'entouraient : *Quand je serai mort, racontez le spectacle qui est devant vos yeux ; dites qu'avoir été roi pendant sa vie ne sert à l'heure du trépas qu'à faire sentir le remords d'avoir régné.* Il ajouta avec un soupir : *Oh ! que n'ai-je passé mes jours dans un désert pour me sanctifier ! comme aujourd'hui je me présenterais avec plus d'assurance devant le tribunal de Jésus-Christ !*

On sait que S. François Borgia renonça au monde à la vue du cadavre de l'impératrice Isabelle qui avait été très belle pendant sa vie, et qui faisait horreur après sa mort. Borgia s'écria alors : *Ainsi finissent les biens de ce monde !* Et il se consacra à Dieu. Oh ! que ne l'imitons-nous avant de mourir ! Mais hâtons nous, parce que la mort court à toutes jambes et que nous ignorons le jour où elle nous atteindra. N'agissons pas de manière que de cette lumière que le Seigneur nous accorde présentement il ne nous reste que des remords et le compte que nous devons en rendre au Seigneur, lorsque nous tiendrons en main le cierge des mourans. Décidons-nous à aire dès maintenant ce que nous désirerons d'avoir fait,

quand la mort sera venue, et ce que nous ne serons plus alors à temps de faire.

Vous m'avez assez supporté, Seigneur, je ne veux plus hésiter à me donner à vous. Vous m'avez plusieurs fois exhorté à renoncer au monde et à me consacrer entièrement à vous. Vous m'appellez de nouveau : me voilà, Seigneur, recevez-moi dans vos bras, je m'abandonne à votre miséricorde. Agneau sans tache qui vous êtes sacrifié pour moi sur le Calvaire, lavez mes péchés avec votre sang, pardonnez-moi les injures que je vous ai faites, embrassez-moi de votre saint amour, je vous aime par dessus tout. Je vous aime de tout mon cœur, et quel autre objet au monde serait plus digne que vous de mon amour ? où trouverai-je quelqu'un qui m'aime autant que vous ? Marie, mère de Dieu, priez-le pour moi, et obtenez-moi la grâce de changer de conduite ; j'ai mis toute ma confiance en vous.

§ XXXI.

Amour de la solitude.

Dieu ne se trouve pas dans les troubles du monde : aussi les saints se réfugiaient-ils dans les déserts les plus affreux, dans les grottes les plus sombres, pour éviter les hommes et s'entretenir seul à seul avec Dieu. S. Hilarion erra long-temps de désert en désert jusqu'à ce qu'il en eût trouvé qui n'eût jamais été visité par un homme, et finit par mourir dans l'île de Chypre, après y avoir vécu pendant cinq ans, au fond d'une affreuse solitude. Lorsque S. Bruno fut invité par le Seigneur à se retirer du monde, il alla avec ses compagnons trouver S. Hugues, évêque de Grenoble, pour qu'il lui assignât un dé-

sert de son diocèse. S. Hugues leur indiqua la Chartreuse, lieu sauvage plus propre à servir d'asile aux bêtes féroces qu'aux hommes. S. Bruno et ses compagnons s'y rendirent avec joie, et s'établirent dans de petites cabanes bâties à une certaine distance l'une de l'autre.

Le Seigneur dit un jour à Ste-Thérèse : *Je parlerais volontiers à bien des âmes; mais le monde fait tant de bruit en elles, que ma voix ne peut être entendue.*

Dieu ne nous parle pas au milieu des bruits et des affaires du monde; de peur de n'être pas entendu. Les paroles de Dieu, ce sont les saintes inspirations, les lumières, les invitations, par lesquelles il éclaire les Saints et les embrase d'amour pour lui; mais ceux qui n'aiment pas la solitude seront à jamais privés des paroles de Dieu.

Il s'exprime ainsi : *Ducam eam in solitudinem et loquar ad cor ejus.* (Osez. 2. 14.) Quand Dieu veut élever une âme à un haut degré de perfection, il lui inspire le désir de se retirer dans un lieu solitaire loin du commerce des hommes, et c'est là qu'il lui parle, non aux oreilles du corps, mais à celles de l'âme. Ainsi il l'illumine et la remplit de son divin amour.

Si Bernard disait qu'il avait mieux appris à aimer Dieu dans les bois, à l'ombre des chênes et des hêtres, que dans les livres et les écoles. S. Jérôme quitta les délices de Rome pour aller se renfermer dans la grotte de Bethléem. Il s'écriait : *O solitudo! in qua Deus cum suis familiariter loquitur, et conversatur!* Dans la solitude, le Seigneur cause familièrement avec les âmes qu'il aime. Il leur fait entendre de ces paroles qui font bondir les cœurs d'amour, comme dit la Sainte Epouse: *Anima mea liquefacta est ut dilectus meus locutus est.* (Caul. 5. 6.)

On sait par expérience que fréquenter le monde et s'occuper d'acquérir les biens temporels, est ce qui nous fait oublier Dieu. Mais, à l'instant de la mort, toutes les pei-

nes, tout le temps que nous auront coûtés les biens de la terre ne nous laisseront que regrets et des remords. Il ne nous restera alors que tout ce que nous aurons fait et souffert pour le Seigneur. Pourquoi donc ne nous détachons-nous pas du monde avant d'en être détachés par la mort?

Sedebit solitarius et tacebit, quia levavit se super se (Thren. 3. 28.). Le solitaire n'est plus agité par les soins de la vie; *sedebit*; il s'assied en repos. *Tacebit*, il garde le silence; il ne demandera pas de plaisirs sensuel; car, élevé au-dessus de lui-même, et de toutes les choses créées, il trouvera dans le Seigneur toute sa joie et son contentement.

Quid dabit mihi pennas sicut columbæ, et volabo et requiescam (Ps. 54. 7.). David désirait avoir les ailes de la colombe pour quitter la terre, ne pas même la toucher avec les pieds, et donner ainsi le repos à son ame. Mais tant que nous sommes dans cette vie il ne nous est pas permis de laisser la terre. Tâchons donc d'aimer la retraite, allons nous y entretenir tête à tête avec Dieu et y puiser les forces nécessaires pour nous défaire de nos défauts. C'est ainsi que faisait David, même au milieu des soins de la couronne. *Ecce elongavi fugiens et mansi in solitudine* (Ibid).

Que n'ai-je toujours pensé à vous, ô Dieu de mon ame! Que n'ai-je méprisé tous les biens de la terre! Je maudis le jour où, cherchant des satisfactions terrestres, j'ai offensé votre bonté! Que ne vous ai-je toujours aimé! oh! que ne suis-je mort plutôt que de vous avoir offensé! [Malheureux! l'instant de ma mort n'est pas loin, il faudra bientôt que je me détache du monde. Je me propose donc de n'aimer plus que vous, de me donner entièrement à vous. Vous êtes tout puissant; prêtez moi des forces pour vous être fidèle. Mère de Dieu, priez-le pour moi.

XXXII.

Solitude du cœur.

S. Grégoire a dit : *Quid prodest solitudo corporis, si defuerit solitudo cordis ?* Dans le paragraphe précédent nous avons vu combien la solitude aide au recueillement de l'esprit ; mais S. Grégoire dit qu'il ne sert de rien que le corps soit dans la solitude, si le cœur reste plein de pensées et de désirs mondains. Pour qu'une ame soit tout à Dieu deux choses sont nécessaires, une indifférence complète pour les choses créées et un amour entièrement dévoué à Dieu. C'est là la véritable solitude du cœur.

Il faut donc, avant tout, détacher son cœur de tout objet terrestre. S. François de Sales disait : *S'il y avait dans mon cœur une seule fibre qui ne fût à Dieu, je me l'arracherais.* Si le cœur ne se purge et ne se vide de tout souvenir terrestre, l'amour divin n'y peut entrer. Dieu veut régner par son amour sur nos cœurs, il veut y régner seul ; il ne veut point d'un compétiteur qui lui ravisse la plus légère portion de cet amour qu'il a si chèrement acheté.

Quelques personnes se plaignent de ce que dans leurs exercices de piété, dans leurs oraisons, leurs communions, leurs lectures spirituelles, elles ne trouvent pas Dieu, et ne savent quel moyen employer pour le trouver ; mais Ste-Thérèse leur en indique un très efficace : *Détachez vos cœurs de toutes les choses créées ; puis cherchez Dieu, et vous le trouverez.*

Beaucoup de personnes, pour se séparer des hommes et correspondre avec Dieu, ne peuvent aller vivre dans

les déserts comme elles voudraient ; mais qu'elles sachent que , pour jouir de la solitude , il n'est pas nécessaire de vivre dans la solitude des déserts : ceux qui sont forcés par leur position d'être en relation avec les hommes , pourvu qu'ils aient le cœur libre , peuvent conserver , même au milieu du tumulte des villes , la solitude du cœur et l'union avec Dieu. Toutes les occupations que nécessite le rang où Dieu nous a placés n'empêchent pas la solitude du cœur. Ste-Catherine de Sienne trouvait Dieu , à travers même les soins du ménage , dont ses parens l'avaient chargée pour la détourner de ses occupations pieuses ; car , dans tous ces travaux , elle se retirait dans son cœur qu'elle appelait sa cellule , et ne cessait de s'y entretenir avec le Seigneur.

Vacate et videte quoniam ego sum Deus. (Ps. 45. 10.) Pour obtenir la céleste lumière qui nous fait connaître la bonté de Dieu , que nous ne pouvons connaître sans l'aimer , il faut *vacare* , c'est-à-dire se délivrer des liens de l'amour terrestre qui nous empêchent de nous élever jusqu'à Dieu. Ainsi qu'un vase de cristal qui est plein de sable ne reçoit pas la clarté du soleil , ainsi un cœur attaché à l'argent , aux honneurs , aux plaisirs des sens , ne peut recevoir la lumière du ciel ; et , ne connaissant pas Dieu , il ne l'aime pas. Dans quelque rang que Dieu nous ait placés , pour que les créatures ne puissent nous distraire d'aimer Dieu , il faut que , tout en remplissant les devoirs que notre état nous impose , nous vivions comme s'il n'y avait au monde que Dieu et nous.

Il faut se détacher de tout et principalement de nous-mêmes , en réprimant sans cesse les mouvemens de notre amour-propre. Par exemple , un objet nous plaît-il ? il faut le laisser précisément parce qu'il nous plaît. Une personne nous a-t-elle fait du mal ? il faut lui faire du bien précisément parce qu'elle nous a fait du mal. Enfin

il faut vouloir et ne vouloir pas, selon ce que Dieu veut ou ne veut pas, et n'avoir de préférence que pour ce que Dieu préfère.

Dieu se laisse trouver par tous ceux qui laissent les créatures pour le chercher. *Bonus est Dominus animæ quærenti illum* (Thren. 3. 25). S. François de Sales a dit : *Le pur amour de Dieu consume tout ce qui n'est pas Dieu pour régner seul en nous*. Il faut donc que notre ame soit un jardin fermé, pour nous servir de l'expression de la divine Épouse : *Hortus conclusus soror mea sponsa* (cant. 4. 12). On appelle jardin fermé toute ame qui tient la porte fermée à toutes les affections mondaines. Dieu qui nous a donné tout ce que nous possédons, a raison d'exiger de nous tout notre amour. Quand donc une créature veut s'emparer d'une partie de notre amour, il faut lui fermer l'entrée de notre ame, et, nous tournant vers Dieu, lui dire : *Quid mihi est in cælo ? et a te quid volui super terram ? Deus cordis mei et pars mea Deus in æternum* (Ps. 65. 25. 26). O mon Dieu ! quelle chose, excepté vous, pourrait remplir mon ame ? Non, dans le ciel et sur la terre, je ne demande que vous ; seul vous suffisez à mon cœur. *Deus cordis mei et pars mea in æternum*.

Heureux celui qui peut dire : *Regnum mundi et omnem ornatum seculi contempsi, propter amorem Domini mei Jesu Christi*. Sœur Marguerite de la croix, fille de l'empereur Maximilien II, pouvait bien dire ces belles paroles, lorsqu'au jour de sa profession, elle se dépouillait de ses riches parures et de ses bijoux pour endosser le grossier habit de laine des religieuses de Ste-Claire. L'auteur de sa vie dit qu'elle les jetait avec un tel mépris, qu'elle fit verser des larmes de piété à tous ceux qui étaient présents à la cérémonie.

Mon Jésus, je ne veux pas que les créatures aient

part dans mon amour ; vous devez en être le seul maître , le posséder tout entier : que d'autres aillent à la recherche des plaisirs et des honneurs de la terre , vous serez mon seul bonheur ; ma seule richesse , mon seul amour , dans ce monde et dans l'autre. Et, puisque vous m'aimez comme me le prouvent vos bienfaits , aidez-moi à me détacher de tout ce qui me détourne de vous. Faites que mon ame n'ait d'autre soin que de vous plaire , comme à l'unique objet de sa tendresse. Prenez possession de mon cœur tout entier ; je ne veux plus m'appartenir. Réglez sur moi, Seigneur, et rendez-moi obéissant à toutes vos volontés. O mère de Dieu, Marie, je me confie en vous ; vos prières me rendront tout à Dieu.

§ XXXIII.

Voir et aimer Dieu dans l'autre vie, sera le Paradis des élus.

Qu'est-ce qui fait le bonheur des élus dans le ciel ? L'ame voyant Dieu face à face , contemplant sa beauté infinie , découvrant toutes ses perfections dignes d'un immense amour, ne peut s'empêcher de l'aimer. Elle l'aime plus qu'elle-même ; elle s'oublie elle-même pour ne plus désirer que le bonheur de son bien-aimé , de son Dieu ; et voyant que Dieu, l'unique objet de sa tendresse, jouit d'une béatitude infinie , cette béatitude forme son Paradis. Si elle était capable de l'infini , en voyant son bien-aimé jouir d'un bonheur infini, son bonheur à elle le deviendrait aussi. Mais comme la créature n'est pas capable d'une félicité infinie , elle demeure tellement rassasiée de joie qu'elle ne désire plus rien. C'est là cette béatitude qu'ambitionnait David lorsqu'il s'écriait : *Satiabor cum apparuerit gloria tua.* (Ps. 16. 15.)

Ainsi se vérifie ce que Dieu dit à l'ame en l'admettant dans le Paradis: *Intra in gaudium Domini tui* (Matt. 25. 21.) Il ne dit pas à l'allégresse d'entrer dans l'ame, parce que cette allégresse était infinie; la créature ne pourrait le contenir. Il dit à l'ame d'entrer dans l'allégresse éternelle pour y prendre part, pour s'en nourrir jusqu'au rassasiement.

Je pense donc que dans l'oraison il n'y a pas d'acte d'amour plus parfait que de se rejouir de la joie infinie du Seigneur. C'est la continuelle occupation des bienheureux dans le ciel, de sorte que celui qui se réjouit souvent du contentement de Dieu, commence dès à présent à éprouver une partie des délices dont il s'enivrera éternellement dans le Paradis.

L'amour que les saints portent au Seigneur est si vif et si profond que, si jamais ils ressentaient la cruauté de ne plus pouvoir l'aimer autant, cette crainte leur ferait éprouver un enfer de tourment. Mais non; car, autant ils sont certains de l'existence de Dieu, autant sont-ils assurés qu'ils l'aimeront toujours, et qu'ils en seront toujours aimés, et que cet amour immuable durera toute l'éternité.

Mon Dieu, rendez-moi digne de vous aimer, par les mérites de Jésus-Christ.

Ce contentement qui constitue le Paradis sera augmenté par la splendeur de cette cité de Dieu, par la beauté, de ses habitants et surtout par la présence de la reine Marie, qui sera plus belle que le Paradis tout entier, et par celle de Jésus-Christ, dont la beauté surpassera infiniment la beauté de Marie.

La jubilation des élus sera augmentée par le souvenir des dangers où chacun d'eux se sera trouvé de perdre un si grand bonheur. Quels seront les remerciements qu'adresseront au Seigneur ceux qui, par leurs péchés ayant

mérité l'enfer. se verront dans ce séjour des délices, d'où ils apercevront à leurs pieds tant d'autres qui, pour des péchés moindres que les leurs, brûlent dans le feu de l'enfer. Ils se verront sauvés, assurés de ne plus perdre Dieu, appelés à jouir éternellement de ces délices suprêmes, de ces délices qui ne fatiguent jamais. Sur la terre, quelque vifs que soient les plaisirs, ils finissent par lasser; mais les joies du Paradis, plus on les goûte, plus on les aime, de sorte que les élus sont rasasiés de ces plaisirs et en sont toujours avides; plus ils en épuisent, plus il leur en reste encore à épuiser : toujours ils désirent, et toujours ils obtiennent.

Le mélodieux cantique que les saints chantent dans le ciel pour remercier Dieu de leur bonheur, est appelé cantique nouveau : *Cantate Domino canticum novum* (Ps. 97. 1.), parce que les délices du ciel paraissent toujours aussi nouvelles que la première fois; toujours on en jouit, toujours on les demande, toujours on les obtient. Ainsi, de même que les damnés sont appelés, *Vasa iræ*, vases de colère, les élus sont appelés *Vasa caritatis*, vases d'amour.

C'est avec raison que S. Augustin dit que, pour acquérir cette béatitude éternelle, il faudrait y travailler éternellement. Que sont donc les pénitences et les oraisons des anachorètes? qu'ont donc fait les Saints en abandonnant richesses, terres, royaumes même? et les martyrs en bravant les chevalets, les cuirasses ardentes, une mort cruelle, pour obtenir le Paradis? Peu, presque rien, mais ce peu a suffi. Tâchons de porter sans murmurer les croix que Dieu nous envoie, car toutes nos souffrances se changeront un jour en joies. Quand les infirmités, les peines, les revers nous accablent, levons les yeux au ciel et disons : Toutes ces peines finiront un jour; et, après ce jour, je jouirai à jamais de la présence de Dieu. Cou-

rage, souffrons avec patience, méprisons les choses de ce monde. Heureux celui qui pourra dire en mourant, comme S. Agathe : *Domine, qui abstulisti ame amorem sæculi, accipe animam meam*. Recevez mon ame, vous qui me l'avez délivrée de l'amour des choses du monde, et m'avez accordé le vôtre ; supportons tout, méprisons toutes les créatures ; Jésus nous attend la couronne à la main pour nous sacrer rois du ciel, si nous lui sommes fidèles.

Mais comment pourrai-je, ô mon Jésus ! aspirer à un aussi grand bonheur, moi qui tant de fois pour les choses de la terre ai renoncé au Paradis, et foulé aux pieds votre sainte grâce ? Mais votre sang m'anime à espérer le Paradis, après avoir mérité tant de fois l'enfer, parce que vous êtes mort sur la croix pour donner le Paradis à ceux qui n'en étaient pas dignes. Mon Rédempteur et mon Dieu, je ne veux plus vous perdre. Donnez-moi la force de vous être fidèle. *Adveniat regnum tuum !* Par les mérites de votre sang, faites-moi entrer un jour dans votre royaume ; en attendant l'heure de la mort, faites que je suive pleinement votre volonté. *Fiat voluntas tua*. C'est là le plus grand bien, le vrai Paradis sur la terre pour ceux qui vous aiment. O ames qui aimez Dieu, tant que nous sommes dans cette vallée de larmes, soupirons toujours après le Paradis ! Disons : Belle patrie ; où l'amour se donne en récompense à l'amour ; vers toi je soupire à toute heure. Quand sera-ce, ô mon Dieu ?

§ XXXIV.

De la prière faite devant le T. S. Sacrement de l'autel.

L'oraison, dans quelque lieu qu'on la fasse, est toujours agréable à Dieu ; mais il paraît que Jésus-Christ aime

surtout celles que l'on fait devant le S. Sacrement ; car il répand plus abondamment ses grâces et sa lumière sur ceux qui viennent le visiter. Il réside dans ce sacrement ; non seulement pour être la nourriture des âmes qui le reçoivent dans la sainte communion , mais encore pour que ceux qui le cherchent puissent en tout temps et en tout lieu jouir de sa présence. Les pieux pèlerins se rendent à Lorette, où Jésus a demeuré pendant sa vie et à Jérusalem, où il mourut sur la croix ; mais combien notre dévotion doit être plus ardente quand nous avons sous les yeux le tabernacle à l'ombre duquel ce Dieu qui habita parmi nous , et mourut pour nous sur le Calvaire , réside , jour et nuit , en personne ! Il n'est pas permis à toutes sortes de personnes de parler en particulier aux rois de la terre , mais tous les hommes en général , riches et pauvres , nobles et roturiers , peuvent adresser la parole au roi du ciel , Jésus-Christ dans le saint Sacrement , où il est prêt à recevoir nos cœurs , écouter nos prières et nous combler de ses grâces. Il donne audience à tout le monde ; il exauce et console tout le monde.

Les gens du monde , classe qui ne connaît que les plaisirs terrestres, ne conçoivent pas quelle volupté on peut goûter au pied de l'autel où repose une hostie consacrée ; mais, pour les âmes aimées de Dieu , les heures et les journées entières, passées devant le très Saint Sacrement, ne semblent que des minutes, tant sont douces les joies que le Seigneur leur fait éprouver.

Mais comment les mondains prétendraient-ils jouir de ces plaisirs, eux dont le cœur et la tête ne sont pleins que de la terre ? S. François de Borgia disait que, pour que l'amour divin règne dans nos cœurs, il faut en chasser la terre ; sans cela le divin amour n'y entre pas. *Va ate et videte* (dit David), *quoniam ego sum Deus.*

(Ps. 45. 10.) Pour sentir combien Dieu est aimable, il faut *vacare*, c'est-à-dire, se dépouiller de toute affection terrestre. Voulez-vous trouver Dieu ? *Détachez-vous des créatures et vous le trouverez*, disait Ste.-Thérèse.

Que doit faire une âme devant le Saint-Sacrement ? elle doit aimer et prier. Elle ne doit pas rester là pour ressentir des douceurs et des consolations, mais seulement pour plaire à Dieu par des actes d'amour, pour se donner entièrement à Dieu en se dépouillant de toute sa volonté, et s'offrir à lui en disant : *Mon Dieu, je vous aime, je ne veux aimer que vous, Faites que je vous aime toujours ; puis disposez de moi et de mes biens comme il vous plaira*. De tous les actes d'amour le plus agréable à Dieu, c'est celui que les élus exercent continuellement dans le ciel ; il consiste à se réjouir de sa béatitude infinie, comme nous l'avons dit dans le paragraphe XXVIII. Les élus aiment Dieu immensément plus qu'eux-mêmes ; ils désirent plutôt le bonheur de celui qu'ils aiment que leur propre bonheur ; et, voyant que Dieu jouit d'une félicité infinie, ils devraient en ressentir aussi une jouissance infinie : mais comme les créatures n'en sont pas capables, elles restent pleines de la joie du Seigneur, et cette joie est leur Paradis. Ces actes d'amour, produits même sans douceur sensible, sont très agréables à Dieu. Il n'accorde pas toujours ses consolations, dans cette vie, aux âmes qu'il chérit le plus ; il ne les leur accorde même que rarement, et alors ce n'est pas tant en récompense de leurs bonnes œuvres que pour leur donner plus de courage et plus de patience dans leurs peines et leurs revers, spécialement dans les distractions et les aridités auxquelles les âmes pieuses sont sujettes au milieu même de l'oraison. Quant aux distractions, il ne faut pas s'en effrayer ; il suffit de les éloigner quand nous les apercevons ; les Saints eux-mêmes en éprouvent quelquefois :

Ils ne cessent pas pour cela de prier, et nous devons les imiter. S. François de Sales dit que, quand même dans nos oraisons nous serions à chaque instant occupés à poursuivre nos distractions, ces oraisons n'en seraient pas moins profitables et utiles. Quant aux aridités, la plus grande peine des âmes pieuses, c'est de se trouver quelquefois sans aucun sentiment de piété et sans aucun désir sensible d'aimer le Seigneur. Ajoutez à cela la crainte continuelle d'être dans la disgrâce de Dieu pour leurs péchés, et d'avoir été abandonnées de lui. Dans ces profondes ténèbres, elles ne peuvent plus trouver d'issue pour sortir, et il leur semble que toutes les portes leur sont fermées; qu'alors l'âme continue de prier; qu'elle résiste au démon qui sollicite de cesser toute oraison; qu'elle unisse alors sa désolation à celle que Jésus-Christ éprouva sur la croix, et si elle ne peut dire autre chose, qu'elle dise du moins : *Mon Dieu, je veux vous aimer, je veux être tout à vous, ayez pitié de moi! ne m'abandonnez pas!* qu'elle dise encore : *Je vous aime, quoique je voie bien que vous me haïssez: fuyez tant loin que vous voudrez, je vous suivrai partout.*

§ XXXV.

On ne trouve qu'en Dieu la véritable paix.

Qui cherche la paix dans les créatures ne l'y trouvera pas, parce que toutes les créatures ne sont pas propres à contenter un cœur. Dieu a créé l'homme pour lui-même, et Dieu est un bien infini; lui seul donc peut contenter l'homme: c'est pourquoi bien des hommes, quoique comblés d'honneurs, de richesses, de plaisirs, ne

sont jamais contents; sans cesse, ils mendient de nouveaux honneurs, de nouveaux trésors, de nouveaux plaisirs, et plus ils en reçoivent, et plus ils sont inquiets. Ils ne jouissent pas un seul jour d'une paix véritable. *Delectare in Domino et dabit tibi petitiones cordis tui* (B. 36. 4.) Lorsqu'un homme met toute sa joie dans le Seigneur et qu'il ne cherche que lui, le Seigneur a soin de remplir toutes les demandes de son cœur, et il le réunira à ses amis bienheureux qui n'ont d'autre désir que de plaire à Dieu.

On appelle heureux, dans le monde, ceux qui peuvent satisfaire tous leurs caprices, commander aux autres, se donner tous les plaisirs! Erreur! — Il n'y a de vrai bonheur que pour ceux qui aiment Dieu. L'expérience prouve que tant de grands personnages estimés heureux par les gens du monde, au milieu de toute la pompe qui les environne, ne font que mener une vie misérable et tourmentée.

Mais comment se fait-il que tant de riches, tant de princes, ne peuvent trouver la paix au sein de l'abondance? Comment, au contraire, tant de religieux confinés dans une cellule, pauvres, obscurs, jouissent-ils d'une tranquillité parfaite? D'où vient que tant d'anachorètes, seuls dans un désert ou dans une grotte, tourmentés par le froid et par la faim, rayonnaient d'allégresse? C'est qu'ils ne pensaient qu'à Dieu et Dieu les consolait.

Pax Dei quæ exsuperat omnem sensum (Phil. 5. 7.). Ah! le pain que donne le Seigneur à ceux qui l'aiment surpasse toutes les délices qu'offre le monde. *Gustate et videte quam suavis est Dominus* (Psal. 33. 9.). O mondains! s'écrie le prophète, pourquoi méprisez-vous la vie des Saints, vous qui ne l'avez jamais connue? Essayez-en, insensés, quittez le monde, donnez-vous à Dieu, et vous verrez alors qu'il vous consolera plus que

toutes les grandeurs et toutes les délices de ce monde.

Il est vrai que les Saints eux-mêmes souffrent de grandes tribulations dans cette vie ; mais ils se résignent à la volonté divine et ne perdent jamais la paix. Les amis du monde sont tantôt gais, tantôt tristes ; mais, généralement, ils sont inquiets, agités, soucieux ; tandis que les amis de Dieu dominent les adversités et les vicissitudes de la fortune ; aussi coulent-ils leurs jours dans une tranquillité uniforme. Voici comment l'a décrite le célèbre cardinal Petrucci, prélat aussi pieux qu'admirable poète : « Autour d'elle cette ame voit les créatures quitter et reprendre des formes diverses ; pour elle, immobile en son centre, unie à Dieu, seule elle ne change pas. » Mais lorsqu'on veut se donner à Dieu et jouir d'une paix continuelle, il faut chasser de son cœur tout ce qui n'est pas Dieu, il faut mourir aux choses de ce monde. Mon Dieu, donnez-moi la force de rompre tous les liens qui m'attachent à la terre. Faites que je n'aime que vous seul.

Heureux celui à qui Dieu suffit ! Seigneur, accordez-moi la grâce de ne chercher que vous, de ne songer qu'à vous plaire. Pour l'amour de vous, je renonce à tous les plaisirs de la terre, même aux consolations spirituelles ; je ne veux faire que votre volonté. O Mère de Dieu ! recommandez-moi à votre Fils, qui ne vous refuse rien.

§ XXXVI.

Dieu doit être l'unique terme de nos actions.

Dans toutes nos actions, nous ne devons avoir d'autre but que de plaire à Dieu, sans songer ni à nos parents,

ni à nos amis, ni aux grands, ni à nous-mêmes; car tout ce que nous ne faisons pas pour Dieu est perdu. On fait bien des choses uniquement pour plaire aux hommes. S. Paul a dit: *Si adhuc hominibus placerem servus Dei non essem.* (Gal. 1. 10.) Nous ne devons voir que Dieu dans toutes nos œuvres, afin de pouvoir dire comme Jésus-Christ: *Ego quæ placita sunt ei facio semper.* (Jo. 8. 39.) Dieu nous a donné tout ce que nous avons; nous n'avons à nous que notre néant et nos péchés: Dieu seul nous a véritablement aimés, il nous a aimés éternellement, il nous a aimés jusqu'à mourir sur la croix pour nous, et à se donner à nous dans le Saint Sacrement. Dieu seul mérite donc notre amour.

Malheur à ces âmes qui regardent avec amour quelque objet terrestre qui déplaît à Dieu! Elles n'auront jamais la paix en cette vie, et sont en grand danger de ne jamais l'avoir en l'autre. Heureux au contraire, ô mon Dieu, celui qui ne cherche que vous, et renonce à tout pour l'amour de vous! Il trouvera le diamant de votre pur amour, diamant plus précieux que tous les trésors et les royaumes de la terre. Ceux qui font ainsi, acquièrent la véritable liberté des enfants de Dieu, car ils se trouvent débarrassés de tous les liens qui les enchaînent au monde et les empêchent de s'unir à Dieu.

Mon Dieu et mon tout, je vous préfère à toutes les richesses, aux honneurs, aux sciences, aux gloires, aux espérances et même à tous les dons que vous pourriez me faire. Vous êtes mon unique bien, je ne veux que vous seul. Vous êtes le beau infini, le bon infini, l'aimable infini, vous êtes le bien suprême. Tous les dons qui ne seraient pas vous-même ne pourraient me suffire. Je répète et répèterai toujours, je ne veux que vous, et tout ce qui est moins que vous ne peut me suffire.

Quand me sera-t-il donné de ne m'occuper qu'à vous

aimer, à vous louer, à vous plaire, et de ne plus songer aux créatures ni à moi-même? O mon Dieu et mon amour! quand vous me verrez refroidi dans votre amour, ou en danger de m'attacher aux créatures et aux choses du monde, secourez-moi. *Emitte manum tuam de alto, eripe me et libera me de aquis multis* (Ps. 14. 37.) Tirez-moi du danger de m'éloigner de vous.

Que d'autres cherchent ce qu'ils désirent; moi je n'aime, ne cherche et ne désire que vous, mon Dieu, mon amour et mon espérance. *Quid mihi est in caelo? et a te quid volui super terram, Deus cordis mei et pars mea in aeternum.* (Ps. 72. 6). *Deus meus et omnia!*

Mortels! détrompez-vous: tout le bonheur qui nous vient des créatures n'est que mensonge et fumée, Dieu seul peut nous rendre heureux, mais dans cette vie il ne se laisse pas voir entièrement, il ne nous donne qu'un échantillon des biens qu'il nous prépare dans le ciel; c'est là qu'il nous enivrera de joie lorsqu'il nous dira: *Intra in gaudium Domini tui.* Les consolations célestes que Dieu accorde à ses serviteurs ne sont qu'un appât pour les attirer dans le Paradis.

O Dieu tout-puissant! faites que dorénavant nous ne cherchions à plaire qu'à vous; faites que vous soyez notre tout, notre seul amour; car vous seul méritez d'être aimé et par droit de justice et par droit de reconnaissance. La peine la plus cruelle que j'éprouve, c'est de penser que je vous ai si peu aimé jusqu'à présent; mais je désire et je veux, avec votre secours, vous aimer à l'avenir de tout mon cœur et mourir en n'aimant que vous, mon bien suprême. Marie, Mère de Dieu, priez pour moi; vos prières sont toujours entendues: priez Jésus de me faire tout à lui.

§ XXXVII

Il faut tout souffrir pour plaire à Dieu.

L'unique et la plus chère occupation des Saints a été de désirer avec ardeur, de souffrir toutes sortes de fatigues, d'outrages, de douleurs pour plaire à Dieu, qui a tant mérité d'être aimé et qui nous a tant aimés.

Toute la perfection et tout l'amour d'une ame pour Dieu consiste à ne chercher que le plaisir de Dieu et ne faire que ce qui peut lui être agréable. Heureux celui qui pourrait dire avec Jésus-Christ : *Ego quæ placita sunt ei facio semper.* (Jo. 8. 29.) Et quel plus grand honneur, quelle plus grande consolation pourrait obtenir une ame, que de supporter quelque fatigue, de souffrir quelques douleurs pour plaire à Dieu ? Il est trop juste que nous contentions ce Dieu qui nous a tant aimés, qui nous a donné tout ce que nous avons, et, non content de nous donner tant de biens, est allé jusqu'à se donner à nous, d'abord sur le Calvaire, où il est mort pour nous sauver, puis, dans le Saint-Sacrement de l'autel où il se livre à nous tout entier par la sainte communion ? Non, il ne peut nous donner rien de plus.

Pour répondre à tant de bienfaits, les Saints ne savaient plus que faire. Que de jeunes gens nobles et riches ont laissé le monde pour se consacrer au Seigneur ! que de jeunes vierges, même de sang royal, ont renoncé aux alliances les plus brillantes, pour se renfermer dans un cloître ! Que d'anachorètes sont allés se cacher dans les déserts et dans les grottes pour ne songer qu'à Dieu ! Que de martyrs ont accepté avec joie les fouets, les fers ardents, les tortures des plus cruels tyrants, uniquement

pour plaire à Dieu ! Enfin pour plaire à Dieu, les Saints se sont dépouillés de tous leurs biens, ont renoncé aux plus hautes dignités du monde, et ont reçu comme des trésors les maladies, les persécutions, la pauvreté et les morts les plus douloureuses !

Le désir de plaire à Dieu doit donc l'emporter en nous sur celui d'acquérir les richesses, les honneurs, la gloire, les délices de la terre, et même celles du Paradis ! Si les bienheureux croyaient qu'il serait plus agréable à Dieu de les voir brûler dans l'enfer, tous, même la divine mère, se jetteraient d'eux-mêmes dans ce gouffre de feu pour y rencontrer le bon plaisir de Dieu.

Dieu ne nous a mis au monde que pour que nous nous efforcions de lui plaire et de lui donner de la gloire. Le plaisir de Dieu doit donc être le seul mobile de toutes nos actions, le seul but de tous nos désirs, de toutes nos pensées. Il mérite bien que nous le contentions en tout ce Dieu qui nous aime tant, et qui est si ardent à nous faire le bien.

Mais d'où vient, Seigneur, qu'au lieu de vous être agréable, je vous ai tant de fois offensé, et payé vos bienfaits par des ingrattitudes ? Mais l'éloignement que vous m'inspirez pour mes fautes, me fait espérer que vous ne refuserez pas de me pardonner. Pardonnez-moi donc et faites que je ne vous offense plus. Faites que je renonce à tout pour vous plaire. *In te, Domine, speravi, non confundar in æternum.* Marie, ma mère, et la reine du ciel, tirez-moi tout à Dieu.

§ XXXVIII.

11006 112 1937 Heureux celui qui ne veut que Dieu.

Beati pauperes spiritu quoniam ipsorum est regnum caelorum. (Matt. 5. 3.) Les pauvres d'esprit sont ceux qui, pauvres de désirs terrestres, ne désirent que Dieu. Ils sont pauvres d'affection, mais ils ne le sont pas en effet, puisqu'ils vivent heureux même en cette vie. Le Seigneur ne dit pas : *Ipsorum erit regnum caelorum*, mais *est*, car même sur la terre ils sont riches de biens spirituels qu'ils reçoivent de Dieu, de sorte que, quoique pauvres de biens temporels, ils vivent contents de leur état. Ceux qui sont riches de désirs terrestres, et qui, quelques trésors qu'ils possèdent, sont toujours agités, car les biens du monde, loin de désaltérer notre soif, ne font que l'irriter davantage, ces riches-là ne sont jamais contents, parce qu'ils ne parviennent jamais à obtenir ce qu'ils désirent.

Jésus-Christ, pour nous rendre riches des véritables trésors, voulut être pauvre comme l'a dit l'Apôtre : *Propter vos egenus factus est ut illius inopiâ vos divites essetis* (2. Cor. 8. 9.) Il voulut être pauvre pour nous apprendre, par son exemple, à mépriser les biens terrestres, pour nous rendre riches des biens célestes qui sont immensément plus précieux et plus durables. Il déclare donc que ceux qui ne renoncent pas à ce qu'ils possèdent sur la terre, ne seront jamais ses véritables disciples.

Heureux qui ne veut que Dieu et dit avec S. Paulin : *Sibi habeant divitias suas divites, regna sua reges, Christus mihi divitiæ et regnum est*; que les riches du monde jouissent de leur argent, de leurs terres, de leurs

royaumes, Jésus est toute ma richesse et mon royaume. Persuadons-nous que Dieu seul peut nous satisfaire; mais il ne satisfait complètement que les âmes qui l'aiment de tout leur cœur. Quelle place trouvera l'amour divin dans un cœur plein de la terre? tel fréquente la communion, visite souvent le Saint-Sacrement, mais parce qu'il est plein de la terre, Dieu ne peut le posséder tout entier, ni l'enrichir, suivant sa volonté.

Bien des personnes se plaignent de ce que, dans les communions, les méditations et dans les autres exercices de piété, elles ne trouvent pas Dieu. Ste-Thérèse dit à ceux-là : *Détache ton cœur des créatures, et tu trouveras Dieu.* Dépouillons-nous de tout attachement terrestre et surtout de notre propre volonté. Donnons-la tout à Dieu sans réserve, et disons-lui : Seigneur, disposez de moi et de tout ce que j'ai comme il vous plaira; je ne veux que ce que vous voudrez, et je sais que ce que vous voudrez sera pour mon mieux. Faites donc que je vous aime toujours, et je ne désire rien de plus.

Le seul moyen de nous détacher des créatures, c'est un grand amour pour Dieu. Si l'amour divin ne s'empare pas de toute notre âme, jamais nous ne serons saints. Le moyen d'acquiescer cet amour sans bornes, c'est de prier. Prions donc le Seigneur qu'il nous accorde son amour, et nous nous détacherons alors de toutes les choses créées. L'amour divin est un voleur qui nous dérobe saintement toutes nos affections terrestres, et nous fait dire : *Et pourrais-je désirer autre chose que vous, ô Dieu de mon cœur?*

Fortis ut mors dilectio. (Cant. 8. 6.) L'amour est fort comme la mort, c'est-à-dire que, comme il n'y a pas de force qui résiste à la mort, ainsi il n'y a rien d'assez fort pour résister à l'amour divin. L'amour triomphe de tout. Les saints martyrs ont bravé avec l'amour

du Seigneur les tourments les plus cruels, les morts les plus douloureuses.

Heureux enfin qui peut dire avec David : *Quid mihi est in cælo et a te quid volui super terram? Deus cordis mei et pars mea Deus in æternum.* Que désirerais-je de plus dans cette vie, et dans l'autre que vous, ô mon Dieu, vous seul? Que d'autres obtiennent les biens qu'ils désirent! vous êtes, ô mon Dieu, mon unique bien, ma seule consolation.

Si une ame ne se donne entièrement à Dieu, elle sera toujours en danger de perdre Dieu et de se perdre elle-même. Mais ceux qui se donnent à Dieu sincèrement et entièrement sont certains de ne plus se détacher de lui, car le Seigneur est reconnaissant et fidèle à tous ceux qui se donnent à lui sans réserve. Pourquoi donc certaines personnes qui menèrent d'abord une sainte vie, ont-elles fini par s'écarter tellement des voies du Seigneur qu'on désespère presque de leur salut? Pourquoi? Parce qu'elles ne s'étaient pas entièrement données à Dieu; et, ce qui le prouve, c'est leur changement même.

Mon Dieu, mon véritable ami, ne permettez pas que mon ame, créée uniquement pour vous aimer, aime autre chose que vous et ne soit tout entière à vous, Seigneur, qui l'avez achetée au prix de votre sang. O mon Jésus! d'où vient que, connaissant l'amour que vous m'avez porté, j'ai pu aimer autre chose que vous? Ah! attirez-moi toujours plus à vous, faites-moi oublier le monde, afin que je ne songe plus qu'à vous. Je me confie en vous, Seigneur. Mère de Dieu, toutes mes espérances sont placées en vous; détachez mon cœur de tout ce qui n'est pas Dieu, afin que Dieu soit l'unique objet de mon amour, et de mes désirs.

§ XXXIX.

Des avidités de l'esprit.

S. François de Sales a dit que la vraie dévotion et les véritable amour du Seigneur ne consistent pas à éprouver des consolations spirituelles dans l'oraison et dans les autres exercices pieux, mais à avoir une volonté ferme de ne faire et de ne vouloir que ce que veut le Seigneur. C'est là l'unique but pour lequel nous devons faire nos oraisons, nos communions, nos mortifications, dussions-nous les faire sans ferveur et au milieu de mille tentations et mille ennuis ; Ste-Thérèse dit que, *Dieu éprouve ses serviteurs par les tentations et les aridités. Quand même l'aridité durerait toute la vie, l'ame ne doit pas cesser de prier ; il viendra un temps où tout lui sera payé avec usure.*

C'est surtout dans les moments de désolation, comme l'observent les maîtres de la vie spirituelle, que nous devons nous exciter aux actes d'humilité et de résignation. Nous ne sentons bien notre impuissance et notre misère que lorsque nous sommes arides dans l'oraison ennuyés, distraits, dégoûtés, sans ferveur et sans désirs. Disons alors : *Seigneur, ayez pitié de moi, voyez comme je suis mal habile, même à produire un acte de vertu.* Il faut en outre se résigner et dire : *O mon Dieu ! vous voulez me tenir dans l'affliction et l'aridité, que votre volonté soit faite. Je ne veux pas être consolé, il me suffit de pouvoir vous être agréable.* Après cela, il faut persister dans l'oraison jusqu'au temps déterminé.

La plus grande peine des ames dévotes, ce n'est pas tant l'aridité que l'obscurité qui les dépouille de toute

bonne volonté, les environne de tentations contre la foi et contre l'espérance; parfois il s'y joint des mouvements de défiance si cruels, que l'ame craint d'avoir perdu la grâce divine et d'avoir été repoussée et abandonnée du Seigneur, à cause de ses péchés. Elle se croit haïe de Dieu; la solitude même lui est insupportable, et l'oraison lui devient un tourment. Il faut alors prendre courage et se dire que la crainte d'avoir cédé à une tentation ou à un sentiment de défiance est un tourment de l'ame, mais non un acte volontaire : il ne saurait donc y avoir de péché dans ces instans; l'ame résiste bien par sa volonté à la tentation, mais les ténèbres qui l'offusquent l'empêchent de s'en rendre compte. L'expérience elle-même vient bientôt à l'appui de cette observation, lorsque, par exemple, la même ame se trouve dans l'occasion de commettre un péché véniel délibéré, et qu'elle se trouve prête à souffrir mille morts plutôt que de commettre cette offense envers Dieu.

Ne nous tourmentons donc point dans ces sortes d'occasions, pour connaître si nous sommes dans la grâce de Dieu ou en état de péché. Vous désirez savoir si Dieu vous aime, mais alors Dieu ne veut pas vous le faire savoir; il veut que vous vous humiliez, que vous vous confiez en sa bonté, que vous vous résigniez à sa volonté. Vous voulez voir, mais Dieu ne veut pas que vous voyiez. Au reste, S. François de Sales dit que la résolution que vous avez prise d'aimer Dieu et de ne plus lui causer volontairement aucune peine, est une preuve que vous êtes encore dans la grâce. Jetez-vous alors dans les bras de la miséricorde divine, protestez que vous ne voulez que Dieu seul et sa volonté, puis bannissez toute crainte. Oh! combien ils sont chers au Seigneur ces actes de confiance et de résignation faits au milieu de ces effrayantes ténèbres.

1 Sainte Jeanne de Chantal souffrit ses peines intérieures pendant quarante-un ans; elles étaient accompagnées de tentations terribles et de la crainte d'être abandonnée de Dieu et d'être en état de péché. Sa douleur en était si profonde qu'elle disait que la pensée de la mort lui donnait seule quelque consolation. *Parfois*, disait-elle, *il me semble que ma patience s'échappe; je suis alors tentée de laisser là tout et de me livrer à la damnation.* Dans les huit ou neuf dernières années de sa vie, ses tentations, au lieu de diminuer, étaient devenues plus fortes, de sorte qu'elle priait on travaillait continuellement. Sa douleur secrète était si vive qu'elle faisait pitié à tous ceux qui la connaissaient. Elle croyait parfois que Dieu la chassait loin de lui: pour calmer un peu son effroi, elle détournait ses regards du Seigneur; mais, ne pouvant trouver le calme qu'elle cherchait, elle se retournait bientôt vers Dieu, quoiqu'il lui semblât irrité contre elle. Dans l'oraison, dans la communion et dans les autres exercices de piété, elle n'éprouvait qu'ennui et dégoût; elle était comme un malade engourdi par la fièvre qui ne peut se changer de place dans son lit, qui n'a pas de voix pour exprimer ses peines, qui ne voit pas d'issue par où sortir de ses angoisses. Elle croyait avoir perdu la charité, l'espérance et la foi; du reste son regard était toujours fixé sur Dieu, elle reposait dans les bras de la divine volonté. S. François de Sales disait, en parlant d'elle, que son ame bienheureuse était un musicien sourd qui chante divinement et ne jouit pas de l'harmonie de ses chants, parce qu'il ne saurait entendre. L'ame qui est mise à l'épreuve de l'aridité ne doit donc pas perdre courage; quoique plongée dans les ténèbres, elle doit se confier dans le sang de Jésus-Christ, se résigner à la volonté divine et dire: Mon Jésus, mon espérance, mon unique amour, je ne mérite pas d'être con-

solée; consolez ceux qui vous ont toujours aimé; moi j'ai mérité d'être jetée en enfer, abandonnée de vous, et privée du bonheur de vous aimer. O mon Sauveur! j'accepte toutes les peines; punissez-moi tant qu'il vous plaira mais ne m'empêchez pas de vous aimer. Dépouillez-moi de tout, excepté de vous: toute misérable que je suis, je vous aime plus que moi-même, je me donne tout à vous; je ne veux plus vivre pour moi-même. Donnez-moi la force de vous être fidèle. O Vierge Sainte, refuge des pécheurs, je me confie en votre intercession, faites-moi aimer le Seigneur qui m'a créée et sauvée de la mort.

§ XL.

La vie cachée.

Les ames qui aiment Dieu trouvent leur Paradis dans la vie cachée, qui les sépare du commerce des hommes. Non, ce n'est pas un ennui de s'entretenir avec Dieu dans la solitude, c'est un plaisir : *Non enim habet amaritudinem conversatio illius, nec tædium convictus illius, sed lætitiâ et gaudium.* (Sap. 8. 32.)

Les mondains ont raison de haïr la solitude, parce que dès qu'ils sont séquestrés de leurs divertissements, de leurs occupations terrestres, le remords parle plus haut dans leurs cœurs : C'est pour étouffer ou distraire leur conscience, qu'ils cherchent des hommes; mais plus ils recherchent leur soulagement auprès des hommes et au milieu des affaires du monde, plus ils rencontrent d'épines et d'amertumes.

Le contraire arrive à ceux qui aiment Dieu, car ils trouvent dans leur retraite un ami fidèle qui les console plus que la compagnie de leurs amis, de leurs parents, quand ce seraient même les plus grands personnages de

la terre. S. Bernard disait : *Nunquam minùs solus quam cùm solus*. Je ne suis jamais moins seul que lorsque je suis seul, et séparé des hommes, parce qu'alors je trouve Dieu qui me parle ; je suis alors plus attentif à l'écouter, et plus disposé à m'unir à lui.

Notre Sauveur voulait que ses disciples, bien que destinés à propager la foi dans le monde entier, suspendissent de temps en temps leurs fatigues, et se retirassent dans la solitude pour s'entretenir seuls avec lui : nous savons d'ailleurs que Jésus-Christ lorsqu'il était encore sur la terre, envoyait ses disciples en différents lieux de la Judée pour convertir les pécheurs. Mais, après leurs travaux, il les engageait à se retirer dans quelque lieu solitaire en leur disant : *Venite seorsum in desertum locum, et requiescite pusillum; erant enim qui veniebant et redibant multi, et nec spatium manducandi habebant.* (Marc. 6. 31.)

Puisque le Seigneur imposa le repos même aux apôtres en leur disant : *Requiescite pusillum*, il est donc nécessaire que les coopérateurs de son œuvre sainte se retirent de temps en temps dans la solitude pour se recueillir en eux-mêmes, et y puiser des forces afin de travailler ensuite avec plus d'ardeur à la conversion des âmes.

Ceux qui travaillent pour leur prochain, mais avec peu de zèle et d'amour de Dieu, et plutôt dans le but d'acquérir des honneurs et des richesses, font peu de profit avec les âmes : si donc le Seigneur a dit à ses disciples : *Requiescite pusillum*, il entendait non parlà, qu'ils dussent dormir, mais bien qu'ils se reposassent de leurs fatigues en s'entretenant avec Dieu, en lui demandant les grâces nécessaires pour bien vivre, et pour sauver leur âme. Sans ce repos avec Dieu dans l'oraison, les forces nous manquent pour travailler à notre salut et à celui des autres.

S. Laurent Justiniani observe avec raison que la solitude est *semper amanda non semper tenenda*, c'est-à-dire que ceux qui sont appelés par le Seigneur à convertir les pécheurs, ne doivent pas toujours rester renfermés dans une cellule, parce que ce serait manquer à la divine vocation pour laquelle il faut tout quitter quand Dieu nous l'ordonne ; mais ils doivent, dis-je, aimer la solitude, parce que Dieu s'y laisse trouver plus facilement qu'ailleurs.

O mon Jésus ! j'ai peu aimé la retraite, parce que je vous ai peu aimé. J'ai continuellement été à la recherche des plaisirs, et des consolations du monde qui m'ont fait vous perdre, vous, le bien infini !

Malheur à moi ! j'ai durant tant d'années tenu mon cœur dans la distraction, ne songeant qu'aux biens de la terre, et vous oubliant toujours ! O mon Dieu ! prenez ce cœur que vous avez acheté au prix de votre sang ; embrasez-le de votre saint amour, possédez-le tout entier. O Marie, reine du ciel, vous pouvez m'obtenir cette grâce ; je l'attends de vous.

§ XLI.

Détachement des choses créées,

Pour parvenir à aimer Dieu de tout son cœur, il faut se détacher de tout ce qui n'est pas Dieu, et de ce qui ne mène pas à Dieu. Il veut posséder seul notre cœur ; il n'y veut pas de compagnons, et il a raison, car il est notre unique maître, nous lui devons tout ce que nous avons. Dieu est notre seul ami, seul il nous aime sans inté rêt, et pour nous-mêmes ; et comme il nous aime beau-

coup, il veut que nous l'aimions de tout notre cœur. *Diliges Dominum Deum tuum ex toto corde tuo.*

Pour aimer Dieu de tout son cœur, deux choses sont nécessaires : d'abord étouffer tout penchant qui n'est pas pour Dieu, ou qui n'est pas selon Dieu. *S'il y avait dans mon cœur (disait S. François de Sales) une seule fibre qui ne fût pas à Dieu, je me l'arracherais.* Puis il faut pratiquer l'oraison qui est le meilleur moyen pour nous remplir de l'amour divin. Mais si le cœur n'est pas vide de la terre, l'amour de Dieu ne peut y entrer, car il n'y trouve pas de place. Au contraire, un cœur détaché de toutes les créatures, s'enflamme rapidement, et toujours davantage au moindre souffle de la grâce divine.

Le pur amour, disait le saint évêque de Genève, consume tout ce qui n'est pas Dieu, pour tout convertir en amour, car tout ce que l'on fait pour Dieu est amour de Dieu. Oh ! que Dieu est bon et libéral envers les âmes qui ne cherchent que lui et sa volonté ! *Bonum est Dominus animæ quærenti illum* (Thren. 3. 25.). Heureux ceux qui, encore dans le monde, peuvent dire avec S. François : *Deus meus et omnia !* et mépriser toutes les vanités du monde. *Regnum mundi et omnem ornatum sæculi contempsi propter amorem Domini mei Jesu-Christi.* Quand les créatures veulent s'emparer d'une partie de cet amour que nous devons donner tout à Dieu, il faut aussitôt les chasser et leur fermer les portes de notre cœur. Il faut leur dire : Partez, allez chez ceux qui vous recherchent : mon cœur est entièrement consacré à Jésus-Christ ; il n'y a pas de place pour vous. Et avec cette résolution de ne vouloir que Jésus, il faut encore haïr ce que le monde aime et aimer ce que le monde hait.

Surtout, pour arriver au parfait amour, il nous faut nous renier nous-mêmes, embrasser tout ce qui blesse notre

amour-propre, et si un objet nous plaît, le fuir précisément parce qu'il nous plaît. Une médecine déplaît parce qu'elle est amère, il faut la prendre précisément parce qu'elle est amère. Nous répugnons à faire du bien à un ingrat, il faut lui en faire précisément parce qu'il est ingrat.

S. François de Sales dit encore qu'il faut aimer les vertus avec détachement; par exemple, nous aimons l'oraison et la retraite, mais l'obéissance ou la charité nous empêchent de nous y livrer, il faut les laisser l'une et l'autre sans regret. Il faut de même embrasser avec joie toute chose qui arrive par la volonté de Dieu. Heureux celui qui veut ou ne veut pas ce qui lui arrive selon que Dieu veut ou ne veut pas! Il faut donc prier souvent le Seigneur de nous faire trouver le calme dans toutes les dispositions de la providence.

Il est certain que personne au monde n'est plus heureux que celui qui méprise les choses du monde et se soumet toujours à la volonté divine. Il est donc nécessaire de renouveler souvent, au pied du crucifix, dans l'oraison et dans la communion, la renonciation totale à nous-mêmes et à toutes les choses qui nous appartiennent, en disant : Mon Jésus, je ne veux plus songer à moi, je me donne entièrement à vous, faites de moi ce qu'il vous plaira; je crois que tout ce que m'offre le monde n'est que mensonge et vanité. Dorénavant, je ne veux chercher que vous, et votre bon plaisir. Aidez-moi à vous être fidèle. Vierge Marie, priez Jésus pour moi.

Écoutons le cardinal Pettrucci qui, en quelques vers, a décrit la folie des esclaves du monde et le bonheur des amis de Dieu : « Ce monde volage et fragile est un théâtre de ruines; ses pompes et ses fêtes ressemblent à des plaisirs, et sont vos tourmens; mais si vous suivez Jésus, vos tourmens semblent cruels et ce sont des délices. »

§ XLII.

La mort des Saints est précieuse.

Pretiosa in conspectu Domini mors sanctorum ejus (Ps. 115.). Pourquoi donc la mort des Saints est-elle appelée précieuse? S. Bernard répond qu'elle est appelée précieuse parce qu'elle est tellement riche en biens qu'elle mérite d'être achetée à tout prix.

Quelques hommes attachés au monde voudraient qu'il n'y eût pas de mort, mais S. Augustin a dit : *Vivre long-temps sur la terre, n'est autre chose que souffrir long-temps. Quid est diù vivere nisi diù torqueri.* (Serm. 17. 2.) Les misères et les angoisses qui nous oppressent dans cette vie sont en si grand nombre, dit S. Ambroise, *ut mors remedium videatur esse non pœna.* La mort ne nous est pas donnée comme un châ-timent, mais bien comme un soulagement, comme une grâce qui nous délivre de nos peines et de nos travaux.

La mort effraie les pécheurs, parce qu'ils savent que de cette première mort qu'ils auront subie en état de péché, ils passeront à la seconde mort, la quelle est éternelle ; mais elle n'effraie pas les ames vertueuses qui, se confiant dans les mérites de Jésus Christ, ont des signes suffisants pour leur donner une assurance morale qu'elles sont dans la grâce de Dieu. Ce *Proficiscere anima christiana de hoc mundo*, qui afflige tant ceux qui meurent à regret, réjouit les Saints qui ont tenu leur cœur libre des attachements du monde, et ont toujours répété avec forceur : *Deus meus et omnia !*

La mort pour eux n'est pas un tourment, c'est un

repos après les fatigues qu'ils ont essayées en combattant les tentations, les scrupules et les inquiétudes exagérées de conscience.

Il leur arrivera donc ce que leur annonce S. Jean. *Beati mortui qui in Domino moriuntur ! A modò jam dicit spiritus , ut requiescant à laboribus suis.* (Apoc. 14. 13.) Celui qui meurt dans l'amour de Dieu n'est pas troublé par la vue de la mort, ne gémit pas de ses douleurs ; il les souffre avec plaisir, et les offre au Seigneur comme les derniers débris de son existence. Ah ! qu'ils seront tranquilles et heureux ceux qui mourront entre les bras de Jésus-Christ, qui a choisi une mort dure et amère pour nous procurer une mort douce et paisible ! O Jésus ! vous êtes mon juge, mais vous êtes aussi mon rédempteur mort pour me sauver. J'aurais mérité dès mon premier péché, d'être condamné à l'enfer, mais, par votre miséricorde, vous m'avez inspiré le repentir de mes fautes. J'espère donc que maintenant vous m'avez pardonné. Je ne méritais plus de vous aimer, mais, par vos bienfaits, vous m'avez forcé de vous aimer. Si vous voulez que la mort me frappe dès à présent, j'y consens de tout mon cœur. Je vois que je ne suis pas digne d'entrer tout de suite dans le Paradis ; je vais dans le Purgatoire avec joie, décidé à souffrir, sans me plaindre, aussi long-temps qu'il vous plaira. Ma peine la plus cruelle sera d'y être privé de vous, soupirant sans cesse après le moment où j'irai vous voir face à face. Mon bien-aimé Sauveur, ayez pitié de moi !

Notre vie mortelle n'est qu'un continuel danger de perdre le Seigneur. *Inter laqueos ambulamus*, disait S. Ambroise, nous marchons toujours à travers les pièges de nos ennemis, qui tâchent de nous faire perdre la grâce de Dieu. Chaque fois que l'horloge sonnait, sainte Thérèse remerciait Dieu de lui avoir fait passer, sans pécher, une

heure entière de combats et de périls. Aussi, à l'approche de la mort, sa joie fut-elle extrême; car la mort coupait court aux tentations, aux luttes intérieures, et la conduisait vers son Dieu.

Dans cette vie présente, on ne peut être tout à fait exempt de défauts. C'est là le motif pour lequel les amis de Dieu attendent si impatiemment la mort. Cette idée réjouissait le Père Vincent Caraffa à l'heure du trépas. *En cessant de vivre, disait-il, je cesse de pécher.* Un saint personnage ordonna aux prêtres qui l'assistaient de lui répéter souvent ces mots : *Console-toi, voici le moment où tu n'offenseras plus le Seigneur.*

Et ce corps est-il pour nous autre chose qu'un cachot où l'ame languit en prisonnée? L'amoureux saint François murmura en mourant ces paroles du prophète : *Educ de custodia animam meam.* (Ps. 141. 8). Seigneur, tirez mon ame de cette prison, où elle ne peut vous voir. O mort trop aimable! qui te craindra? qui ne te désirera pas, puisque tu es le terme des chagrins et l'aurore de la vie éternelle? S. Pionius, martyr, était si joyeux en marchant au supplice, que les spectateurs étonnés, lui demandèrent comment il pouvait être si gai en approchant de la mort? *Erratis*, répondit-il, *non ad mortem, sed ad vitam contendo* (*Apud. Euseb.* 146.) Vous vous trompez, je ne vais pas à la mort mais à la gloire.

Mon bon Jésus, je vous remercie de ne m'avoir pas fait mourir quand j'étais dans votre disgrâce, et d'avoir gagné mon cœur par tous les bienfaits que vous m'avez dispensés. Quand je pense aux offenses que je vous ai faites, je voudrais en mourir de douleur. Cette ame qui s'était perdue, je la remets entre vos mains : *In manus tuas commendo spiritum meum.* Souvenez-vous, Seigneur, que vous l'avez racheté au prix de votre sang. *Redemisti me,*

Domine, Deus veritatis. Je vous aime, ô bonté infinie! et je désire quitter bientôt la terre pour aller vous aimer d'un amour plus parfait dans le ciel. Tant que je serai en ce monde, faites-moi connaître toujours de plus en plus que mon devoir est de vous aimer. Mon Dieu, acceptez-moi, je me donne tout à vous. Je me confie en vous par les mérites de Jésus-Christ. O Marie! ô mon espérance! j'espère aussi dans votre intercession.

§ XLIII.

De la tiédeur.

Il y a deux espèces inévitable de tiédeur ; l'une est l'autre peut être évitée. La première est celle que souffrent, dans l'état présent, les âmes spirituelles elles-mêmes, qui, par leur naturelle fragilité, ne peuvent s'empêcher de tomber de temps en temps, malgré elles, dans quelque faute légère ; nulle n'est exempte de ce défaut, lequel est une suite du péché originel, à moins d'une grâce spéciale, qui n'a été accordée qu'à la mère de Dieu. Le Seigneur permet ces taches dans ses Saints, pour les conserver dans l'humilité. Souvent ils sont dégoûtés, sans ferveur, fatigués de leurs pieux exercices, et dans ces moments d'aridité, il leur est plus facile de tomber dans plusieurs fautes, au moins indélébiles. Au reste ceux qui se trouvent dans cet état, ne doivent pas pour cela laisser leurs dévotions accoutumées, ou perdre courage ; qu'ils ne croient pas non plus être pour cela tombés dans la tiédeur, car ce n'est pas là la tiédeur ; qu'ils poursuivent leurs exercices et leurs oraisons, qu'ils détestent leurs défauts et renouvellent souvent la résolution d'être entièrement à Dieu ; qu'ils aient con-

fiance en Dieu, et Dieu les consolera. La véritable tiédeur, la tiédeur vraiment déplorable, c'est celle d'une ame qui tombe en péchés véniels, tout à fait volontaires, qui s'en repent faiblement, et qui ne se donne aucune peine pour les éviter, en disant que ce sont des riens. Et quoi! déplaire à Dieu n'est rien? Sainte Thérèse disait à ses religieuses: *Mes filles, que Dieu vous préserve de tout péché volontaire, quelque léger qu'il soit!*

On dit: *Mais ces péchés ne nous privent pas de la grâce du Seigneur.* Ceux qui parlent ainsi sont en grand danger d'être un jour privés de la grâce divine, et de tomber en péché mortel. S. Grégoire dit que celui qui tombe en péché véniel volontaire et habituel sans songer à s'en corriger, ne reste pas où il tombe, mais roule toujours plus avant dans l'abîme: *Nunquam illic anima quò cadit jacet* (S. Grég. Mor. 5. 25.)

Les maladies mortelles ne proviennent pas toujours de désordres graves, mais de quantité de désordres légers et souvent répétés; de même beaucoup d'ames sont poussées en péchés mortels par des péchés véniels souvent répétés. Ces péchés véniels rendent l'ame si faible que, lorsqu'elle est assaillie par quelque tentation violente, elle n'a pas la force d'y résister, et elle succombe. *Qui spernit modica paulatim decidet.* (Eccl. 19. 21) Qui ne fait attention aux petites chutes finira par se trouver à son insu dans un précipice. Le Seigneur à dit: *Quia tepidus es, incipiam te evomere ex ore meo* (Apoc. 3. 16.) Etre vomé de Dieu signifie, être abandonné de Dieu, ou du moins de ces secours divins qui sont nécessaires pour rester dans sa grâce

Réfléchissons bien sur cet article. Le concile de Trente condamne ceux qui disent que nous pouvons persévérer dans la voie du salut sans un secours spécial du Seigneur.

Si quis dixerit justificatum, vel sine speciali auxilio Dei in accepta justitia perseverare posse; anathema sit (Sep. 6. Can. 22.) Nous ne pouvons donc persévérer en grâce, sans un secours spécial et extraordinaire du Seigneur; mais ce secours spécial, Dieu le refusera justement à celui qui ne se fait pas scrupule de commettre des péchés véniels volontaires. Comment accorderait-il un secours spécial à ceux qui ne craignent pas à chaque instant de lui causer volontairement mille déplaisirs? *qui parce seminat parce et metet* (2. Cor. 9. 6.) Qui sème peu, recueille peu. Si nous sommes avares avec Dieu, comment pouvons-nous espérer que Dieu soit libéral avec nous?

Malheur à ceux qui vivent en paix avec une conscience chargée de péchés véniels! Ils iront toujours de mal en pis, car les passions prenant chaque jour plus d'empire sur leur ame, elles finiront par les aveugler, et quand on est aveugle, on tombe facilement dans le précipice. Craignons de tomber dans la tiédeur: la tiédeur volontaire est semblable à la fièvre étique, qui n'effraie pas beaucoup, mais qui est si maligne qu'il est presque impossible d'en guérir.

Du reste, quoiqu'il soit difficile qu'une ame tiède se corrige, il y a cependant du remède, si elle veut bien en faire usage. D'abord il faut se résoudre à sortir à tout prix de cet état malheureux; 2^o éloigner toute occasion de chute, autrement il n'y a nul espoir d'amendement; 3^o se recommander souvent à Dieu, et le prier avec ferveur de nous donner la force de sortir de ce déplorable état, et ne cesser de prier jusqu'à ce qu'on en soit délivré.

Seigneur, ayez pitié de moi! Je sais que je mériterais que vous me vomissiez, tant je suis tiède à vous aimer. Je suis sans amour, sans confiance, sans ferveur. Mon Jésus, ne m'abandonnez pas. Tendez-moi votre main

puissante, et tirez-moi de ce bourbier de la tiédeur où je me vois plongé. Faites-le par les mérites de votre passion ; ils sont mon espérance. Sainte Vierge, vos prières peuvent me secourir : priez Dieu pour moi.

§ XLIV.

Pureté d'intention.

La pureté d'intention consiste à faire tout ce qu'on fait uniquement pour plaire à Dieu. Jésus-Christ a dit que selon que l'intention est bonne ou mauvaise, l'œuvre que l'on fait est bonne ou mauvaise devant Dieu. *Si oculus tuus fuerit simplex, totum corpus tuum lucidum erit ; si autem oculus tuus fuerit nequam, totum corpus tuum tenebrosus erit.* (Matt., 6, 22, 23.) L'œil simple est l'intention pure de plaire à Dieu ; l'œil ténébreux est l'intention mauvaise, lorsqu'on agit par vanité ou pour se satisfaire soi-même.

Y a-t-il rien de plus beau que de donner sa vie pour la foi ? Cependant, dit S. Paul, ceux qui meurent pour un autre but que celui de plaire à Dieu, le martyre leur est inutile. Or donc, si même le martyre ne sert de rien lorsqu'on ne souffre pas pour Dieu, de quoi serviront tous les sermons, tous les livres, tous les travaux des ouvriers évangéliques, toutes les macérations des pénitens, si tout cela est fait pour obtenir le suffrage et la louange des hommes, ou pour suivre des inclinations naturelles ? Le prophète Aggée dit que, même les œuvres saintes par elles-mêmes, si elles ne sont faites pour Dieu, sont mises *in sacculum pertusum* (Agg., 1, 6), dans un sac percé, c'est-à-dire qu'elles en sortent toutes, et qu'il n'en reste rien. Au contraire, toute action faite pour

plaire à Dieu, fût-elle de peu de valeur, vaut beaucoup plus que tant d'autres faites avec un but moins pur. S. Marc parle d'une pauvre veuve qui ne jeta dans le tronc des aumônes du temple que deux petites pièces; mais le Sauveur s'écria : *Vidua hæc pauper plus omnibus misit.* (Marc, 12, 41.) S. Cyprien remarque qu'elle mit plus que les autres, parce qu'elle mit ses deux petites pièces avec l'intention de plaire au Seigneur. Un des meilleurs signes auxquels on peut voir si l'on agit avec une intention pure, c'est quand on ne se trouble pas lorsque l'action n'obtient pas le résultat qu'on en espérait. Un autre signe, c'est de rester content et tranquille après avoir agi, bien que notre action soit critiquée et payée d'ingratitude; mais s'il arrive que cette action soit louée, il ne faut pas se tourmenter de la crainte d'en concevoir de la vaine gloire. Si cette vanité se présentait à l'esprit, il faut la mépriser, et dire avec S. Bernard : *Nec propter te cæpi, nec propter te desinam* : je ne l'ai pas commencée pour toi, je ne la quitterai pas pour toi.

L'intention d'acquérir la gloire du paradis est bonne, mais la plus parfaite est celle de plaire à Dieu. Persuadons-nous que plus nous oublions nos propres intérêts, plus le Seigneur accroîtra notre félicité dans le paradis. Heureux qui n'agit que pour être agréable à Dieu et pour suivre ses volontés ! Imitons les élus qui en aimant Dieu ne cherchent qu'à plaire à Dieu. S. Chrisostôme a dit : *Si nous parvenons à plaire au Seigneur, qu'avons nous à désirer de plus ? Si dignus eris sagere aliquid quod Deo placet, aliam præter id mercedem requiris ?* (Lib. 2. 2. Compunct. Cord.) C'est là cet œil qui enflamme le cœur de Dieu d'amour pour nous, comme dit la sainte épouse. *Vulnerasti cor meum, soror mea sponsa, vulnerasti cor meum in uno oculorum tuo-*

rum. Cet œil désigne l'unique fin que se proposent les âmes pieuses dans toutes leurs actions, celle de plaire à Dieu. C'est ce que conseillait l'Apôtre à ses disciples : *sive ergo manducatis, sive bibitis, sive aliquid facitis, omnia in gloriam Dei facite.* (Cor. 10. 31.) La vénérable Béatrix de l'Incarnation, première fille de Ste-Thérèse, disait : *Il n'y a pas de prix pour payer une chose faite pour Dieu, quelque petite qu'elle soit.* Elle avait raison, car toutes les œuvres faites à la gloire de Dieu sont des actes d'amour divin.

La pureté d'intention rend précieuses les actions les plus viles, le manger, le travail, le délassement même, quand on fait ces choses par obéissance, et pour plaire à Dieu. Il faut donc, dès le matin, diriger vers Dieu toutes les œuvres de la journée ; il faut aussi renouveler cette intention au commencement de toutes nos œuvres, du moins des plus importantes, telles que l'oraison, la communion, la lecture spirituelle, s'arrêtant un peu avant de les commencer, comme faisait ce saint ermite qui, avant de commencer quelque ouvrage, levait les yeux au ciel, et s'arrêtait. On lui demanda ce qu'il faisait alors. Il répondit : *Je tâche d'assurer mon coup.*

Mon Jésus, quand commencerai-je à vous aimer véritablement ? Malheureux ! si je cherche, parmi mes œuvres une seule qui ait été faite uniquement pour vous plaire, je ne l'y trouve pas ! Ayez pitié de moi, ne permettez pas que je vous serve si mal, jusqu'à la mort. Prêtez-moi votre secours afin, que j'emploie le peu de vie qui me reste à vous servir, et à vous aimer. Faites que je triomphe de tout pour vous plaire, et que je n'agisse plus pour une autre fin. Je vous en conjure par les mérites de votre passion. Marie, ma protectrice, obtenez-moi cette grâce par vos prières.

§ XLV.

Soupir vers la patrie céleste

Heureux qui se sauve et, quittant ce lieu d'exil, entre dans la céleste Jérusalem pour jouir de ce jour sans nuit, de ce jour toujours pur, toujours serein, sans crainte de le voir finir jamais!

Jacob disait : *Dies peregrinationis meæ centum triginta annorum sunt, parvi et mali* (Gen. 47. 9.). Nous pouvons dire la même chose, nous, malheureux pèlerins, condamnés à souffrir sur la terre toutes les peines de l'exil, assaillis de tentations, agités cruellement par les passions, tourmentés par la misère, et plus encore par l'incertitude de notre salut. Tout cela doit nous porter à croire que ce monde n'est pas notre patrie; mais une terre d'exil où Dieu nous a relégués pour acheter par nos souffrances le bonheur d'entrer dans le Paradis.

Tant que nous sommes ici-bas, nous devons soupirer après le ciel, et dire : Quand serai-je délivré, Seigneur, de tant d'angoisses? quand me sera-t-il donné de ne plus songer qu'à vous louer et vous aimer? Quand me serez-vous tout en toutes choses? *Ut sit Deus! omnia in omnibus* (1. Cor. 15. 28.) Quand jouirai-je de cette paix solide, exempte d'afflictions et de tout danger de me perdre? quand serai-je entièrement absorbé en vous, contemplant votre infinie beauté face à face et sans voiles? Quand vous posséderai-je si invariablement que je puisse vous dire : Mon Dieu! je ne vous perdrai plus?

Tandis que j'erre exilé sur une terre étrangère, où je suis continuellement en guerre avec mes ennemis inté-

rieurs et extérieurs, prêtez-moi, Seigneur, le secours de votre grâce; soutenez-moi dans ce pénible pèlerinage. Je crois que rien de ce que m'offre le monde ne peut me donner la paix et le bonheur, mais si votre appui venait à me manquer, je craindrais de succomber à mes inclinations, de me laisser séduire par des plaisirs coupables, et de me perdre.

Si, du moins, dans mon exil je pouvais toujours, ô mon Dieu! penser à vous et jouir de la joie infinie qui vous inonde, mais des désirs déréglés s'élèvent parfois dans mon cœur et le bouleversent. Je voudrais que toutes les facultés de mon ame ne fussent jamais occupées que de vous, je voudrais ne songer qu'à vous aimer et à vous rendre grâce, mais la chair m'entraîne aux plaisirs sensuels et je suis forcé de dire avec S. Paul : *Infelix ego homo quis me liberabit de corpore mortis hujus?* (Rom. 7. 24). Malheureux! je lutte sans cesse, non seulement avec mes ennemis intérieurs, mais avec moi-même, et je me suis devenu insupportable à moi-même : *Factus sum mihi metipsi gravis* (Job. 7. 20.).

Qui donc me délivrera du corps de cette mort, c'est-à-dire, du danger de tomber dans le péché, qui est une mort continuelle et dont les douleurs ne finiront qu'avec ma vie. *Deus non elongeris a me; Deus meus in auxilium meum respice* (Ps. 70. 13.). Mon Dieu, ne vous éloignez pas de moi, parce que si vous vous éloignez de moi, je tomberai dans le péché: approchez au contraire; venez me prêter vos secours tout-puissants pour résister aux forces de mes adversaires. Le prophète royal m'apprend que vous armez de patience tous ceux dont le cœur est triste, c'est-à-dire, intérieurement brisé. *Juxta est Dominus qui tribulati sunt corde* (Ps. 34. 18.). Soyez donc auprès de moi,

Seigneur, et donnez-moi cette patience dont j'ai besoin pour dissiper les ennuis qui m'accablent.

Que de fois, quand je me mets en prière, des pensées importunes m'assiègent en me détournant de vous ! donnez-moi la force de les chasser lorsque je m'entretiens avec vous ; faites que je crucifie tous les mauvais penchans qui m'empêchent de m'unir à vous. Délivrez-moi de cette répugnance invincible que j'éprouve à embrasser avec patience toute chose contraire à mon amour-propre.

O maison du Seigneur ! préparée pour tous ceux qui l'aiment, je n'aspire qu'à toi du fond de cette vallée de misères ! *Erravi sicut ovis quæ periit quære servum tuum* (Ps. 118. 176). O mon bien-aimé pasteur, qui êtes descendu du ciel pour chercher les pauvres brebis égarées, je suis de ce nombre ; Seigneur, je vous ai abandonné, je me suis perdu ; *quære servum tuum*, Seigneur, cherchez-moi, ne m'oubliez pas comme je le mérite ; prenez-moi, gardez-moi sur vos épaules, afin que je ne vous quitte plus.

Au moment même où je me laisse aller au désir du Paradis, l'ennemi cherche à m'effrayer par le souvenir de mes péchés ; mais votre vue seule, ô mon Jésus crucifié ! me console et m'encourage à espérer qu'un jour je vous aimerai sans voile dans votre fortuné royaume.

Reine du Paradis, continuez d'être mon avocate : par le sang de Jésus-Christ et par votre intercession, j'ai la ferme espérance de me sauver.

« Belle patrie où l'amour se donne en récompense à l'amour, où l'aimable Seigneur se fait voir sans nuages, quand me sera donné le jour où, dans tes murs, je pourrai voir mon Dieu ? quand sera-ce ? déjà mon ame vers toi s'envole. »

TABLE.

	Pages.
Avertissement.	165
§ I. — La pensée de l'éternité.	167
§ II. — <i>Nous sommes voyageurs sur la terre.</i>	170
§ III. — Dieu mérite d'être aimé par-dessus toutes choses.	174
§ IV. — Pour être sainte, une ame doit se donner à Dieu sans réserve.	177
§ V. — Deux grands moyens pour devenir un saint : le désir et la résolution.	180
§ VI. — De la science des Saints.	183
§ VII. — Notre salut éternel est dans la prière.	188
§ VIII. — Un jour je mourrai.	192
§ IX. — Préparation à la mort.	195
§ X. — Qui aime Dieu doit aimer la mort.	199
§ XI. — Notre salut est dans la croix.	201
§ XII. — Jésus-Christ aime qu'on souffre pour l'amour de lui.	205
§ XIII. — L'amour divin triomphe de tout.	208
§ XIV. — Nécessité de l'oraison mentale.	211
§ XV. — But de l'oraison mentale.	214
§ XVI. — De la miséricorde de Dieu.	218
§ XVII. — Confiance en Jésus-Christ.	222
§ XVIII. — Il n'est nécessaire que de se sauver.	226
§ XIX. — Parfaite résignation à la volonté de Dieu.	229
§ XX. — Heureux ceux qui sont fidèles à Dieu dans l'adversité.	232
§ XXI. — Qui aime Dieu doit haïr le monde.	236
§ XXII. — Entretien d'un mourant avec son crucifix	237
§ XXIII. — Actes à faire au moment de la mort.	240
§ XXIV. — La maison de l'éternité.	243

	Pages.
§ XXV. — Ceux qui aiment Dieu sont impatients de le voir dans le ciel.	246
§ XXVI. — Jésus est le bon pasteur.	248
§ XXVII. — L'affaire du salut éternel.	250
§ XXVIII. — Quelle sera la joie des élus.	252
§ XXIX. — Le chagrin d'avoir perdu Dieu constitue l'enfer.	254
§ XXX. — Mépris des choses du monde.	258
§ XXXI. — Amour de la solitude.	261
§ XXXII. — Solitude du cœur.	264
§ XXXIII. — Voir et aimer Dieu dans l'autre vie, sera le Paradis des élus.	267
§ XXXIV. — De la prière faite devant le T. S. Sacrement	
§ XXXV. — On ne trouve qu'en Dieu la véritable paix.	273
§ XXXVI. — Dieu doit être l'unique terme de nos actions.	275
§ XXXVII. — Il faut tout souffrir pour plaire à Dieu.	278
§ XXXVIII. — Heureux celui qui ne veut que Dieu.	280
§ XXXIX. — Des aridités de l'esprit.	283
§ XL. — La vie cachée.	286
§ XLI. — Détachement des choses créées.	288
§ XLII. — La mort des Saints est précieuse.	291
§ XLIII. — De la tiédeur.	294
§ XLIV. — Pureté d'intention.	297
§ XLV. — Soupir vers la patrie céleste.	300